

HISTOIRE DE L'ART DE LA GUERRE

Hans Delbrück

VOLUME IV Livre I La Nature de l'Armée à la Renaissance

Chapitre 1 :

L'établissement d'une infanterie européenne

Le pouvoir surprenant du système militaire suisse était basé sur l'effet de masse des grandes places fermées dans lesquelles chaque individu était rempli de la confiance en soi nourrie par 200 ans de victoires ininterrompues. L'esprit guerrier qui se répandait dans l'ensemble de la population permettait à tous les hommes d'être entraînés en masse au combat, et leur formation massive écrasait à son tour tout le courage personnel, aussi grand soit-il, des anciens guerriers professionnels. Avec la bataille de Nancy, cette guerre suisse par masses était descendue des montagnes, qui avaient été des alliées si importantes pour ses victoires précédentes. Comme cela avait déjà été le cas dans la guerre qui s'était enfin décidée à Grandson et Morat, où les Confédérés avaient combattu plus pour le roi de France que pour leur propre intérêt politique, leur pouvoir militaire commençait maintenant à se faire sentir loin de leur terre natale, au service des étrangers. En faisant cela, cette petite fraction d'un peuple allemand avait un effet historique significatif. Cependant, de loin plus important, du point de vue de l'histoire mondiale, était le changement provoqué partout lorsque les autres nations, reconnaissant la supériorité de la méthode de guerre suisse, commencèrent à l'imiter.

Bien sûr, il avait longtemps été vrai qu'en plus des lourds guerriers montés en armure, il existait non seulement des tireurs d'élite mais aussi des troupes à pied équipées d'armes de corps à corps qui soutenaient les chevaliers au combat. Les progrès à réaliser et les changements à opérer consistaient à regrouper ces troupes à pied, qui n'étaient auparavant qu'un bras de soutien, en beaucoup plus grand nombre dans des unités étroitement formées.

Au début, ce progrès n'a été pleinement réalisé que parmi deux peuples, les Allemands et les Espagnols. Bien que nous trouvions des tendances dans ce sens parmi les Français et les Italiens, ces débuts n'ont pas été menés à terme, ou ils n'ont été complétés que beaucoup plus tard. Il existe ici une différence très remarquable, qui mérite une attention particulière. Tout d'abord, cependant, tournons-nous vers la clarification du premier exemple positif de ce développement de la période moderne, qui a eu lieu sur le sol allemand.

LES HOLLANDAIS ET LA BATAILLE DE GUINEGATTE (7 AOÛT 1479)

La première bataille où les méthodes de combat suisses apparaissent utilisées par d'autres que des guerriers suisses est la bataille de Guinegatte, deux ans et demi après la bataille de Nancy. Ici, l'archiduc Maximilien, le beau-fils de Charles le Téméraire, a vaincu une armée française. Ainsi, ce sont précisément les Bourguignons, qui avaient tant souffert de la supériorité suisse, qui ont maintenant réussi à tenter pour la première fois de pratiquer cet art tactique eux-mêmes.

Maximilien assiégeait le petit bastion frontalier de Théroouanne, et il sortit pour engager et repousser une armée de secours française qui progressait depuis le sud sous le commandement de des Cordes. L'armée française était composée, comme d'habitude, de chevaliers et de tireurs d'élite. En plus des tireurs d'élite des compagnies d'ordonnance qui étaient assignés aux chevaliers individuels, il y avait aussi de nombreux francs-archers. Dans ces deux armes, Maximilien était considérablement plus faible, mais, d'autre part, il avait pas moins de 11 000 fantassins équipés d'armes de corps à corps, de lances et de hallebardes, qui avaient été conduits à le rejoindre par Jean Dadizele, bailli de Gand et capitaine général de Flandre. Maximilien n'avait que vingt ans, et il n'avait ni l'expérience ni l'autorité, ici dans les territoires de sa femme, pour créer le nouveau système militaire. Mais dans son armée se trouvait le comte de Romont, dont les possessions étaient situées dans la zone immédiate voisine de Berne et Fribourg, sur le lac de Neuenburg. Au service du

duc de Bourgogne, il avait combattu les batailles contre les Suisses. Il était devenu leur ennemi malgré ses vœux et ses désirs ; personne ne les connaissait mieux, en temps de paix et en temps de guerre, que lui. Selon les sources, c'est ce comte suisse qui a maintenant formé les fantassins flamands à la manière suisse. On peut supposer que c'est également lui qui a conseillé à son commandant actuel de se doter de masses de tels fantassins, et nulle part ailleurs dans le monde il ne pouvait trouver meilleur matériel pour cette nouvelle formation que précisément dans les Bas Pays bourguignons. En effet, une méthode de combat très similaire à celle des Suisses avait déjà été observée une fois dans cette région, lorsque les villes flamandes rebelles avaient vaincu les chevaliers français lors de la bataille de Courtrai en 1302. En 1382 à Roosebeke, cette méthode de guerre avait échoué, car dans la plaine flamande, contre les chevaliers, elle manquait des points d'appui terrain que les Suisses avaient dans leurs montagnes. Néanmoins, un grand Établissement d'un groupe de guerriers d'infanterie européenne et un fort esprit guerrier avaient été maintenus dans ces régions basses. Même les armées de Charles le Téméraire étaient composées en grande partie de Néerlandais, et l'exemple suisse offrait maintenant la forme dans laquelle cet esprit guerrier pouvait de nouveau être rendu efficace.

En tout, l'armée bourguignonne était probablement plus forte de quelques milliers d'hommes que l'armée française, même si nous incluons dans cette dernière force la garnison de Théroouanne, 4.000 hommes, qui menaçait l'arrière des Bourguignons pendant la bataille.

Les deux armées avaient leurs cavaliers sur les flancs et leurs troupes de fantassins au centre — d'un côté des tireurs et de l'autre principalement des hallebardiers. Les hallebardiers bourguignons étaient divisés en deux grands carrés profonds, dont l'un était commandé par le comte Engelbert de Nassau, qui avait combattu à Nancy sous Charles le Téméraire, tandis que l'autre carré était commandé par le comte de Romont. Maximilien lui-même, au lieu de combattre avec les chevaliers selon la coutume chevaleresque traditionnelle, rejoignit ces carrés à pied avec une lance à la main, accompagné de plusieurs nobles. Dans ses mémoires, Maximilien nous raconte qu'après être venu dans les Pays-Bas en tant que jeune prince, il avait fait fabriquer de longues lances et avait effectué des drills avec ces armes. Ainsi, on pourrait dire que les troupes de fantassins étaient systématiquement entraînées avec de longues lances, accompagnées de nobles, et des drills. L'ajout de nobles, qui naturellement se tenaient au premier rang, dans un effort pour renforcer le carré de fantassins, est une procédure que nous avons déjà observée assez souvent à la fin du Moyen Âge. La différence significative, cependant, est qu'ils prenaient maintenant la longue lance, l'arme des fantassins, et ne combattaient pas simplement devant ces troupes, mais s'unissaient avec elles dans un corps tactique unifié. "Il y avait là," nous rapporte la "plus excellente chronique", "le comte de Romont en plein dans la formation, et là-bas se tenait le duc (Maximilien) parmi les soldats du commun à pied et parmi les hallebardes."

Sur son flanc droit, des Cordes réussit à repousser les chevaliers bourguignons accompagnant le carré d'infanterie et à capturer aussi le canon bourguignon disposé sur ce flanc. Bien que les tireurs bourguignons soient assez nombreux, ils ne sont pas du tout mentionnés dans le compte rendu de la bataille. Ils avaient sans doute immédiatement cédé face aux forces supérieures françaises et avaient soit fui, soit poussé dans les carrés de hallebardiers.

La victoire de ses chevaliers offrit à des Cordes la possibilité d'attaquer de flanc le carré de piquiers bourguignons à gauche, l'unité commandée par Nassau. Cette attaque immobilisa les Bourguignons. Ils subirent un tir intense, à la fois de face et de flanc, de la part des tireurs français, qui étaient également soutenus par les canons bourguignons capturés. Les Bourguignons furent ainsi durement pressés, même si la plupart des chevaliers français victorieux, au lieu de participer à ce combat, s'élancèrent à la poursuite des chevaliers bourguignons en fuite et quittèrent ainsi le champ de bataille.

Si l'action sur l'autre flanc avait été similaire, les Bourguignons n'auraient pas pu éviter la défaite. Mais là, la plus grande partie des chevaliers tint bon contre les Français et ne leur permit pas de se déplacer sur le flanc des hallebardiers. Par conséquent, l'unité de Romont continua d'avancer, mit en fuite les tireurs français, soulageant ainsi l'autre unité, et décida de l'issue de la bataille.

Nous n'avons pas de rapport contemporain nous indiquant en termes explicites que dans les carrés d'infanterie à Guinegate, nous avons adopté les tactiques suisses. Il est particulièrement remarquable qu'il n'y ait aucune mention à ce sujet dans les rapports sur la bataille, pas moins de quatre d'entre eux venant de Maximilien lui-même ou pouvant lui être attribués. Mais aussi étonnant que cela puisse paraître à première vue, il n'est après tout pas si rare que les contemporains ne soient pas conscients de la signification d'un changement théorique, et ce n'est que dans les générations suivantes que l'importance de ce facteur est reconnue. Dans l'histoire militaire de l'Antiquité, nous avons trouvé, par exemple, qu'un changement aussi fondamental que la formation d'échelons pendant la Deuxième Guerre Punique n'était pas mentionné directement dans les sources. Néanmoins, tant ici que pendant la Guerre Punique, le fait est complètement certain. Dadizeele, Molinet, de But et Basin s'accordent tous à dire que les troupes de pied flamandes étaient responsables de la victoire. De But dit : "*Dux Maximilianus cum picariis fortiter instabat, ut equitatus Francorum, qui ab utraque parte cum aliis suis obpugnare quaerebat eundem, non posset in eum praevalere.*" Et Basin affirme même plus définitivement que les fantassins flamands avec leurs longues lances repoussèrent la pénétration des cavaliers ennemis. ("*Nam ipsi Flamingi pedites, cum suis longis contis praeacutis ferramentis communitis, quos vulgo piken appellant, hostium equites, ne intra se se immitterent, viriliter arcebant.*" : "Car l'infanterie flamande avec ses longues lances renforcées par des pointes en fer aiguës, que l'on appelle communément des piques, empêcha courageusement les cavaliers ennemis de s'élancer parmi eux.")

Nous ne devrions cependant pas négliger le fait que la victoire était en partie due à la protection sur le flanc que les chevaliers ont fournie à au moins une des formations de piqueurs bourguignons. Si cela ne s'était pas produit, les troupes d'infanterie flamandes auraient pu perdre la bataille, comme cela avait été le cas à Roosebeke.

Jusqu'à présent, il n'y a pas d'explication quant à savoir pourquoi la victoire n'a pas entraîné la chute de Théroutte. Au lieu de cela, Maximilien a abandonné la campagne et a dissous son armée. Si les événements et l'issue de la bataille n'avaient pas été si clairement prouvés dans de nombreux rapports, nous trouverions probablement cette victoire incroyable, au vu du résultat final. On dit que les Flamands n'étaient plus disposés à servir. Il s'agissait probablement d'une question de l'ancienne hostilité entre le prince et les états provinciaux ; les Néerlandais craignaient leur propre maître, Maximilien, pas moins qu'ils ne craignaient les Français, et ils ne souhaitaient pas qu'il devienne trop puissant à la suite de sa victoire. Peut-être que le trésor de Maximilien était également si vide qu'il ne pouvait même pas rassembler le paiement pour la petite force militaire qui aurait été nécessaire pour continuer le siège.

Il est donc évident que la bataille de Guinegate n'a acquis aucune importance du point de vue politique. Militairement, cependant, c'était un tournant critique. La troupe de fantassins des Pays-Bas qui a joué un rôle au cours de la génération suivante doit sans doute son origine aux vainqueurs de Guinegate, et les Français ont tiré de leur défaite là-bas l'élan pour la réforme de leur organisation militaire, qui a pu se répercuter en Espagne. Cependant, avant tout, ces fantassins des Pays-Bas étaient les précurseurs des lansquenets.

LES LANSQUENETS

La victoire à Guinegate fut vaine pour le vainqueur car, après la bataille, il n'avait plus son armée intacte. Bientôt, Maximilien, qui bien sûr administra initialement le pays uniquement en tant que prince consort et ensuite, après la mort de sa femme, en tant que régent pour leur fils Philippe, se retrouva en conflit ouvert avec les États. Pour se défendre dans ce conflit, il était obligé de se procurer une armée autre que celle des milices citoyennes.

Il a recruté des hommes de service des pays de chaque seigneur, des Pays-Bas eux-mêmes, du Rhin, de la Haute-Allemagne et de la Suisse. Entre 1482 et 1486, le nom « lansquenets » (*Landsknechte*) est apparu pour désigner ces simples soldats.

Pourquoi les appelaient-ils *Landsknechte* ? (*provinciae servi* : serviteurs de la province ; *patriae ministri* : serviteurs du pays ; compagnons du pays : compagnons du pays). Pourquoi ne les

appelaient-ils pas *Fussknechte* (soldats de pied), *Soldknechte* (soldats mercenaires), *Kriegsknechte* (hommes de service militaire), ou une autre combinaison similaire ? La désignation *Landsknecht* (lansquenet) a été utilisée pendant environ un siècle, jusqu'à la période de la Guerre de Trente Ans. Puis elle a disparu, car le mercenaire libre, qui changeait fréquemment d'affiliation, est entré dans une relation plus permanente et définie avec un pays ou un général et a été nommé en conséquence.

Le mot a été expliqué de nombreuses manières, mais toutes doivent être rejetées. Il ne signifie pas « soldats de leur propre pays » en contraste avec les Suisses, car les lansquenets ont servi avec eux sous les mêmes couleurs et dans la même unité. Le mot ne signifie pas non plus « soldats du pays plat » en opposition aux montagnes suisses. Il ne signifie pas « soldats pour la défense du pays » ou « soldats qui servent le pays ». Il ne signifie pas non plus « soldats qui ne sont pas fournis par les États mais sont recrutés dans le pays. » Il ne signifie pas « soldats du même pays », c'est-à-dire « compatriotes ». Le mot n'a également rien à voir avec la lance, car l'arme que ces soldats portaient était appelée « lance » ou « hallebarde ».

Le mot *Landknecht* (à distinguer de *Landsknecht*) était trouvé au XVe siècle tant en haut allemand qu'en bas allemand, et il signifiait un baillif, un messenger de cour, un gendarme monté ou à pied qui assumait également des fonctions de combat. Ainsi, Johann von Posilge, dans sa chronique de 1417, raconte qu'une forteresse prussienne, Bassin hayen, a été traîtreusement abandonnée au roi polonais "par quelques *Lantknechte*." La période 1482-1486, au cours de laquelle le nom "lansquenet" a pris sa signification spécifique dans les Pays-Bas, était la période pendant laquelle Maximilien était en paix avec la France mais menait une guerre contre ses États, qui lui avaient retiré la régence pour son fils Philippe. C'étaient précisément les mercenaires que Maximilien a pris à son service en nombre croissant et qui souhaitaient être payés et qui opprimaient également le pays que les États voulaient se débarrasser. Quel était le but de ces mercenaires ? Après tout, le pays était en paix. C'est précisément pour cette raison que Maximilien leur aurait donné le nom inoffensif de "*Landknechte*", qui jusqu'alors signifiait non pas principalement des guerriers, mais simplement des policiers.

Le développement s'est produit par le fait que Maximilien a entraîné le mélange coloré de ses mercenaires dans les formations tactiques que les Suisses avaient créées et qui avaient déjà remporté la bataille de Guinegatte pour la levée de citoyens des Pays-Bas. Le facteur le plus important de cet entraînement n'était pas simplement le fait qu'un certain nombre de Suisses étaient dans les unités de mercenaires mais que le duc lui-même prenait la lance en main et obligeait ses nobles à rejoindre l'unité de fantassins afin que cette camaraderie renforce la confiance en soi des soldats et les inspire avec une touche d'esprit guerrier héritée de la chevalerie. Les chroniqueurs ont plus tard raconté que l'empereur Maximilien a créé l'Ordre des Lansquenets. Cela signifie que ces soldats dans les nouvelles formations de combat avec leur formation formelle n'étaient plus considérés comme un simple bras de soutien mais ont développé un esprit de corps guerrier qui les a fait apparaître comme quelque chose de nouveau et a créé une distinction significative par rapport aux anciens soldats mercenaires.

Parmi les plus anciens et les plus célèbres chefs lansquenets se trouvait Martin Schwarz, qui était initialement cordonnier à Nuremberg, élevé au rang de chevalier pour son courage, et unissait les Souabes et les Suisses sous son commandement. Son lieutenant était un Suisse, Hans Kuttler de Berne, qui était également connu sous d'autres noms.

La première mention définitive du nouveau phénomène dans lequel le nom apparaît avec ce sens se trouve dans le procès-verbal d'une session de la Confédération à Zurich le 1er octobre 1486, où des plaintes étaient formulées concernant le recrutement par un chevalier souabe au service de Maximilien, Konrad Gäschoff. Le chevalier aurait apparemment parlé de manière abusive et se serait vanté qu'il équiperait et formerait les Souabes et autres lansquenets de manière à ce que l'un d'eux vaille plus que deux soldats de la Confédération.

Dans ce document, nous voyons qu'à l'automne 1486, le mot « lansquenet » était déjà un concept défini, qu'il avait été formé dans sa profession et qu'il y avait une différence et un contraste entre les Suisses et les lansquenets.

Il y a juste dix ans, les simples soldats allemands étaient peu respectés. Lorsque René de Lorraine tenta en 1476 de reconquérir son duché avec des mercenaires rhénans supérieurs, ils ne se montrèrent pas à la hauteur et prirent la fuite devant les Bourguignons à Pont-à-Mousson. Les Suisses durent être appelés, et les carrés à Nancy le 5 juin 1477 consistaient en un mélange de Suisses et de Souabes. Mais les Suisses étaient si conscients de leur supériorité qu'ils traitaient les Allemands avec mépris et revendiquaient presque tout le butin pris lors de ces campagnes pour eux seuls.

Lorsque les lansquenets furent amenés à un degré de compétence par un entraînement systématique, leur donnant confiance en eux, les Suisses se séparèrent de leur compagnie, et à partir de ce moment, les enseignants et les élèves se firent face avec jalousie. Les Suisses, fiers de leur fière tradition de victoire, voulaient maintenir leur position de guerriers incomparables, supérieurs à tous les autres. Les lansquenets furent informés par leurs chefs qu'ils pouvaient faire tout autant, et ils commencèrent à croire en cette assertion. Des unités organisées se déplacèrent des Pays-Bas vers l'Angleterre et la Savoie. Sous le duc Sigismond de Tyrol et le commandement direct de Friedrich Kappeler, ils vainquirent les condottieri vénitiens lors de la bataille de Calliano le 10 août 1487. Au départ, Sigismond avait encore des mercenaires suisses, mais au lieu de mépriser leur camaraderie guerrière, comme c'était le cas auparavant, les capitaines suisses rapportèrent chez eux qu'ils étaient menacés par les lansquenets et n'étaient guère sûrs de leurs vies.

En 1488, une armée impériale se rendit aux Pays-Bas pour prêter assistance à Maximilien contre les États, qui l'avaient temporairement pris en otage. Devant les portes de Cologne, il y apparut également des Suisses, mais les commandants ne voulurent pas les accepter, "à cause des lansquenets", afin d'éviter des dissensions, et ainsi les Suisses rentrèrent chez eux.

Deux ans plus tard, en 1490, nous trouvons à nouveau des Suisses et des lansquenets ensemble, lorsque Maximilien s'est opposé aux Hongrois. Watt, un chroniqueur de Saint-Gall à une période quelque peu ultérieure, rapporte : « Dans cette campagne, il y avait de nombreux hommes de la Confédération avec les lansquenets et aussi quelques hommes de notre région de Saint-Gall. » Ainsi, ils étaient souvent réunis.

Cette campagne de 1490, au cours de laquelle Stuhlweissenburg a été pris d'assaut, semble avoir dirigé l'attention générale pour la première fois vers ce nouveau phénomène, si bien que les chroniqueurs se sentirent obligés d'ajouter quelques mots de clarification ou d'explication concernant le mot « lansquenets ».

Le mot "lansquenet" apparaît pour la première fois en 1495, dans une chanson populaire qui peut être datée précisément : "Il y a beaucoup de lansquenets dans le pays."

Il s'agissait de soldats privés recrutés, tels que nous les connaissons depuis le onzième siècle. Au quinzième siècle, nous trouvons plusieurs noms pour eux, tels que « *Böcke* » (« chèvres ») et « *Trabanten* » (« garde »). La différence est qu'ils ne sont plus de simples guerriers individuels, mais qu'ils forment des corps tactiques définis et ont été habitués à trouver leur force précisément dans cette formation fermée, cette relation mutuelle, et cette relation physique est parallélisée par leur relation intérieure, leur nouvel esprit de corps. Ce que les Suisses, qui ont donné l'exemple, avaient en matière d'esprit communautaire et de sa tradition guerrière était représenté dans ces bandes de mercenaires libres, une fois formées, par la formation militaire continue.

Pour la première fois dans l'histoire militaire mondiale, nous avons rencontré un corps tactique dans la phalange des Spartiates, que Demarat aurait loué devant le roi Xerxès, en disant que les Spartiates individuels étaient aussi courageux que d'autres hommes mais que leur véritable force reposait sur la loi qui leur ordonnait de tenir bon dans leurs rangs et de gagner ou mourir.

Bien que des unités de bas allemand aient également été continuellement présentes, le nom « lansquenets » était principalement appliqué aux Allemands de l'Upper, aux Souabes et aux Bavarois, sans doute parce que d'une part, dans ces régions, la proximité de la Suisse attirait des hommes à suivre le tambour, et d'autre part, les possessions de Maximilien y étaient situées, et par conséquent, des hommes servant en grand nombre provenant de ces zones étaient particulièrement désireux de le rejoindre. Au début, il était naturel que des regroupements régionaux et des unités spéciales se forment, et le groupe le plus fort, les Souabes, a finalement donné le ton à toute l'armée. Dans son

autobiographie, Maximilien utilise l'expression « lansquenets et Hollandais », et dans un autre passage, il assimile les « lansquenets » aux Allemands de l'Upper. Les « Hollandais » ont également continué à exister, apparaissant comme mercenaires aux côtés des Suisses lors des campagnes de Charles VIII en Italie en 1494, et ont probablement été anéantis en tant que « Bande Noire » lors de la bataille de Pavie en 1525.

Dans la plainte des Suisses contre Konrad Gäschoff, nous avons vu qu'il y avait un entraînement systématique des lansquenets. Ce point est confirmé dans le récit d'un exercice militaire que le comte Friedrich de Zollern a ordonné d'effectuer le 30 janvier 1488 sur la place du marché de Bruges. Nous avons divers rapports sur cet événement qui ne sont pas complètement d'accord, notamment sur qui a réellement effectué l'exercice. Un rapport indique qu'il s'agissait de nobles allemands de la suite de Maximilien, tandis qu'un autre dit qu'il s'agissait de soldats de pied allemands. D'autres rapportent qu'il s'agissait de Néerlandais qui étaient instruits par les Allemands. Quoi qu'il en soit, l'arme portée par l'unité était la lance longue. Ensuite, il y eut l'établissement d'un mandement pour la formation d'un “escargot” (“limaçon à la mode d'Allemagne”), puis le commandement de baisser les lances. Cela était accompagné d'un cri de bataille : “Sta, sta.” Les bourgeois présents pensaient entendre “Sla, sla” et, craignant une attaque soudaine, ils se dispersèrent, terrifiés.

Par le mot "escargot", nous entendons un mouvement ordonné dans lequel l'unité passe d'une colonne de marche à une colonne d'attaque et vice versa. Cela ne peut pas être fait automatiquement, mais doit être pratiqué, et cette pratique peut se faire de diverses manières. Ce mouvement n'a rien à voir avec une manœuvre ultérieure des tireurs, qui était également appelée "escargot" ("limaçon", "caracole").

L'utilisation de la longue lance n'était pas aussi simple qu'elle pourrait le paraître. L'écrivain suisse Müller-Hickler, qui l'a essayé, rapporte ce qui suit :

« Le côté le plus défavorable était la vibration de la longue tige. J'ai personnellement appris en combattant avec la longue lance qu'il est presque impossible de toucher la cible, car avec une forte poussée, la pointe tremble tellement. Cela est particulièrement vrai lorsque l'on fait des coups énergiques et est le plus apparent lorsque la longueur totale de la lance est utilisée et qu'elle est poussée loin en étirant le bras droit.

Il y avait aussi une poussée plus certaine et relativement plus lente à utiliser lorsque l'occasion se présentait, si la personne se battant avec le "mercenaire double-payé armuré" voulait diriger la poussée désirée vers le cou et le bas du corps de manière à frapper l'articulation du harnais. »

Au lieu de la longue lance, un certain nombre de lansquenets étaient armés de lourdes épées qui étaient manipulées à deux mains, mais ils ne jouaient pas un rôle significatif. Böhme a déclaré, avec certitude, sur ce point qu'il n'y avait que quelques hommes particulièrement forts armés de ces épées, spécifiquement pour la protection des couleurs, et plus tard pour la protection du colonel. Il continue en disant qu'ils étaient systématiquement entraînés à l'utilisation de cette épée, mais en réalité, les fils de Anak fanfarons qui en étaient armés avaient précisément la même valeur que les géants tambours-majors de l'armée de Napoléon.

Les sources louent également à plusieurs reprises le défilé ordonné des soldats. Des rangs de quatre, cinq et huit hommes sont mentionnés. Aucune déclaration de ce type n'apparaît jamais dans les sources médiévales.

À l'automne de 1495, 10 000 Allemands sont venus en aide au duc Ludovico Moro de Milan, qui assiégeait le duc d'Orléans à Novara. Le médecin Alessandro Benedetti a décrit en détail un défilé au cours duquel le duc, avec sa femme, a passé en revue ses troupes devant Novara : *« Tous les regards étaient attirés par une phalange d'Allemands qui formait un carré et était composée de 6 000 fantassins commandés par Georg von Eberstein (Wolkenstein), sur un magnifique cheval. Conformément à la coutume allemande, un grand nombre de tambours se faisait entendre dans cette formation de bataille, presque assez fort pour faire éclater les oreilles. Ne portant que des armures de poitrine, ils avançaient avec peu d'intervalle entre leurs rangs. Les hommes en tête portaient de longues lances à pointe aigüe, tandis que les rangs suivants tenaient leurs lances haut. Ils étaient suivis par des halbardiers et des hommes avec des épées à deux*

mains. Ils étaient accompagnés par des porteurs de couleurs dont les signaux faisaient bouger toute l'unité à droite, à gauche et vers l'arrière, comme si elle avançait sur un flotteur. Ces unités étaient suivies par des hommes armés de la harquebuse, avec des arbalétriers à leur droite et à leur gauche. Lorsque ils se trouvaient en face de la duchesse Béatrix, sur un signal, ils déplacèrent soudainement le carré en coin (c'est-à-dire, la large formation en une étroite, ou le carré avec des côtés de longueur égale en un carré avec un nombre égal d'hommes de chaque côté). Ensuite, ils se divisèrent en deux ailes, et finalement, toute la masse pivota alors qu'une partie se déplaçait très lentement et l'autre très rapidement, de sorte qu'une partie tournait autour de l'autre, qui restait immobile, donnant l'impression de former un seul corps. »

En plus de leurs exercices, la participation des nobles revêtait une importance particulière dans la formation des lansquenets. Il est rapporté maintes fois qu'ils se tenaient dans les rangs des troupes de pied, la lance à la main. Lors d'une bataille à Béthune en 1486, les Allemands subirent une défaite aux mains des Français. Le duc Adolf de Geldern et le comte Engelbert de Nassau se mêlèrent aux troupes de pied, déclarant qu'ils avaient l'intention de vivre et de mourir avec eux, et, comme le dit le chroniqueur, ils versèrent leur sang "pour la protection des soldats de pied."

Un récit dans le sens opposé nous montre ce que cela signifiait. Lorsque l'empereur Maximilien assiégeait Padoue en 1509 et que les lansquenets étaient censés prendre d'assaut la ville, ils exigeaient que les nobles participent à l'attaque. Mais Bayard a dit : « Sommes-nous censés risquer nos vies aux côtés de tailleurs et de cordonniers ? » Et les chevaliers allemands ont dit qu'ils étaient là pour se battre à cheval et non pour assaillir les fortifications. L'empereur a alors abandonné le siège.

Le premier grand affrontement entre les lansquenets et les Suisses a eu lieu lors de la guerre de Souabe en 1499. L'ancien corps des guerriers suisses, renforcé par le succès et l'expérience, a remporté la victoire. À Hard, le Bruderholz, Schwaderlow, Frastenz, le col de Calven et à Dornach, les Souabes ont été battus. Néanmoins, lorsque les négociations ont été entamées, Maximilien a imposé des conditions très strictes, et dans le traité de paix qui a suivi, les Suisses n'ont finalement gagné presque rien en termes d'établissement positif d'une infanterie européenne ; en effet, ils ont même restitué quelque chose. Bien sûr, le fait que Louis XII ait capturé Milan entre-temps a constitué le motif de la paix.

LES FRANÇAIS, ESPAGNOLS ET ITALIENS

L'organisation militaire de la France au XVe siècle était basée sur les compagnies d'ordonnance et les francs-archers. Après que ces derniers s'étaient conduits si mal à Guinegate, Louis XI souhaitait les convertir en troupes de pied comme les Suisses. Il remplaça leurs arcs par de longues lances et des hallebardes, et pour leur entraînement, il les rassembla, plus de 10 000 hommes forts, dans un camp près de Hedin en Picardie. L'année suivante, leur entraînement eut lieu au Pont de l'Arche, près de Rouen.

L'ambassadeur suisse, Melchior Russ, a rapporté au pays que le roi faisait fabriquer en grand nombre des longues lances et des hallebardes dans le style allemand. S'il pouvait également fabriquer des hommes capables de les manipuler, il n'aurait plus besoin des services de quiconque. Plus tard, des historiens se sont cru justifiés de considérer le camp de Pont de l'Arche comme le berceau de l'infanterie française, affirmant que les troupes y étaient systématiquement entraînées après que 6 000 Suisses y aient été amenés en tant que troupes de démonstration. Le camp d'entraînement aurait supposément existé pendant trois ans ; les instructeurs suisses seraient restés là pendant un an. Mais un examen plus attentif des preuves a détruit cette image imaginaire. En réalité, aucune source n'a rapporté quoi que ce soit sur des exercices ou une unité d'instruction suisse. L'intention du roi était sans aucun doute dirigée vers la même chose qui avait été créée à cette époque sous Maximilien dans les Pays-Bas. Nous entendons également expressément que 1 500 chevaliers des compagnies d'ordonnance ont été amenés au camp afin de se battre à pied si nécessaire. Cela doit donc signifier qu'ils devaient se ranger aux côtés des fantassins. Mais de tels changements ne se font pas par un simple commandement.

L'infanterie qui venait de ce camp n'a jamais été considérée comme l'égale des Suisses ou des lansquenets. Un type d'unité similaire à celle de la frontière belge a également été formé à la frontière italienne. En plus de ces unités, qui furent ultérieurement désignées comme les "anciennes unités" de Picardie et du Piémont, il y avait d'autres bandes mercenaires plus ou moins lâches appelées "aventuriers", dont les membres étaient partiellement équipés d'armes de combat rapproché mais servaient pour la plupart comme tireurs d'élite. Avant Gênes en 1507, ils se sont distingués lorsque Bayard et d'autres chevaliers prirent position à leur tête pour l'attaque, de sorte que Susane, l'historien de l'armée française, pense pouvoir établir cela comme l'origine de l'infanterie française. Il dit que depuis cette occasion, il est devenu habituel pour de jeunes nobles qui n'avaient pas les moyens de s'équiper de manière montée de servir avec l'infanterie en échange d'un salaire plus élevé. Une expression italienne, "*lanze spezzate*", a été appliquée à ces nobles. L'expression "*lanspessades*" aurait existé dans l'armée française jusqu'au milieu du XVIIIe siècle comme titre pour les soldats de première classe, entre les caporaux et les soldats.

Dans les soi-disant *Mémoires de Vieilleville*, il est raconté qu'il y avait douze *lanspessades* dans chaque compagnie. Ils ne portaient ni hallebarde ni arquebuse mais une lance.

Mais malgré ce renforcement social, les unités d'infanterie françaises ont continué à jouer un rôle secondaire par rapport aux Suisses et aux lansquenets qui sont entrés au service de leur roi. Ils sont apparus dans les grandes batailles de Ravenne à Pavie ; les Gascons et les Bourguignons sont également mentionnés, mais les sources ne les mentionnent jamais comme étant entièrement compétents. Les rois français à partir de Charles VIII ont toujours préféré mener leurs batailles importantes avec des fantassins allemands. En 1523, leur général, Bonnivet, a renvoyé les Français chez eux d'Italie lorsqu'il a pu obtenir des Suisses pour les remplacer. Ce n'est qu'en 1544, lors de la bataille de Ceresole, qu'une unité gasconne de lanciers a combattu non seulement à la manière suisse mais aussi avec succès.

En 1533, François Ier fit une nouvelle tentative de créer une infanterie française nationale, de caractère plutôt milicien, à laquelle il donna le fier nom de « légions ». Il avait même l'intention de créer de nouvelles formations tactiques avec elles, des unités qui devaient être un mélange de la phalange, de la légion romaine, et des formations de la guerre moderne. L'unité décrite pour nous est le grand carré, qui est divisé en petites sections avec de petits intervalles de manière très artificielle. Il est impossible de reconnaître un quelconque but ou fonction de ces petites unités. Cela relevait apparemment simplement d'une réflexion théorique. En 1543, lorsque 10 000 légionnaires français étaient censés défendre Luxembourg, ils ont déserté massivement et ont abandonné la forteresse aux troupes impériales. La même chose s'est produite en 1545 à Boulogne. Dans les mémoires de Vieilleville pour 1557, il est indiqué que ces légionnaires n'étaient pas des guerriers. Sur la base des preuves inscrites dans les documents de leur district, il semble qu'ils aient quitté leur activité agricole afin d'éviter les impôts en servant de quatre à cinq mois.

Les dirigeants français n'ont sans doute pas réalisé combien il était intolérable de mener les guerres françaises avec des étrangers, mais ils ont constaté que le caractère français n'était tout simplement pas adapté au service d'infanterie et qu'en engageant des Allemands, des Suisses et des Italiens, ils obtenaient non seulement de bons soldats mais tiraient également ces bons soldats de l'ennemi.

Vers 1500, la cavalerie en France était appelée « l'ordinaire de la guerre » et l'infanterie « l'extraordinaire de la guerre », car en temps de paix, il n'y avait que la cavalerie à disposition. Le mot « infanterie » (*infanterie*), cependant, ne serait apparemment pas apparu avant le règne d'Henri III. Vers 1550, le terme « *fanterie* » était encore en usage, basé sur le mot italien « *fante* », signifiant la même chose que « camarade » (« *Bursche* ») ou « homme de service » (« *Knecht* »).

Le développement en Espagne était différent de celui en France. Dès 1483—c'est-à-dire juste après que Louis XI a supposément établi le camp en Picardie et alors que la lutte pour Grenade était encore en cours—le roi Ferdinand d'Aragon aurait appelé une unité suisse qui devait servir de modèle pour la formation d'une infanterie similaire. Du côté suisse, cependant, rien n'est connu de cette unité au-delà des Pyrénées, et les recherches à ce jour n'ont découvert aucune information concernant la formation d'une nouvelle infanterie au cours des vingt années suivantes.

Puisqu'en dehors des Allemands, ce sont d'abord les Espagnols qui formèrent des troupes de pied utiles à la manière suisse, leur système militaire à cette époque nous intéresse particulièrement, et à ma demande et avec le soutien du Ministère de la Culture, le docteur Karl Hadank entreprit un voyage en Espagne afin de mener des recherches dans les archives et les références. Cependant, les résultats furent seulement maigres et ne dépassèrent pas significativement ce que Hobohm avait déjà dit. Bien que les références concernant les campagnes hispano-françaises en Italie du Sud soient assez complètes — parmi elles se trouve la vie du « Gran Capitan », Gonzalo de Cordoue, par Jovius — elles n'offrent que peu d'éléments pour la résolution de notre problème, le développement du corps tactique d'infanterie. Une organisation de milice qui fut autorisée lors d'une junta en 1495 et qui fut prévue plusieurs autres fois ne montre aucune indication de l'esprit de la nouvelle art de guerre. Lorsque les Espagnols engagèrent le combat contre les Français pour la possession de Naples et amenèrent leurs troupes sous Gonzalo de Cordoue en 1495, ces troupes ne purent tenir tête aux Suisses qui combattaient pour les Français. Ils n'étaient pas à la hauteur des Suisses « tant en qualité de leurs armes qu'en fermeté de leur formation », et, malgré leur supériorité numérique, ils prirent la fuite. Mais cela ne poussa pas Gonzalo à abandonner. Pendant la guerre et par le biais du combat lui-même, il forma ses troupes et avec le soutien des lansquenets remporta sa première victoire lors de la bataille de Cerignola en 1503. Le matériau humain dont il disposait était supposément initialement très pauvre. Non seulement des aventuriers et des vagabonds habitués à suivre le rythme du tambour, mais aussi des hommes enrôlés de force faisaient partie de ses troupes. Mais il fut aidé par le fait qu'ils étaient dans un pays étranger, loin de leur patrie. Pour leur propre bien, les hommes n'avaient d'autre choix que de rester fidèles à leurs couleurs, et quelques années plus tard, il ne faisait aucun doute que l'infanterie espagnole se mesurait favorablement en compétence avec les Suisses et les lansquenets. Ce fait devait être démontré lors de la bataille de Ravenne en 1512, même s'ils y furent vaincus par les lansquenets combattant aux côtés des chevaliers français. Pendant le siècle et demi qui suivit, les Espagnols jouirent de la réputation d'être un corps d'infanterie exceptionnel.

Avec les Espagnols, nous apprenons également à un certain moment quelque chose de l'opposition théorique à laquelle la nouvelle organisation était confrontée. Un certain Gonzalo d'Ayora, qui avait l'intention de former et d'entraîner des unités carrées chez lui en même temps que Gonzalo de Cordoue le faisait, fut ridiculisé pour ses efforts. Nous entendons dire qu'à un moment donné, il a drillé ses fantassins toute la journée. Il a demandé au roi de fournir le vin et les rations supplémentaires nécessaires à ce long exercice, et il voulait un renforcement de son autorité par le titre de colonel. Il a également demandé des instructions expresses à ses capitaines pour qu'ils lui obéissent à la lettre. Lors d'un grand conseil de guerre, il a été débattu de savoir si les idées d'Ayora devaient être approuvées. On rapporte que les courtisans ont plaisanté à ce sujet pendant longtemps. Mais en 1506, Philippe le Beau, le fils de Maximilien et prince consort de la princesse héritière, a amené 3 000 lansquenets en Espagne, et leur exemple a probablement surmonté la dernière opposition.

En Italie, les choses se sont déroulées différemment que en Espagne. Aux XIV^e et XV^e siècles, l'Italie était un pays très belliqueux. Elle a produit les grands condottieri qui ont formé une tradition exemplaire dans l'art de la guerre. Des distinctions étaient faites entre certaines différences dans les principes stratégiques de l'école des Sforza et celle des Braccio, bien que ces différences n'étaient pas très significatives. Les grands historiens de la Renaissance, Machiavel, Guicciardini et Jovius, s'accordaient à dire que les condottieri menaient la guerre simplement comme un jeu et non de manière sanglante. Ils estimaient que ces hommes, guidés par leur intérêt personnel, souhaitant prolonger la guerre le plus longtemps possible afin d'obtenir le maximum de récompense, ne cherchaient pas à obtenir une décision au combat. Au contraire, ils l'évitaient, et lorsque cela en venait effectivement à une bataille, les hommes des deux côtés, qui se considéraient mutuellement comme des camarades, se faisaient grâce et ne versaient pas de sang. Lors de la bataille d'Anghiari en 1440, par exemple, il est rapporté qu'un homme est mort, certes, mais qu'il n'a pas été abattu mais noyé dans un marais. Des érudits ultérieurs n'ont pas manqué de caractériser ce type de guerre

comme ayant élevé la guerre à une œuvre d'art, c'est-à-dire la maîtrise de la manœuvre, grâce aux efforts de ces condottieri.

Un examen approfondi de la réponse contemporaine a montré qu'il n'y a pas un mot vrai dans cette description entière, malgré les opinions des trois grandes autorités. Le seul aspect correct de ce jugement est le fait que les condottieri ne menaient pas la guerre de la manière cruelle que Machiavel et ses contemporains considéraient comme caractéristique des Suisses, qui étaient interdits de prendre des prisonniers et tuaient même tous les hommes dans les villes qu'ils capturaient. Le combat des condottieri était similaire à celui des chevaliers, qui montraient également de la miséricorde chaque fois que leur mission militaire le permettait et, dans l'intérêt de la rançon, non seulement permettaient mais s'efforçaient même de prendre des prisonniers. Mais les condottieri n'allaient pas plus loin que cela dans leur miséricorde, et leurs batailles étaient souvent assez sanglantes.

Tout au long des XIV^e et XV^e siècles, les tireurs d'élite italiens, génois et lombards, jouissaient d'une réputation particulière. Ces troupes ont également joué un rôle important dans l'armée de Charles le Téméraire.

Les armées des condottieri, comme les armées médiévales en général, étaient principalement composées de cavaliers. Cela, aussi, était une raison pour laquelle Machiavel les détestait et les méprisait, puisqu'il considérait l'infanterie à la romaine comme l'arme décisive.

Lorsque les rapports sur les exploits des Suisses et des Lansquenets se répandirent également dans toute l'Italie, il y eut bientôt des guerriers perspicaces qui souhaitèrent introduire cette nouvelle pratique dans leur pays également. La population offrait beaucoup plus et de meilleurs matériaux que les Français, par exemple, à cette époque. L'Espagnol Gonzalo d'Ayora avait appris le nouvel art à Milan, et une famille respectée de condottieri, les trois frères Vitelli, qui possédaient le petit domaine de Città di Castello dans la Romagne, ont pris l'initiative en 1496 de créer une infanterie italienne qui n'existait pas jusqu'alors. Ils recrutaient parmi leurs propres sujets, les mêlaient à des guerriers expérimentés, les armaient de lances plus longues d'un an que celles des Germains, et leur apprenaient, comme le rapporte très clairement Jovius, « à suivre les couleurs, à marcher au rythme du tambour, à avancer en colonne et à tourner, à former l'escargot, et enfin de frapper l'ennemi avec une grande habileté et de maintenir exactement la formation. (*« Signa sequi, tympanorum certis pulsibus scienter obtemperare, convertere dirigereque aciem, in cocleam decurrere, et denique multa arte hostem ferire, exacteque ordines servare. »*) Vitellozzo réussit en effet avec une unité de 1 000 hommes à vaincre à la bataille de Soriano (26 janvier 1497) 800 lansquenets allemands au service du pape Alexandre VI. Mais les créateurs de ce nouvel ordre n'ont survécu que brièvement à leur accomplissement. Camillo Vitello meurt au service des Français à Naples dès 1496, Paolo est décapité par les Florentins en 1499 et Vitellozzo est battu en 1503 sur ordre de César Borgia.

Le propre César Borgia a pris et a poursuivi le travail des Vitelli. Après sa chute, des hommes de Romagne sont entrés au service de Venise en tant que mercenaires, et ils se sont révélés très habiles. Mais à long terme, ces tentatives étaient trop petites et n'avaient pas le soutien d'une puissance politique dominante qui aurait pu les maintenir même après des crises. La tentative de Machiavel d'organiser une milice autochtone et habile pour la République de Florence était erronée dans son concept, et elle a échoué. Les conditions dans la République de Venise, qui avait une grande population paysanne dépendante sous son contrôle, auraient été les plus favorables à la nouvelle organisation. Mais le gouvernement n'était pas disposé à militariser ses propres sujets et préférait recruter des hommes ailleurs, notamment en Romagne. Ces hommes de Romagne, qui auraient pu devenir le noyau d'une infanterie nationale italienne, ont été battus et détruits lors de la bataille de Vaila (1509) par les Suisses et lors de la bataille de La Motta (1513) par les Espagnols et les lansquenets. Après cette période, partout où des troupes de pieds italiennes apparaissaient, elles étaient considérées comme ayant aussi peu de valeur que les Français, voire moins de valeur, même si l'individu italien avait une si bonne réputation militaire que les capitaines des aventuriers français étaient en grande partie des Italiens.

À partir de tous ces points, nous pouvons établir expressément que, si les Français et les Italiens étaient en retrait par rapport aux Allemands et aux Espagnols dans le nouvel art de la guerre, il ne pouvait être question de tendances raciales dans ce phénomène, puisque, bien sûr, par la suite, les Français ont montré des caractéristiques guerrières exceptionnelles et les Italiens étaient considérés comme de très compétents combattants jusqu'à la période de la Renaissance. Il s'agissait plutôt d'un produit de circonstances et du résultat d'événements. Les Allemands ont bénéficié du fait qu'ils étaient les premiers à servir avec les Suisses sous les couleurs de Maximilien. En conséquence, les Suisses eux-mêmes sont devenus le noyau des lansquenets, qu'ils ont ensuite considérés, après s'être séparés, non seulement comme leurs rivaux mais aussi comme leurs ennemis mortels. Quelques hommes importants sous la direction de Maximilien lui-même, reconnaissant les principes de leur mission, l'ont réalisée en organisant des exercices. Lorsqu'un certain noyau de lansquenets, imprégné du nouvel esprit et de leur propre confiance en eux, a été créé et qu'un certain nombre de capitaines et de colonels jouissant du respect général et de la confiance ont gravi les échelons, l'institution des lansquenets a continué à s'étendre de façon ininterrompue grâce à sa propre force.

Les contemporains demandaient souvent pourquoi rien de similaire ne se produisait parmi les Français. On croyait que cela résultait d'une intention de maintenir le peuple à l'écart des comportements belliqueux afin de pouvoir le contrôler facilement. C'était supposément le concept de la noblesse, et le roi se laissait influencer par cette attitude. Ce point de vue est contredit par le fait que des tentatives répétées ont été faites pour créer une infanterie nationale française. Mais ces tentatives n'ont pas réussi ; c'est-à-dire qu'elles n'ont pas atteint la compétence et la confiance en soi des Suisses et des lansquenets, et nous ne pouvons douter que les rois français préféreraient avoir des troupes pleinement compétentes plutôt que celles de peu de valeur. La raison de l'échec des Français, donc, est qu'ils n'avaient tout d'abord pas le bon point de départ, à savoir la dépendance vis-à-vis des Suisses. Il est vrai, bien sûr, que les rois français avaient également des soldats suisses eux-mêmes, mais il était impossible d'unir les unités françaises dans une organisation plus large avec les Suisses, comme cela a été fait avec les Souabes et les Tyroliens. Les Suisses ne pouvaient servir d'exemples aux Français que de manière théorique. L'infanterie française devait être constituée de nouveaux éléments. Mais les Français ne se sentaient pas obligés de déployer le travail et l'énergie nécessaires pour accomplir cette tâche car ils disposaient des moyens pratiques pour recruter les meilleurs guerriers de Suisse. Il était dans l'intérêt des rois français que les Suisses et les lansquenets deviennent ennemis. En 1509, lorsque Louis XII était en désaccord avec les Suisses et qu'ils ne lui fournissaient aucun soldat, il recruta des lansquenets.

En Espagne, la situation opposée prévalait. Dès que le nouvel art de la guerre fut compris, la nécessité imposante força à former leurs propres hommes aux nouvelles méthodes. D'où les rois d'Aragon et de Castille auraient-ils supposément obtenu l'argent pour satisfaire les demandes des soldats allemands, même si cela aurait été plus facile d'un point de vue géographique ? La source de métaux précieux à travers l'océan commençait juste à être exploitée. Enfin, il est également très important de se rappeler que pour l'Italie, la formation d'une armée de terre plus ou moins permanente aurait placé les républiques et autres zones de force médiocre dans une dépendance très dangereuse vis-à-vis des chefs. Les grands rois, en tant que chefs militaires, n'avaient pas vraiment à craindre cette possibilité.

Chapitre 2 : Armes à feu

L'INVENTION DE LA POUDRE À CANON ET DU TIR

J'ai attendu jusqu'à ce point pour insérer un chapitre sur les armes à feu, car, bien qu'elles soient déjà utilisées depuis 150 ans et que je les ai souvent mentionnées, elles n'ont pris une réelle et significative importance qu'au cours de la période que nous discutons maintenant.

Même dans la période la plus récente, les opinions sur la découverte de la poudre à canon ont beaucoup varié, et même maintenant, les recherches sur ce sujet n'ont pas abouti à des conclusions définitives, tant en ce qui concerne le pays d'origine que la période. Il y a quelques années, il était considéré comme certain que le « feu grec », dont nous entendons parler pour la première fois au VII^e siècle (lors du siège de Cizique en 678 après J.-C.), n'avait rien à voir avec la poudre à canon, le matériau explosif composé de salpêtre, de charbon de bois et de soufre. Au lieu de cela, on pensait qu'il s'agissait d'une composition combustible principalement à base de chaux non éteinte ou quelque chose de similaire. Cependant, maintenant, un croquis a été trouvé dans des manuscrits byzantins datant du Xe siècle qui ne peut guère être expliqué d'une autre manière que par une explosion de poudre à canon. Les études des descriptions du feu grec, qui ont repris après cette découverte, ont également conduit à la conclusion que la meilleure et la plus naturelle interprétation indique finalement un usage de la poudre à canon. Si cela est correct, nous avons ici la plus ancienne apparition historiquement confirmée de la poudre à canon. Néanmoins, il existe des indications que cette découverte n'a pas été faite ici, mais en Chine. La poudre à canon explosive résulte d'un mélange de six parties de salpêtre, d'une partie de charbon de bois et d'une partie de soufre. Cela produit une substance semblable à de la farine qui brûle très rapidement et qui, en brûlant, donne des produits, principalement gazeux, nécessitant environ mille fois plus d'espace que la poudre à canon d'origine. L'ingrédient principal de la poudre à canon, donc, est le salpêtre. Mais cette substance se trouve rarement dans son état naturel dans notre monde ancien civilisé, tandis qu'en Mongolie et en Chine, elle est très courante. Il doit avoir été remarqué là-bas à une période précoce à quel point l'énergie de tout processus de combustion était augmentée si le salpêtre était mélangé avec d'anciens matériaux combustibles, et cette réalisation aurait facilement pu conduire à la découverte de la poudre à canon. De plus, les Arabes appellent le salpêtre « neige de Chine », et ce point semble également indiquer que le bon mélange des trois ingrédients a d'abord été découvert en Chine avant de parvenir aux Arabes et aux Byzantins.

Les Chinois sont également parvenus à l'utilisation de la poudre à canon à des fins militaires, mais pas avant le XIII^e siècle. Cela faisait longtemps après que les Grecs avaient trouvé une telle utilisation de la poudre à canon et peu de temps avant que nous trouvions des références à des formules pour la poudre et aux armes à feu en Occident.

Lors de la défense d'une ville assiégée, Pien-King, en 1232, des fusées ont été tirées, des grenades à main en fer ont été lancées et des mines terrestres ont été posées. En 1259, de la poudre à canon a été utilisée pour projeter des bourrelets enflammés depuis des cannes de bambou. Les Chinois appelaient cet instrument la "lance du feu enragé". Dans les pyrotechnies modernes, cela est connu sous le nom de "bougie romaine". Cette procédure peut déjà être désignée comme un tir, car nous avons un tube à partir duquel, grâce à la puissance explosive, des projectiles sont projetés à une distance d'environ 30 mètres. Mais puisque l'objectif de cela se limite à enflammer des objets combustibles, la "lance du feu enragé" ne peut pas encore être qualifiée d'arme à feu, et les Chinois n'ont pas poussé leur découverte plus loin.

La plus ancienne recette correcte de la poudre à canon qui a été préservée, indiquant les trois ingrédients dans le ratio 6:1:1, se trouve dans un document en latin attribué à un certain Marcus Graecus et peut être daté du milieu du XIII^e siècle. Il s'agit sans aucun doute d'une traduction latine

d'un document grec traitant de toutes sortes de pyrotechnie. Les recettes de poudre que l'on trouve dans les écrits d'Albertus Magnus (décédé en 1280) et de Roger Bacon (décédé en 1294) ont été prises soit directement, soit indirectement de cette source. Mais ce que nous trouvons dans tous ces documents concernant l'utilisation de la poudre à canon montre qu'elle n'était pas encore utilisée pour tirer à cette époque. Ce point est montré clairement par le titre même du livre de Marcus Graecus, « *liber ignium ad comburendos hostes* » (« Livre des Feux pour Brûler l'Ennemi »). Les écrits arabes contemporains et ceux d'une période quelque peu plus tardive en Espagne ne diffèrent pas de ceux mentionnés ci-dessus. Écrits par Hassan Alrammah (vers 1290), Jussuf, et Schemaeddin-Mohammed, ces travaux contiennent des recettes de poudre à canon et des instructions pour son utilisation dans lesquelles l'énergie de la poudre doit être utilisée comme feu pour brûler l'ennemi mais pas pour lui tirer dessus. Cela s'appliquait particulièrement à un instrument appelé madfaa, qui, comme cela avait été le cas avec les Chinois, utilisait la puissance de la poudre à canon pour projeter une substance brûlante (pas un projectile et pas une balle) contre l'ennemi.

Par conséquent, le secret de la formule de la poudre à canon est venu vers l'Occident de l'Empire romain d'Orient par la traduction d'un document grec. Le nom « bougie romaine » pour l'instrument que les armes à feu chinoises appelaient « lance du feu ardent » conduit à supposer qu'avec la formule, cet usage aussi de la nouvelle substance nous a été apporté par l'Empire oriental.

L'effet puissant de la poudre à canon était expliqué par les alchimistes comme résultant de la chaleur du soufre et du froid du salpêtre, qui ne pouvaient pas se tolérer l'un l'autre.

Il est intéressant de noter que Hassan Alrammah décrit un instrument que l'on peut considérer comme un torpille primitive mais, en son genre, complètement développée et auto-propulsée. La torpille, par conséquent, a été inventée avant le canon ou le mousquet, et cela peut servir d'illustration au fait que, même lorsque la poudre à canon était déjà disponible, il n'était pas si facile d'arriver à l'invention de l'arme à feu.

Le premier usage historiquement confirmé des armes à feu dans la guerre en Europe a eu lieu en 1331 à l'époque de Louis de Bavière, dans la zone frontalière italo-allemande en Frioul, lorsque les deux chevaliers de Cruspergo et de Spilim-bergo attaquèrent la ville de Cividale. Les expressions dans la chronique disent "*ponentes vasa versus civitatem*" et "*extrinseci balistabant cum sclopo versus Terram, et nihil nocuit*" ("mettant les vaisseaux contre la ville ... ceux de loin tiraient avec un sclopus contre le terrain et ne causaient aucun dommage"). *Sclopus* ou *sclopetum* en italien *schioppo* (tonnerre), désignait plus tard une arme à feu portative en contraste avec les canons.

En 1334, trois ans après la bataille de Cividale, la chronique d'Este rapporte que le margrave avait fait fabriquer un grand nombre de canons de différents types (« *praeparari fecit maximam quantitatem balistarum, sclopetorum, spingardarum* » : « Il avait préparé une très grande quantité de balistes, de sclopètes et de spingardes »). À cette époque, les *spingardarum* (« *Springarden* ») ne signifiaient pas nécessairement des armes à feu, mais il ne fait aucun doute que *vasa* et *sclopetum* faisaient référence aux armes à feu.

Le troisième témoignage fiable des armes à feu le plus ancien a été découvert récemment dans les comptes papaux. Il y est indiqué qu'en 1340, lors du siège de Terni par l'armée papale, des jarres tonnantes qui tiraient des boulons (« *edificium de ferro, quod vocatur tromba marina* », « *tubarum marinarum seu bombardarum de ferro* » : « une construction de fer, qui est appelée tube naval », « tubes navals ou lanceurs de pierres en fer ») ont été utilisés à titre d'essai. Et le compte indique également qu'au siège du bastion de Saluerolo en 1350, des bombardes tirant des boulets de fer pesant environ 300 grammes ont été employées.

Dans les premières références aux nouvelles armes dans les chroniques, nous trouvons alors diverses désignations, ce qui peut signifier qu'à cette époque déjà, différents types étaient en usage et que l'invention est donc survenue quelque peu plus tôt. Puisque ces armes n'étaient pas encore connues d'Albert le Grand, de Roger Bacon et de Hassan Alrammah, la découverte a probablement été faite vers l'an 1300 ou peu après.

Nous n'avons aucune description ni illustration de ces plus anciennes armes à feu. Il est certain qu'un manuscrit anglais enluminé datant des années 1325-1327 contient une illustration qui est sans conteste censée représenter un canon à poudre. Il est donc quelque peu antérieur aux événements de Cividale. Un récipient en forme de grande bouteille ventrue repose sur un banc en bois. Un bloc est inséré dans le cou de la bouteille, et une flèche lourde est fixée au bloc. Un homme, restant prudemment à une certaine distance, tend une mèche à un trou d'amorce qui peut être distingué dans le récipient. L'instrument est visé sur la porte fermée d'une forteresse. Aussi intéressante que soit cette image, il est impossible que nous ayons ici la reproduction d'une arme à feu réellement utilisée à cette époque. Si ce récipient était rempli de poudre en quantité compatible avec le poids lourd du bloc inséré et de la flèche qui lui est attachée ou avec la force de la porte cible, et si le récipient était en métal suffisamment résistant, non seulement le recul aurait pulvérisé le léger banc en bois sur lequel le récipient reposait librement, mais aussi le canonier, même s'il maintenait une distance prudente, aurait à peine échappé à la mort. Il ne semble donc concevable que d'une seule manière, à savoir que l'illustrateur lui-même n'avait jamais vu de canon, mais avait seulement entendu parler de la merveilleuse nouvelle invention et avait dessiné son image après avoir entendu des descriptions vagues. Néanmoins, cette image reste intéressante comme preuve du fait que l'utilisation de cette force, nouvellement introduite en Occident, était discutée dans des cercles savants, et elle montre la nature de leurs idées. Mais nous devons reconstruire la forme réelle des plus anciens canons, non pas d'après le modèle de cette image, mais à partir des images réalistes qui sont apparues plus tard et des artefacts dont nous disposons.⁸ Ces morceaux de preuve ne laissent aucun doute que les premières armes à feu étaient plutôt petites et assez courtes. À un stade précoce de ce développement, deux formes de base diverses sont apparues. Sur l'une d'elles, le tube était pourvu d'une poignée assez longue que le tireur tenait soit sous son bras soit maintenue contre le sol. L'autre avait un calibre quelque peu plus grand et avait son tube fixé à une poutre qui était soit posée sur le sol soit dont la partie arrière était enterrée dans la terre. Il est impossible de décider laquelle de ces deux plus anciennes formes connues était réellement l'originale. Il ne semble cependant pas impossible de retracer la ligne de développement depuis ce stade jusqu'aux usages antérieurs de la poudre à canon comme feu à des fins de combat. La poignée utilisée en extension du tube est similaire à la poignée que l'on trouve également sur le *madfaa*. Quant au calibre plus grand, nous pourrions imaginer, comme son précurseur, cet instrument byzantin déjà mentionné, dont l'illustration peut être rapprochée du dixième siècle. Cet instrument a à peu près la même taille et la même forme qu'une grande chope à bière, avec une poignée en dessous et un trou d'allumage au-dessus. L'intention était de tirer un jet de feu au visage de l'ennemi au moment où l'on s'approchait de l'assaut. Bien sûr, ici, nous pouvons encore douter si nous avons affaire à une arme qui ait jamais eu une utilisation pratique ou à un produit de l'imagination de quelqu'un. En effet, puisque le jet de feu ne s'étendait même pas sur 1 mètre, l'homme portant cette arme à feu était trop exposé au danger que l'ennemi, avec son arme de mêlée, épée ou lance, ne l'atteigne plus vite qu'il ne pourrait tirer son feu sur l'ennemi, un feu qui, de surcroît, au mieux pouvait créer de la peur mais causerait peu de dégâts.

Une difficulté particulière dans l'utilisation de la poudre à canon était causée par le fait que le salpêtre était souvent mélangé avec d'autres sels ou était pollué par de la poussière. Cette pollution attirait l'humidité, si bien qu'après une courte période suivant sa fabrication, la poudre devenait inutilisable. Par conséquent, une méthode efficace de purification ou de cristallisation du salpêtre était nécessaire dans la fabrication d'une poudre à canon utile. Ce processus de purification était déjà recherché au XIII^e siècle, mais il n'a été atteint que très progressivement.

Comme nous pouvons le voir d'après les faits mentionnés ci-dessus, la découverte de la poudre à canon ne signifiait pas encore la découverte des armes à feu, c'est-à-dire, exprimé de façon spécifique, la transformation de la puissance explosive de la poudre à canon en pouvoir de pénétration. La poudre à canon était connue et utilisée dans la guerre de nombreux siècles avant l'apparition des armes à feu. Comment ont-elles finalement été inventées ? À Byzance, le vaisseau de feu avec le trou d'amorce était connu, et les Arabes en Espagne avaient le *madfaa*. Pour progresser de ces instruments à l'arme à feu, il ne suffisait pas, par exemple, de placer une balle en

métal ou en pierre sur le dessus de la charge de poudre. La plus ancienne poudre à canon, sous forme de farine, ne s'enflammait pas simultanément dans toute sa masse mais nécessitait plusieurs moments jusqu'à ce que le feu ait atteint toute la masse. Par conséquent, une balle simplement placée sur le dessus d'une charge de poudre ne serait pas projetée avec la pleine force de l'explosion. Au lieu de cela, elle sortirait lentement, et seulement après, la pleine force de l'explosion pousserait hors du tube. Par conséquent, la véritable invention qui a conduit de la poudre à canon au tir était l'invention du processus de chargement. La balle devait être pressée si fermement dans le tube - ou mieux, entre la poudre à canon et la balle, une substance de bourrage devait être placée pour fermer le tube si étroitement que le tube et la balle ne seraient pas projetés avant que toute la charge de poudre ne se soit enflammée et ait développé toute sa puissance explosive. Cela était réalisé de la meilleure façon lorsqu'un espace ouvert était laissé entre la charge de poudre et la substance de bourrage. La concentration de puissance due au bourrage du tube causait également le craquement aigu. Puisque les Byzantins parlent du tonnerre qu'ils créaient avec leur feu grec, nous pouvons supposer qu'à un stade précoce, ils avaient déjà découvert la méthode de placement d'une substance de bourrage sur la poudre. Mais de ce point à une arme avec un pouvoir de pénétration, il y a encore un saut considérable. La puissance explosive agissait non seulement vers l'avant contre le projectile mais dans toutes les directions. Par conséquent, le tube devait être très solide et lourd. Et donc il ne pouvait pas être tenu à la main, mais, comme nous l'avons vu, il devait être fixé à un manche qui permettait au tireur de prendre le recul avec toute la force de son corps, ou, si le calibre et, par conséquent, la charge étaient trop forts pour cela, il devait être soutenu d'une manière ou d'une autre sur le sol. Par conséquent, ni le vaisseau de feu byzantin ni le *madfaa* arabe ne pouvaient être le précurseur direct de l'arme à feu — s'il existait en effet un lien quelconque entre les deux. En raison du manque de sources, il existe ici un domaine largement ouvert à la fantaisie. Par exemple, on pourrait imaginer que le vaisseau de feu byzantin s'est développé en arme à feu alors que les hommes l'appuyaient au sol, en enfonçant la charge de poudre avec une substance de bourrage, au lieu de la tenir à la main. Et nous pouvons également imaginer qu'il a ensuite été développé en arme à feu portative en imitant la forme extérieure du *madfaa* avec la poignée. Le fait que nous trouvions les premières armes à feu en Italie, qui avait des relations avec à la fois Byzance et l'Espagne, pourrait être un facteur dans une telle hypothèse.

Nous ne savons pas où et par qui la première arme à feu a été construite. Nous pouvons seulement déterminer approximativement le moment où cela s'est produit, vers 1300. Nous pouvons considérer le Haut-Italie comme la région de cette invention, et nous pouvons également être sûrs que non seulement la poudre à canon était à la base de l'invention de l'arme à feu, mais aussi la purification du nitrate de potassium, le tube robuste avec la mise à feu, le chargement avec une substance de bourrage, et l'ajout d'un axe.

Quelques années après l'apparition de cette découverte en Italie, les premiers rapports sur les jars à tonnerre apparaissent en France en 1339, en Angleterre en 1338, et en Espagne en 1342. Quelques années plus tard, ils sont également mentionnés en Allemagne. La première mention apparaît dans les comptes de la ville d'Aix-la-Chapelle en 1346, puis à Deventer en 1348, à Arnheim en 1354, en Hollande en 1355, à Nuremberg en 1356, à Wesel en 1361, à Erfurt en 1362, à Cologne en 1370, à Meissen vers 1370, et à Trèves en 1373. Le premier rapport sur la présence d'un har quebus en Suisse provient de Bâle en 1371. Il est indiqué là que l'utilisation des armes à feu venait "de l'autre côté du Rhin."

Les généraux que les sources survivantes désignent comme les premiers à avoir utilisé des armes à feu dans la guerre étaient, comme nous l'avons vu, les chevaliers von Kreuzberg et Spangenberg (1331). Bien que tous deux soient allemands, l'apparition relativement tardive de ces nouvelles armes en Allemagne contredit la légende selon laquelle leur invention aurait eu lieu dans notre patrie. Même aucun type d'amélioration importante qui aurait pu être réalisée en Allemagne, par exemple, et ainsi avoir formé la base de la légende n'a été prouvé.

Nous voyons à travers les instructions concernant l'utilisation des plus anciennes armes à feu quelle portée courte elles avaient. En 1347, le bastion de Bioule du chevalier Hugues de Candilhac était armé de vingt-deux canons. Un homme faisait partie de l'équipage pour chaque deux pièces ;

par conséquent, il n'était pas prévu qu'elles puissent être rechargées pendant la bataille. Le tireur devait simplement tirer l'un puis l'autre. Tout d'abord, cependant, les grandes arbalètes devaient tirer, puis les frondes, et enfin les canons, qui avaient donc l'effet le moins lointain.

L'utilisation prétendue des canons lors de la bataille de Crécy en 1346 est une fable. Selon Froissart, les hommes de Gand auraient utilisé dans une bataille des armes à feu contre les forces de Bruges 200 *ribaudequins*, qui sont vaguement décrits comme des containers portant de petits canons avec une lance s'étendant devant. Nous ne savons pas quel fut leur effet.

Pour obtenir de la bonne poudre à canon, il était nécessaire, comme nous l'avons vu, de prêter une attention particulière à la purification du salpêtre. Des progrès ont été réalisés progressivement dans ce processus de purification, et finalement, il était possible de distinguer le bon salpêtre du mauvais. Il était cependant d'une importance décisive qu'ils apprennent à granuler la poudre à canon. La poudre était humidifiée et formée en petits morceaux, qui étaient ensuite séchés à nouveau. Ce processus présentait l'avantage de rendre la combustion beaucoup plus rapide, en raison des petits intervalles entre les morceaux. De plus, avec de la poudre fine, il arrivait facilement qu'au cours du transport, les divers ingrédients se séparent partiellement les uns des autres à cause des vibrations, tandis que la poudre en morceaux restait intacte. À partir de ces morceaux, on passait à la granulation en pressant la bouillie humidifiée à travers un tamis. Grâce à l'amélioration de la poudre par granulation, l'espace vide entre la substance de compression et la balle a disparu, et après le milieu du XVe siècle, la balle était placée directement sur la poudre, avec ou sans bloc de compression.

Il y a également eu la recherche de la meilleure proportion du mélange. En Allemagne, au XIXe siècle, un mélange de 74 parties de salpêtre, 10 parties de soufre et 16 parties de charbon était considéré comme le meilleur (74:12:13 également). Au XVe siècle, nous trouvons des prescriptions similaires. Mais avec celles-ci, il y en avait d'autres avec une proportion de salpêtre beaucoup plus faible, ce qui indique qu'il était indésirable d'avoir une poudre trop forte, compte tenu des faibles canons qui pouvaient éventuellement exploser et mettre en danger gravement leurs équipages.

Cependant, avec une purification insuffisante du salpêtre, le jugement sur l'efficacité des différentes compositions était incertain et l'efficacité de la poudre n'était pas uniforme.

La première référence littéraire à la nouvelle arme se trouve dans l'un des écrits de Pétrarque intitulé « *de remediis utriusque fortunae* » (« Sur les remèdes de la bonne et de la mauvaise fortune »), qu'il a dédié à son ami Azzo da Coreggio, mais qu'il n'a achevé qu'après la mort d'Azzo. Après qu'Azzo a vendu sa ville de Parme aux Este en 1344, il a vécu de nombreuses expériences tristes : maladie, exil, décès de proches, la défection infidèle d'amis. La composition de Pétrarque cherche des bases pour la consolation dans la misère de ce monde. Dans le dialogue, quelqu'un qui se vante de ses possessions en engins et catapultes est plaisamment interrogé sur le fait qu'il ne possède pas aussi ces instruments qui projettent des glands en laiton avec tonnerre et flammes. Jusqu'à récemment, dit-on, cette plaie était si rare qu'elle était regardée avec le plus grand étonnement. Mais, poursuit le dialogue, elle est maintenant devenue aussi couramment utilisée que toutes les autres armes.

Kohler, Jähns, Feldhaus et d'autres situent la composition de Pétrarque autour de l'année 1340 ou 1347. Si cela était correct, nous devrions supposer que l'Italie était encore plus en avance que les autres pays dans l'utilisation de la nouvelle arme qu'on ne le croit autrement. En fait, ce document n'a été terminé qu'en 1366, quand les armes à feu étaient déjà assez répandues à travers l'Europe. Par conséquent, l'observation de Pétrarque est éliminée comme preuve de la date antérieure de cette arme, mais plusieurs expressions dans son travail méritent d'être notées, et il vaut la peine de se familiariser complètement avec ce passage. Voici ce qu'il dit :

« Une merveille, à l'exception des balles en bronze, qui sont tirées avec des flammes crachées et un tonnerre épouvantable. La colère de l'immortel Dieu tonnant du ciel n'était pas suffisante, à moins que le pauvre homme mortel (ô cruauté jointe à l'orgueil) n'ait aussi tonné depuis le sol : la folie humaine a imité le foudre inimitable (comme le dit Maro [Virgile]), qui est habitué à être envoyé des nuages. Certes, il est tiré avec un instrument en bois mais infernal, que certains pensent avoir été inventé par Archimède. ... Cette peste était récemment rare, si bien qu'elle était vue avec une

énorme émerveillement ; maintenant, alors que les esprits sont facilement entraînés par les pires affaires, elle est aussi commune que n'importe quel type d'armes. »

L'invention des armes à feu a dû se produire autour de la naissance de Pétrarque (1304) ou alors qu'il grandissait. Par conséquent, il ne savait rien sur l'inventeur et a en fait donné le crédit à Archimède. Nous pouvons donc conclure qu'à cette époque, l'inventeur n'était pas connu. De plus, Pétrarque a qualifié l'arme d'« instrument qui était, il est vrai, en bois, mais tout de même hellénique. » Il est difficile de dire ce qu'il voulait dire exactement. Seul le fût était en bois. Avec son long et très massif manche, le fût était sans doute beaucoup plus grand que le court tube en fer, mais ne pouvait pas être considéré comme la partie importante. Nous avons le choix entre supposer que Pétrarque avait à peine vu l'arme elle-même et n'avait pas une idée véritable de ce à quoi elle ressemblait, ou qu'il s'était seulement laissé induire en erreur par sa description insatisfaisante en raison de son antithèse de « bois » et « hellénique ».

Le troisième point d'intérêt dans la discussion de Pétrarque réside dans le mot « infernal ». Cela résonne d'une note qui a persisté à travers les siècles, une note reprise par Arioste et Luther dans leurs condamnations des instruments cruels de la guerre et encore entendue aujourd'hui chaque fois que les pacifistes se plaignent de l'invention de nouvelles machines de mort.

Aujourd'hui, nous voyons dans l'invention de la poudre à canon l'un des développements les plus importants des armes à feu dans le progrès technologique de l'humanité. Même ceux qui ont reconnu comme faux et rejeté l'idée que l'arme à feu a surmonté la chevalerie et le féodalisme et ainsi créé le concept moderne de citoyenneté nationale, avec son égalité sociale, n'hésiteront pas à attribuer à la technique de l'arme à feu, et en particulier à son développement ultérieur, une part importante dans le développement de l'humanité. Grâce à la force de la poudre à canon et aux explosifs connexes de la période la plus récente, nous avons acquis un pouvoir sur la nature et la barbarie qui rend impossible une répétition d'un renversement tel que celui souffert par la civilisation ancienne lors de la *Völkerwanderung*. Les contemporains, cependant, avaient des idées différentes à ce sujet.

En 1467, les exilés florentins sous Colleoni combattirent contre Florence, dirigée par Federico d'Urbino, près d'Imola. Comme Colleoni utilisait des pièces d'artillerie en nombre inhabituel, Urbino interdit à ses hommes de faire grâce.

En 1498, Paolo Vitelli, qui utilisait lui-même de lourds canons, ordonna que les harquebusiers capturés aient leurs mains coupées et leurs yeux percés, car il semblait, selon Jovius, indigne que des nobles chevaliers soient tués par des soldats de pied ordinaires sans revanche.

Frönsberger écrit dans un sens similaire : « Et il ne faut donc plus guère d'homme ou de courage dans les affaires de guerre, car toutes sortes de ruse, de tromperie et de trahison, accompagnées du cruel canon, se sont largement répandues au point qu'aucun combat individuel, aucune bagarre, aucun coup, aucune arme à feu, force, compétence ou courage ne peuvent plus aider ou avoir de l'importance, car il arrive souvent qu'un héros viril et courageux soit tué par un jeune dissolu et hors-la-loi par le biais du canon, une personne qui autrement ne serait même pas autorisée à en regarder un ou à lui parler de manière grossière.

Luther, lui aussi, a dénoncé les arquebuses et les canons comme étant le pur ouvrage du diable et de l'enfer, tout comme Sebastian Munster. D'un autre côté, Fugger les a comparés à l'eau et au feu, disant qu'ils pouvaient être aussi utiles qu'ils étaient nuisibles.

Il est souvent rapporté que les artilleurs capturés étaient coincés dans leur propre grand canon et étaient tirés.

GRAND CANON

Même s'il est certain que les plus anciennes armes à feu n'étaient que petites, il est rapidement apparu une distinction entre les petits pistolets, précurseurs du mousquet, et les plus grands, précurseurs des canons. Les deux étaient fabriqués, et les plus grands ont ensuite rapidement pris de l'ampleur. À partir de 1370, les géants bombardes, qui étaient censés détruire des

brèches dans les murs avec leurs puissantes boulets de pierre, étaient en construction, et cela s'est d'abord à nouveau produit dans la région romane.

Un simple agrandissement n'était pas suffisant, car avec un tube d'un diamètre de moitié de mètre, il n'était pas possible d'obtenir le blocage définitif de la charge de poudre qui, comme nous l'avons vu, était si nécessaire. Par conséquent, le canon était divisé en la chambre, qui avait un diamètre modéré, remplie de poudre, et était fermement tassée et bloquée avec un bouchon en bois tendre, et le logement avant, ou le canon, dans lequel la énorme boule de pierre était placée et qui était également bloqué aussi hermétiquement que possible avec de la filasse ou de l'argile. La taille gigantesque des boulets de pierre était requise par la nature du matériau. Ils prenaient effet à cause de leur poids, même s'ils étaient projetés avec une vitesse modérée. Des boulets plus petits auraient dû être tirés avec une vitesse encore plus grande, mais alors ils se désintégraient facilement en frappant les murs qu'ils étaient censés détruire.

En séparant la partie avant du logement et la chambre l'une de l'autre et en les réunissant seulement au moment du tir, soit par le biais de leur plateforme, soit par un type de verrou, il était plus facile de charger la chambre, de transporter le canon, et il était même possible d'avoir plusieurs chambres pour chaque partie avant, ce qui permettait d'atteindre une cadence de tir plus rapide. Mais ces canons ne peuvent pas être décrits comme des canons à chargement par la culasse.

Le logement avant du canon à pierre de ce type était si court que la balle à peine s'y insérait ou pouvait même dépasser. Ce n'est que progressivement que les hommes ont réalisé les avantages d'un long tube, et ils l'ont allongé en conséquence.

Afin de protéger un tel canon et son équipage des tirs de la garnison assiégée, chaque fois que le canon était installé devant une ville ou une forteresse ennemie, un écran en bois était érigé devant lui, avec une fente de tir qui pouvait être fermée par un couvercle.

En 1388, la ville de Nuremberg envoya son grand canon, "Chriemhilde", pour détruire une forteresse. Il pesait presque 6 200 livres, tirait une boule d'environ 600 livres et était tiré par douze chevaux. La base du canon, le "berceau", était tirée par seize chevaux. L'écran était transporté sur trois chariots tirés chacun par deux chevaux. Quatre wagons de quatre chevaux étaient chargés de onze boulets de pierre. D'autres outils - treuils, pelles et cordes, le bagage du maître des canons - nécessitaient deux wagons, chacun tiré par quatre chevaux. L'équipage était composé de huit hommes avec des plastrons et des casques en fer, et ils montaient dans un wagon. Le maître des canons, Grunwald, montait à cheval. L'approvisionnement en poudre transporté pour le grand canon semble remarquablement faible, pas plus d'environ 165 livres. Mais comme ils envisageaient, bien sûr, de tirer pas plus de onze coups, cet approvisionnement était suffisant, permettant environ 15 livres par coup. Pour accomplir les onze coups, plusieurs jours étaient certainement nécessaires.

La grande bombarde qui est encore conservé à Vienne mesure plus de 2,5 mètres de long. Ses boulets en pierre avaient un diamètre de 80 centimètres et pesaient environ 1 300 livres. La bombarde elle-même est considérablement plus lourde que 22 000 livres. Il a probablement été fabriqué entre 1430 et 1440.

Un canon de Francfort qui a été utilisé lors du siège de la forteresse de Tannenberg en Hesse en 1399 était même un peu plus grand.

Les tubes plus anciens étaient sans doute fabriqués en fer et forgés sur un mandrin. Mais dès le quatorzième siècle, la technique de coulée en bronze est devenue prédominante. Tous les efforts ont été faits pour atteindre la résistance nécessaire sans trop de poids en effilant le tube vers la bouche. L'intérieur du canon a été rendu aussi lisse et uniforme que possible par le perçage et le limage, mais à la fin du quinzième siècle, ce processus n'avait toujours pas conduit à des tubes parfaitement cylindriques.

Plus le canon devenait grand, plus il était important de le baser solidement, d'absorber le recul et de pouvoir le déplacer facilement, afin de changer leurs positions et de les viser. Une tentative a suivi une autre, et une invention en a suivi une autre jusqu'à ce qu'on aboutisse à un affût utile à tous égards. Les affûts de l'armée de Charles le Téméraire étaient déjà loués, mais les points d'appui équilibrants n'apparurent qu'au cours de la campagne de Charles VIII en Italie en 1494, et les disques de point d'appui, qui éliminaient le jeu dans le support de point d'appui, furent vus pour

la première fois dans le canon de Maximilien. Ce n'est qu'au XVIII^e siècle que les points d'appui atteignirent partout la forme nécessaire pour un soutien fiable du canon dans l'affût. En 1540, l'ingénieur Biringuccio se plaignait encore que les affûts étaient généralement construits si lourdement que les canons pouvaient à peine être déplacés et que leur lenteur retardait également les mouvements des troupes.

Le grand canon tirait non seulement des boules de taille normale mais aussi des groupes de petites boules ou de cailloux de silex, précurseurs de la cartouche, et à la fin du quinzième siècle, des bombes sont également apparues.

Cependant, la plus importante amélioration qui restait à apporter était la construction d'une balle utile. Les balles en pierre n'étaient pas suffisamment solides et fermes, et les anneaux en fer croisés placés autour d'elles n'aidaient naturellement que peu. Mais maintenant, au XV^e siècle, grâce à l'utilisation de l'énergie hydraulique, le processus de coulée du fer a été développé. L'énergie hydraulique a permis de produire un souffle suffisamment puissant pour chauffer le fer à un état liquide. On a dit que l'utilisation de l'énergie hydraulique, qui a commencé à servir l'humanité à cette époque, a autant contribué au progrès technique que la vapeur 300 ans plus tard. La coulée du fer a produit la balle de canon en fer. Il n'est pas clair quand les balles de fer ont été utilisées pour la première fois, mais il est certain que les Français les ont utilisées lors de leur première incursion en Italie en 1494 et qu'avec elles, ils ont rapidement réduit en poussière les murailles des villes ennemies. Comme les balles de canon en fer n'avaient pas à être très grandes, les Français ont pu transporter leurs canons de siège avec elles sans difficulté et ont rapidement conquis une ville après l'autre. Ce n'est que maintenant, c'est-à-dire plus de cinq générations après la première apparition des armes à feu, que nous avons, grâce à l'invention accessoire de la coulée des balles de fer, des canons vraiment utiles.

Les maîtres canonniers formaient une sorte de guildes qui traitait de son savoir-faire comme un secret et le transmettait dans leurs familles ou à travers leurs élèves. Même lorsque, vers 1420, et donc environ un siècle après la nouvelle découverte de la poudre à canon, un maître inconnu écrivit le Livre de la pyrotechnie (*Feuerwerkshuch*), qui traitait de l'ensemble de la technique de fabrication de la poudre, de la coulée des canons, du chargement, du réglage et du tir, et que ce livre fut distribué en de nombreuses copies et même traduit en français, il resta néanmoins gardé comme un tel secret qu'il ne fut pas imprimé avant 1529. Pendant plus d'un siècle et demi, ce livre, auquel ses copies étaient révisées en fonction des progrès de l'art, resta le manuel d'instruction standard pour les artilleurs. C'est peut-être à cause de la renommée de ce livre que la légende concernant l'invention de la poudre en Allemagne trouva une certaine acceptation.

À peu près à l'époque dont nous discutons, la protection de l'artillerie est devenue une mission de spécial honneur, mais les artilleurs eux-mêmes n'étaient pas encore considérés comme des soldats, mais plutôt comme des techniciens.

En 1568, de la Noue a nommé Saint Antoine comme le saint patron de ce guild, mais finalement Sainte Barbara, dont l'aide était invoquée en cas de danger lié à la foudre, a pris cette position.

Il est difficile de dire à quel point les premiers canons de siège, c'est-à-dire ceux des dernières décennies du quatorzième siècle et du début du quinzième, qui lançaient des boulets de pierre, étaient vraiment efficaces. En 1388, l'archevêque Friedrich de Cologne a assiégé la ville de Dortmund et a réussi à tirer 33 boulets en une seule journée et un total de 283 boulets en quatorze jours. En 1390, Blaubeuren aurait été capturée à la suite d'un tel bombardement, et en 1395, le bastion d'Elkershausen serait tombé de la même manière. Lorsque les Appenzellois ont assiégé le château de Klanx en 1401 dans leur rébellion contre leur seigneur, l'abbé de Saint-Gall, ils l'auraient finalement capturé avec l'aide des bourgeois de Saint-Gall, qui avaient amené des canons.

En février 1414, lorsque Frédéric de Brandebourg, avec ses alliés, se mit en route contre les Quitzows, ses ennemis disposaient déjà de canons. Selon une déclaration de son testament, Frédéric avait fait fondre des canons à partir des cloches de l'église de la Vierge Marie à Berlin. Mais il reste la question de savoir si cela a été fait pour cette campagne ou peut-être plus tard pour la guerre contre les Hussites. Il avait emprunté au landgrave de Thuringe le gigantesque canon appelé « la

paresseuse Greta » dans la légende. Ce canon a été utilisé d'abord à Friesack près de Rathenow puis à Plaue près de Brandebourg. Friesack était défendu par Dietrich von Quitzow, tandis que Hans von Quitzow défendait Plaue, mais tous deux s'enfuirent avant l'arrivée du moment critique, et les forts se rendirent alors. Nous ne pouvons probablement pas supposer que les canons ont joué un rôle décisif à ces endroits, puisque la supériorité numérique du burgrave, qui était allié à l'archevêque de Magdebourg et au duc de Saxe, aurait suffi en tout cas à surmonter ces forts. En 1437, le prince électeur avait encore des *bliden* [un type de catapulte] ainsi que des canons dans son équipement de siège.

En 1422, les hussites ont tiré presque 11 000 projectiles en cinq mois contre la forteresse bohémienne de Karlstein, et pourtant, ils ont dû se retirer sans atteindre leur objectif.

En 1428, les Anglais ont tiré des boules de pierre pesant de 130 à 180 livres contre Orléans sans endommager le mur. Seuls quelques bâtiments de la ville ont été réduits en ruines et quelques personnes ont été tuées ou blessées, mais leur nombre total n'a pas atteint 50.

En 1453, les Turcs prirent Constantinople d'assaut, en utilisant les mêmes moyens qui étaient déjà en usage avant l'emploi des armes à feu. L'artillerie n'avait rien contribué à leur succès, même si un géant canon tirait des boulets de pierre pesant 1 300 livres contre la ville.

Rudolf Schneider a établi que le moteur avec lequel les anciens avaient obtenu le plus grand effet a été perdu lors de la *Völkerwandlung*. Cette arme était basée sur le pouvoir de la torsion, c'est-à-dire la tension créée par le twisting des nerfs ou des poils d'animaux. Ce pouvoir est particulièrement puissant, mais la construction d'un moteur de ce type est assez compliquée, et lorsque la conduite de la guerre est devenue plus barbare, les armées n'ont pas été en mesure de continuer à utiliser cette technique. Le Moyen Âge ne connaissait que des arbalètes agrandies et des moteurs basés sur le principe du levier (la blide). Schneider pense que si les moteurs de torsion avaient survécu, les canons utilisant de la poudre à canon n'auraient peut-être jamais vu le jour, car, dans leurs formes antérieures - en effet, jusqu'en 1600 - ils n'auraient pas pu rivaliser en efficacité avec les moteurs de torsion.

Aussi concluante que cette idée puisse sembler, elle a néanmoins récemment été contredite par la découverte qu'à peu près au même moment où le canon est apparu, l'ancien moteur à torsion a de nouveau été inventé et mis en service. Un tel moteur a été utilisé en 1324 dans la défense de Metz, et en 1346 et plus tard Johann Gui de Metz a construit de tels instruments à Avignon pour le pape, en échange d'un prix extrêmement élevé.

Comme il est remarquable de voir à quel point l'esprit d'invention peut s'égarer ! Johann Gui ou son mentor à Metz, qui étudiait les anciens et, en leur empruntant, reconstruisit à nouveau le moteur à torsion, était certainement un homme de génie, et il créa de nouveau une arme qui était sûrement bien supérieure aux canons contemporains. Mais le canon se prêtait à un développement ultérieur, tandis que le moteur à torsion ne le faisait pas, et Johann Gui aurait accompli quelque chose de bien plus important d'un point de vue pratique s'il avait pu enseigner à ses contemporains comment fabriquer des boulets de canon en fer.

Néanmoins, aussi tard que 1740, Dulacq, dans sa *Théorie nouvelle sur le mécanisme de l'artillerie*, proposait de réintroduire les engins à projectiles des anciens au lieu des canons de haute élévation, car les performances de ces armes à feu étaient trop irrégulières.

Quelle que soit l'estimation que nous puissions faire de l'efficacité des grandes boules de pierre, leur performance n'a pas pu être si insignifiante, puisqu'il n'aurait pas été question de forger de nouvelles versions de ces énormes engins pour les utiliser encore et encore. Si nous considérons comme le véritable test de leur efficacité un changement correspondant dans la défense, dans la conception et la construction des forteresses, alors nous devons noter que ces changements se manifestent à partir de la seconde moitié du XVe siècle.

Les noms des différents types de canon étaient très nombreux, mais nous ne pouvons pas établir de limites spécifiques pour la signification de chacun. Le terme « couleuvrine », qui était une arme à feu individuelle à l'époque de Charles le Téméraire, signifiait un canon au seizième siècle. De plus, nous pouvons également lister : bombardes, canons tirant des boules de pierre (*Steinbüchse*), canons de bloc (*Klotzbüchse*), canons principaux (*Hauptbüchse*), « Metze », mortier,

casseur (*Tummler*), mortier (*Böller*), obusier, canon royal (*Karthaune* : c'est-à-dire en réalité Quartane : quart-canon), « serpent », « serpent d'urgence », « serpentine », « faucon », « fauconette », « épervier », « canon Tarras », « chanteur », « rossignol », « fileur », « pélican », « basilic », « dragon », « *Saker* », « *Kanone* ».

Au départ, les Italiens et les Espagnols utilisaient des bœufs pour tirer les canons. Lorsque les Français apparurent en Italie en 1494, il fut remarqué que leurs nombreux canons étaient tirés par des chevaux exceptionnellement forts. La mobilité que cela leur permettait était un grand avantage, mais le coût de telles équipes était également très élevé. Lorsque l'empereur Maximilien prit le champ de bataille en 1507, il est raconté dans la *Vie de Bayard* qu'il avait des équipes pour seulement la moitié de son artillerie, de sorte que lorsque la première moitié avait terminé sa marche, les équipes devaient revenir chercher la seconde moitié.

Malgré cet inconvénient, Maximilien, le Suisse, et les Français ont été loués dans divers passages en raison de leur artillerie.

Jusqu'au début du seizième siècle, l'efficacité de l'artillerie au combat était relativement faible. La technique et l'art de viser étaient encore trop peu développés. Les boulets de canon volaient trop haut. Les unités serrées d'infanterie s'allongeaient chaque fois qu'elles devaient rester sous le feu des canons, ou elles cherchaient à courir en dessous, de sorte que le canon ne pouvait tirer qu'un seul coup.

Pour cette raison, en 1494, lorsque les canons français étaient loués, le célèbre chef mercenaire Trivulzio a déclaré qu'ils étaient à peine utiles au combat. Machiavel, dans ses *Discours*, écrits entre 1513 et 1521, a dit que c'était principalement le bruit inhabituel des canons qui créait la peur. Dans les années 1580, Montaigne était du même avis et espérait donc que ces "choses inutiles" seraient abandonnées. Néanmoins, Jovius dit dans sa *Vie de Pescara* qu'aucun général sage ne partirait en bataille sous aucune circonstance sans artillerie. Avila loue la manière excellente dont le landgrave Philippe et ses officiers avaient compris comment utiliser les canons lors de la guerre de Schmalkalde. À une occasion, devant Ingolstadt, ils ont tiré 750 boulets de canon en neuf heures, et cela a été considéré comme une effroyable canonnade.

ARMES À FEU MANUELLES

Comme nous l'avons vu, une distinction a dû être faite très tôt entre les armes à feu portatives, qui en Allemagne étaient appelées "*Lotbüchsen*" ("mousquets perpendiculaires"), et les canons. Mais malgré toutes leurs différences, il y avait des analogies entre le développement des deux types. Avec les armes légères, le canon a également été allongé et parfois divisé en deux morceaux, ou un renflement en forme d'anneau a été placé à l'intérieur, séparant la chambre du canon, de sorte que lorsque le bloc de bourrage en bois était inséré, il ne se déplaçait pas complètement jusqu'à la poudre mais laissait un espace vide pour le développement complet des gaz.

Les grands canons étaient enflammés en plaçant un crochet en fer, chauffé jusqu'à rougir, dans le trou d'allumage. Dans le cas des armes à main, une mèche lente était pressée sur le trou d'allumage, qui était rempli de poudre. Tant que le trou d'allumage était sur le dessus du canon, cela empêchait toute visée, surtout parce qu'une flamme s'élevait du trou d'allumage. Pour cette raison, deux hommes étaient parfois assignés à une pièce ; l'un visait et donnait le signal à l'autre, qui tirait. Plus tard, le trou d'allumage a été placé sur le côté du canon, et une cuvette y a été prévue pour la poudre d'allumage. Le chien a ensuite été inventé, dans la bouche duquel la mèche était maintenue, que le tireur pouvait enfoncer avec sa main tout en visant, sans regarder la cuvette.

Le marteau d'allumage, que le tireur enfonçait avec sa main, était suivi du verrou d'allumage, qui grâce à un ressort permettait de faire tomber le marteau avec une simple pression du doigt, une procédure déjà utilisée sur l'arbalète.

Le chargement a été simplifié en faisant porter au tireur des mesures de poudre en bois, chacune contenant la quantité appropriée de poudre pour un tir, mesurée à l'avance. Afin d'avoir ces cartouches, comme on peut les appeler, disponibles le plus rapidement possible, le tireur en portait

onze sur une bandoulière sur son épaule. De plus, il avait un sac de balles et une corne à poudre dont il secouait la poudre sur le bassinet. Pour cette poudre d'allumage ou de amorçage, un type différent et plus fin de poudre était utilisé que pour le tir lui-même. Un couvercle était placé sur le bassinet.

Les premières armes à main étaient manipulées de manières très variées. La tige d'extension était placée contre le sol, ou elle était maintenue dans l'aisselle ou sur l'épaule, ou elle était soutenue contre la poitrine. Dans certains cas, l'arme à feu était même tenue librement avec les deux mains éloignées du corps.

Mais aucune de ces positions n'a réussi à produire un tir ni loin ni précis. Lorsque, afin d'améliorer ces aspects du tir, le canon a été allongé, le recul accru qui en résulte a causé de nouvelles difficultés. Pour compenser le recul, un crochet en fer a été placé sous le canon près du mufle, à partir de 1419. Les armes avec de tels crochets étaient très courantes, mais comme elles nécessitaient un soutien solide, un mur ou un morceau de bois, elles étaient à peine utilisables sur le champ de bataille. Et même lorsque des culs individuels étaient construits comme supports, très peu était gagné pour une utilisation sur le champ ouvert, car le transport de tels supports et chaque changement de position étaient trop difficiles.

Un ciblage plus précis a été facilité par l'invention des organes de visée avant et arrière. À partir de 1430, des concours de tir ont été organisés par les bourgeois. Mais la précision en bataille, où le tireur d'élite était plus ou moins affecté par l'excitation de la situation, n'était pas une considération particulière. Plus tard, au XVIIIe siècle, la précision des tirs a été intentionnellement ignorée au profit du tir en masse et du tir rapide.

L'avantage de la nouvelle arme par rapport à l'arc et à l'arbalète était sa grande puissance de pénétration et sa longue portée. Lors des tournois de tir à la fin du XVe siècle, des tirs étaient effectués avec des armes à feu à des distances de 230 à 250 pas, tandis que la portée d'une arbalète n'atteignait que 110 à 135 pas. Les canon rayés, qui avaient déjà été inventés à cette époque, étaient normalement expressément interdits. D'autres dispositions ne peuvent guère être comprises autrement que comme s'appliquant au tir à main levée (et non, par exemple, aux armes à crochets soutenus).

Les balles de l'arquebuse, cependant, s'avéraient souvent trop faibles pour pénétrer l'armure lourde des chevaliers. Par conséquent, le mousquet a été conçu, une arme d'infanterie qui tirait une balle pesant 2 onces (ce qui représente environ deux fois le poids de notre ancienne balle de fusil à aiguille) ; et comme le tireur ne pouvait pas le contrôler simplement avec ses mains, il était soutenu sur une fourche. Du Bellay parle de cette invention en 1523, c'est-à-dire après Bicocca et avant Pavie.

La fourchette était si légère que le tireur pouvait l'emporter avec son mousquet, et lorsqu'il était en position, elle pouvait être tournée dans toutes les directions. Pendant le chargement, le tireur la tenait sur une sangle en cuir autour de son bras gauche.

Le bois n'a été façonné que très progressivement de manière à ce que le mousquet puisse être placé contre l'épaule.

Les arquebuses plus légères et les mousquets plus lourds sont restés en usage tout au long du seizième siècle.

Lorsque le canon a été forgé sur un arbre, le produit fini était encore si rugueux qu'il affectait l'efficacité des gaz de poudre et la précision du tir. Des tentatives ont été faites pour obtenir des surfaces intérieures complètement lisses par le biais d'un perçage soigneux.

D'autres inventions comprenaient déjà des pièces à double canon, des armes à feu à barillet et des orgues, qui sont quelque peu similaires à la *mitrailleuse* moderne et à la mitrailleuse. Le tir de boulons a également été tenté.

Le succès incertain de l'arme à feu a conduit à l'idée de la concevoir sous une forme pouvant également être utilisée comme une arme de frappe. Des massues de combat ont été fabriquées à partir desquelles on pouvait aussi tirer. Certaines d'entre elles avaient même plusieurs canons.

Ces inventions et fabrications ne sont précieuses qu'en tant qu'expériences et curiosités. Le véritable développement a suivi le processus d'amélioration constante de l'instrument de la arme à feu à main dans sa forme de base.

Dès la réunion de la diète à Nuremberg en 1431, il a été décrété pour la campagne contre les Hussites que la moitié des tireurs armés devaient être équipés d'arquebuses et l'autre moitié de arbalètes. Des prescriptions similaires étaient assez fréquentes. Dans les armées de Charles le Téméraire, il y avait des archers, des arbalétriers et des tireurs équipés d'armes à feu servant tous ensemble. En 1507, cependant, l'empereur Maximilien a éliminé l'arbalète.

À cette époque, environ 200 ans s'étaient écoulés depuis l'invention de la première arme à feu. Le canon avait été allongé, la crosse avec le culot avait été inventée, ainsi que le bassin à poudre avec son couvercle, le tir au fusil à mèche, le fourreau, les cartouches à poudre, et le perçage du canon. Mais écoutons comment un expert moderne décrit la manipulation de cette arquebuse grandement améliorée :

« La manipulation des arquebuses équipées de rouets était lente, compliquée et très dangereuse. Tout d'abord, il fallait allumer la mèche avec de la pierre, de l'acier, une pierre à feu et du soufre (s'il n'y avait pas d'autre mèche allumée ou d'un feu de camp à portée de main). Ensuite venait la prudence nécessaire pour protéger la mèche de l'humidité et pour se protéger soi-même, ses vêtements et les munitions de la flamme de la mèche. Cela était suivi du chargement maladroit avec la petite cartouche de poudre et le sac de balles, et enfin du déversement de poudre sur la platine, ce qui nécessitait un bon souffle pour enlever la poudre superflue, une fois la platine fermée, de tous les bords du mécanisme afin d'éviter le danger d'une ignition accidentelle. Et si le tir ne se produisait pas immédiatement ou peu après le chargement, il fallait généralement sceller la couverture de la platine avec de la graisse pour protéger la poudre d'amorçage - une opération quelque peu sale. Ensuite venait l'insertion de la mèche dans l'embout du chien - ne dépassant pas trop, sinon elle n'aurait pas frappé la platine ; pas trop en arrière, sous peine d'être facilement étouffée ; pas trop fermement, car, bien sûr, avec le court temps de combustion, il était souvent nécessaire de la pousser un peu plus ; pas trop lâchement, car elle pouvait alors facilement glisser et s'éteindre. Et avec tout cela, l'attention anxieuse permanente pour éviter de rapprocher l'un des deux points de mèche enflammés ou les étincelles qui en émanaient trop près du contenant de poudre ouvert ou de ses vêtements. Et pour couronner le tout, le pauvre tireur de rouet qu'on appelait dragon était monté sur un cheval, où il était censé accomplir toutes ces manipulations compliquées tout en contrôlant sa monture ! »

Il n'est pas surprenant que Machiavel parle dans plusieurs passages de son *Art de la guerre* de la nature dangereuse de l'arquebuse et du canon de campagne, tandis que dans d'autres endroits, il les considère comme de peu de valeur et affirme que l'arquebuse était utile pour terrifier les paysans lorsqu'ils avaient occupé un passage, par exemple.

Un ouvrage français de 1559 recommandait à nouveau d'adopter l'arbalète, car elle avait des avantages contre la cavalerie, sous la pluie et lors d'attaques soudaines.

L'arc, en particulier, a conservé ses partisans et défenseurs pendant longtemps. Aussi tard qu'en 1590, une controverse littéraire a eu lieu en Angleterre sur les avantages de l'arc et de l'arquebuse. Sir John Smythe favorisait l'arc, affirmant qu'il tirait plus vite et plus précisément et que le tireur n'était pas gêné par de la poudre humide ou de mauvaise qualité ni par des mèches peu fiables. De plus, il pouvait être tiré de plusieurs rangs, et les flèches effrayaient les chevaux. Barwick a répliqué que l'humidité était tout aussi nuisible pour les cordes des arcs que pour la poudre. Il a soutenu que de bons archers étaient rares, car il était plus facile de viser avec l'arquebuse qu'avec l'arc, et que la fatigue rendait l'archer tout simplement incapable. Les tirs étaient souvent effectués trop rapidement et avec seulement une force partielle. Bien que les chevaux puissent être plus effrayés par les flèches, les hommes redoutaient davantage les balles. Smythe a répondu que si un mousquetaire tirait plus de dix fois en une heure, il n'était plus capable de toucher une cible.

En 1547, l'arc anglais a défait les écossais à Pinkin Cleugh. En 1616, des archers furent mentionnés dans les batailles entre Venise et l'Autriche. En 1627, les Anglais sont apparus devant

La Rochelle avec des arcs et des flèches. En 1730, dans le camp de Mühlberg, des hussards saxons étaient armés d'arcs et de flèches. Pendant la guerre de Sept Ans, les Russes avaient dans leurs rangs des Kalmouks dont un journal rapportait : « Ils sont armés d'arcs et de flèches avec lesquels ils tirent incroyablement loin et avec précision, mais par temps humide et venteux, ces tirs ne sont pas si redoutables. » On dit que le général Fermor a finalement renvoyé « la plupart des Kalmouks » chez eux parce qu'ils ne se soumettaient pas à la discipline militaire et, comme les cosaques, ils redoutaient le tir. En effet, même en 1807 et 1813, l'armée russe comptait des Kalmouks, des Bachkirs et des Tongouses armés d'arcs et de flèches. Le général français Marbot raconte dans ses Mémoires qu'il a lui-même été blessé par une flèche lors de la bataille de Leipzig. Il dit que, bien que le nombre de ces archers montés fût énorme et qu'ils entouraient constamment les Français comme des guêpes, remplissant l'air de leurs flèches, un seul Français a été tué par une flèche, à ce qu'il sait, et que les blessures causées par les flèches étaient surtout légères. Cette inefficacité serait incompatible avec les rapports médiévaux si nous ne prenions pas en compte le fait que Marbot exagère considérablement le nombre de ces guerriers primitifs et que, face aux armes à feu, ils maintenaient naturellement une distance respectueuse.

Si les Français en 1495, les Suisses en 1499 et les lansquenets de Frundsberg en 1526 se défendaient en marche contre des ennemis en poursuite grâce à des tireurs dans l'arrière-garde, il ne fait aucun doute que des archers et des arbalétriers ont également agi de la sorte dans des situations similaires à des époques antérieures.

Alors que le canon était un facteur complètement nouveau dans la bataille ouverte, le canon dans la guerre de siège et l'arme à feu portative étaient des instruments qui étaient initialement utilisés uniquement pour compléter d'autres armes ayant des effets similaires, et ce n'est que très progressivement qu'ils ont réussi à supplanter complètement les armes plus anciennes. Par conséquent, l'emploi tactique des nouvelles armes à feu portatives n'était pas initialement différent de l'utilisation des anciennes armes à projectiles.

Dans les batailles qui ont marqué la fin du système médiéval de guerre et ont introduit la nouvelle époque dans le domaine des armes, à Grandson, Morat et Nancy—pour souligner ce point encore une fois—cette nouvelle force était du côté des chevaliers. Ce n'est pas en raison de l'arme à feu qu'ils ont été vaincus ; au contraire, ils ont été vaincus malgré le fait qu'ils avaient compris comment utiliser les nouvelles techniques et s'adapter à une telle utilisation.

La première bataille plutôt importante où l'on voit une influence significative des armes à feu semble avoir eu lieu au début de 1503 en Italie du Sud, entre les Français et les Espagnols. Elle est racontée par Jovius, qui apparemment avait de bonnes sources, dans sa *Vie de Gonzalo de Cordoue*. Le général français, le duc de Nemours, a tenté d'attirer Gonzalo de son point fortifié, Barletta. Gonzalo se retenait, mais lorsque les Français se retirèrent, il les suivit avec ses légers cavaliers et attacha à ces hommes montés deux groupes d'hommes armés de l'arquebuse. Ils se déplaçaient le long des flancs des cavaliers. Les hommes d'armes français se retournèrent et chargèrent les cavaliers espagnols, qui prétendirent prendre la fuite et attirèrent ainsi les Français entre les deux groupes d'arquebusiers, qui maintenant leur tiraient de lourds feux. Les hommes d'armes auraient pu se retourner contre les tireurs pour les écraser, mais ils ne parvinrent pas à le faire, puisque les cavaliers espagnols, renforcés, revinrent à l'attaque, forçant les Français à fuir avec de lourdes pertes.

Peu de temps après (28 août 1503), la bataille de Cerignola a eu lieu. Sur ce champ de bataille, l'arme à feu, en conjonction avec une fortification de campagne, a déterminé la nature de la bataille, et cette influence a ensuite augmenté régulièrement d'une bataille à l'autre.

PISTOLES

Dès la seconde moitié du quatorzième siècle, des armes à feu étaient également fabriquées pour les hommes montés, et à la fin du quinzième siècle, Camillo Vitelli forma un corps de tireurs montés. Mais ils ne durèrent pas longtemps, et en 1535, lorsque l'empereur Charles V expliqua à Jovius sa campagne en Tunisie, il ajouta qu'il avait l'intention de réintégrer dans ses troupes des

arbalétriers montés. Par conséquent, il semble qu'à cette époque, l'empereur n'avait pas encore trouvé une arme à feu suffisamment utile pour ses cavaliers. Quelques années plus tard, nous apprenons par Jovius que les cavaliers de l'armée impériale étaient armés de pistolets à serrures à roue. Lorsque Stuhlweis fut contraint de se rendre au sultan Suleiman en septembre 1543, la garnison fut autorisée à se retirer librement avec ses biens. Les conditions de la capitulation furent respectées par les Turcs, à la seule exception qu'ils prirent aux troupes en retraite leurs pistolets à serrures à roue, qui éveillaient leur curiosité et leur avidité en raison de leur construction merveilleuse. L'année suivante, en 1544, les lansquenets de l'infanterie utilisèrent ce type de pistolet lors de la bataille de Ceresole. Charles V lui-même raconte dans ses mémoires comment les "pistolets" ou "petites arquebuses" des cavaliers allemands avaient causé des dommages aux Français lors d'une bataille à Châlons. Encore une fois, lors de la guerre de Smalkalde, ils sont mentionnés par l'historien espagnol Avila, qui utilise la circonlocution "arquebuses de deux coudées de long" ou "petites arquebuses". Nous voyons donc que le terme "*pistol*" n'était pas encore utilisé.

En 1547, nous entendons de France que les tireurs montés étaient maintenant armés, non pas avec l'arc, qu'ils avaient porté avant que « ce pistolet diabolique ne soit inventé », mais avec le pistolet.

Le verrou à roue, qui rendait l'utilisation du pistolet possible pour un homme à cheval, était basé sur le principe qu'une roue à dents aiguës, tournée par un ressort enroulé, produisait une étincelle à partir d'une pierre sulfurique, en enflammant la poudre sur la platine. Néanmoins, ce type de verrou avait de si grands inconvénients en pratique réelle que le verrou à mèche restait préférable pour l'infanterie.

Enfin, ajoutons le passage suivant (p. 65) du *War Booklet (Kriegs-Büchlein)*, 1644, par le capitaine zurichois, Lavater : « Mais quand un soldat tire une balle en fer ou en étain trempée dans de la graisse et mâchée, rasée ou coupée, vous ne devriez lui accorder aucune pitié. Tous ceux qui sont armés d'un canon rayé et d'un mousquet français ont perdu toute pitié. Par conséquent, vous devriez frapper à mort tous ceux qui tirent des balles en fer, ou de forme rectangulaire, ou en acier ou qui ont des épées avec des lames ondulées. »

Chapitre 3 : Tactiques des unités à lance

Le grand carré d'infanterie armé d'armes de combat rapproché avait été formé par les Suisses afin de résister défensivement aux chevaliers attaquants et, sur l'offensif, de renverser les chevaliers et les tireurs d'élite. La diffusion de cette infanterie parmi d'autres peuples a entraîné une nouvelle mission dans le combat de telles unités d'infanterie non seulement contre des hommes montés et des tireurs d'élite, mais aussi entre elles. En effet, ce type de combat est devenu non seulement un nouveau type, mais aussi le principal. La supériorité de l'infanterie en formation serrée sur les anciennes armes était devenue si évidente qu'elle devait être considérée comme l'arme principale, formant la masse et la puissance de l'armée, tandis que les autres armes perdaient en importance. La décision dans la bataille dépendait de la victoire ou de la défaite de l'infanterie. Machiavel a reconnu d'après ses études qu'aussi dans l'antiquité, l'infanterie avec son arme de combat rapproché formait le noyau de l'armée, et il a donc promu et prophétisé un renouveau de l'art de la guerre basé sur le modèle ancien.

Les formations de la nouvelle infanterie, cependant, étaient assez différentes de celles des anciennes unités. Les anciens avaient la phalange, une large formation armée soit de la lance soit du pilum et de l'épée. La nouvelle infanterie avait plusieurs carrés profonds, normalement trois, armés de longues lances ; elle était plus similaire à la phalange macédonienne ultérieure, armée de la sarisse, mais la différence entre la seule large formation et les trois carrés est fondamentale. Nous reviendrons à ce point plus tard.

La nouvelle mission de l'infanterie dans le combat contre l'infanterie a peut-être également entraîné un certain changement dans la formation des carrés et leur armement. Dans le volume précédent, dans ma description du système militaire suisse, je m'en tenais à la conception traditionnelle selon laquelle la longue lance, c'est-à-dire la lance d'environ 5 mètres de long, même si elle n'était peut-être pas encore utilisée à Morgarten et Sempach, était néanmoins généralement adoptée au cours du quinze siècle, car elle était très adaptée pour repousser les chevaliers. Maintenant, nous trouvons dans deux passages de Jovius, avec un certain emphasis, le rapport selon lequel les Suisses, lorsqu'ils sont apparus en Italie en 1494 au service de Charles VIII de France, avaient des lances de 10 pieds de long. Rüstow a interprété cela comme signifiant que les Confédérés, dans leur confiance en eux accrue et parce que la longue lance était si difficile à transporter, l'avaient raccourcie à 10 pieds. Hobohm, en revanche, a exprimé l'opinion que les Suisses n'avaient jamais auparavant porté de lances plus longues et que la véritable longue lance, c'est-à-dire la lance allongée de 3 à 5 mètres, n'était apparue qu'à la suite du combat des unités d'infanterie les unes contre les autres. Même avec des lances de 3 mètres de long, les premiers Confédérés pouvaient, en formation fermée, repousser les chevaliers de manière satisfaisante, et plus tard dans le combat individuel, cette lance était d'une utilité incommensurable par rapport à la très longue lance. Si maintenant cette arme a néanmoins été allongée, ce changement était d'abord la technique des lansquenets, qui leur a donné l'avantage inestimable dans le combat avec les Suisses de pouvoir porter le premier coup. Par conséquent, les Suisses ont été obligés de faire de même. Les manuscrits illustrés donnent une certaine indication que la manipulation de la lance était quelque peu différente entre les Suisses et les lansquenets.

Si tel était le développement—bien sûr, je ne suis pas prêt à l'accepter comme totalement certain—cela serait similaire à l'histoire de la *sarissa* macédonienne, qui, bien sûr, n'atteignit pas la longueur rapportée de 21 pieds dès le départ mais seulement dans sa dernière phase.

La question de la longueur de la lance n'est pas d'une grande importance, car l'avantage, d'un côté, de pouvoir donner le premier coup avec la lance plus longue est compensé par la bien plus

grande facilité de manipulation de la lance plus courte. Les Espagnols, qui dès le départ ont mis davantage l'accent sur l'agilité du guerrier individuel au fur et à mesure qu'ils développaient leur infanterie, ont donc retenu une longueur d'environ 4,3 mètres pour leur lance, et les Français et les Italiens ont suivi leur exemple.

Hobohm voit maintenant le développement de la longue lance de la manière suivante : Tout d'abord, les chevaliers allongèrent leurs lances afin de pouvoir atteindre les fantassins armés de hallebardes. La première occasion de le faire a été fournie au XVe siècle par l'armure en plaques, car elle avait le crochet pour poser la lance, qui ne pouvait pas être maintenue longtemps sans le crochet.

Ensuite, des expériences ont été menées sur le rallongement des lances des lansquenets.

La phase expérimentale n'était pas encore terminée lorsque les Suisses sont entrés en Italie en 1494 avec Charles VIII, c'est-à-dire encore armés de lances de 10 pieds de long.

Ce n'est qu'à partir de ce moment-là que le véritable allongement des lances a commencé.

Si deux telles unités avec de longues lances s'affrontaient, cela produisait une pression puissante. Les sources parlent encore et encore de "pression" ou de "pression par l'arrière", avec laquelle les unités profondes cherchaient à submerger l'ennemi et à le presser vers le bas. À Bicocca, où les Suisses furent battus, il fut souligné que la "pression par l'arrière n'était pas la meilleure" (puisque les hommes étaient retenus par le fossé). À Ceresole, le capitaine des Suisses maintint son unité en arrière afin que l'unité de lansquenets adverse s'écarte dans son approche et frappe les Suisses avec une formation peu serrée. Et cela se produisit ainsi. Monluc raconte que lors de la même bataille, les Gascons frappèrent les lansquenets avec un tel choc que le premier rang de chaque côté tomba au sol ("Tous ceux des premiers rangs, soit du choc ou des coups, furent portés par terre"). Cela ne doit pas être pris complètement au pied de la lettre, mais lorsqu'il est dit que les deuxième et troisième rangs décidèrent de la victoire, puisqu'ils furent poussés en avant par les rangs suivants ("... car les derniers rangs les poussaient en avant"), cela est compatible avec tout ce qui est rapporté ailleurs.

On pourrait penser qu'avec une telle pression par derrière et les hommes étroitement pressés les uns contre les autres, les premières lignes auraient nécessairement dû se percer mutuellement. Cela s'est produit dans une certaine mesure, mais étant donné que les premières lignes étaient bien armées, les lances se sont sans doute également brisées ou ont été éjectées dans les airs, ou elles ont glissé en arrière à travers les mains des soldats malgré les encoches qu'ils avaient taillées pour leur permettre de tenir fermement. Finalement, donc, les combattants étaient collés les uns aux autres, à peine capables d'utiliser leurs armes.

Nous n'avons aucun rapport d'une telle image provenant de l'antiquité, car bien sûr, la dernière phalange macédonienne n'a jamais eu l'occasion de combattre un adversaire similaire.

Même pendant la période des lansquenets, cependant, la situation normale décrite ci-dessus a subi quelques changements. Au premier rang, quelques guerriers forts et de confiance, avec une armure particulièrement bonne, étaient assignés, brandissant des épées à deux mains ou des hallebardes. On rapporte de Frundsberg lui-même que « lors de la bataille de La Motta (1513), il se tenait au premier rang, agitant son épée et combattant comme un bûcheron qui abat un chêne dans la forêt. » Des tireurs d'élite étaient également placés au premier ou au deuxième rang, par exemple à Ceresole. Lors de la bataille de Ravenne, les Espagnols avaient sélectionné des fantassins, des combattants expérimentés, pour ramper au sol sous les longues lances et frapper les lansquenets avec leurs courtes épées espagnoles.

Néanmoins, tous ces expédients ne pouvaient avoir qu'une signification secondaire. Car dès qu'on tentait de mêler aux fantassins soit des épéistes, soit des hommes armés de hallebardes, soit des tireurs, soit des hommes avec des armes courtes en nombre assez important, on aurait perturbé sa propre formation plus que celle de l'ennemi, car la formation était basée sur le poids gigantesque des fantassins serrés.

Nous avons un document intitulé « *Vrais conseils et réflexions d'un vieux guerrier bien éprouvé et expérimenté* », qui a probablement été écrit vers 1556, sur la fin de 1522, et qui pourrait être l'œuvre d'une personne de stature telle que Georg Frundsberg. Ce document rejette l'opinion

selon laquelle « la formation devrait être compacte » et devrait donner la décision à la suite d'une pression venant de l'arrière, « car les hommes de tête, qui sont censés faire le travail, ne souhaitent pas être trop pressés ; ils doivent avoir de l'espace pour piquer librement », sinon ils seraient poussés « comme on pousse des gens dans un fossé ».

Trewer Rath recommande donc une autre méthode. L'ancienne unité suisse, sous la forme adoptée par les lansquenets, était un carré d'hommes - le même nombre de rangs que de fichiers - ce qui signifie qu'elle était considérablement plus profonde que large, du moins lors de l'avancée, car un plus grand intervalle était nécessaire entre les hommes en fichier que ceux en ligne. *Trewer Rath* exige que la largeur de l'avant soit trois fois supérieure à la profondeur, car, dit-il, dans la mesure où une formation est plus large que celle de l'ennemi, à cette même mesure, on peut percer sur les flancs « et saisir la formation étroite entre ses bras. Cela signifie une mort certaine et la victoire dans la bataille », même si l'ennemi est plus fort, « car s'il est attaqué sur les flancs, il est perdu. » On dit que ce sont les cinq ou six premiers rangs qui gagnent ou perdent la bataille, et plus d'hommes « qui peuvent travailler » en raison de la large formation, plus c'est facile.

En soutien de son concept d'enveloppement, *Trewer Rath* attache au corps principal plusieurs petites unités, qui doivent effectuer des escarmouches et frapper le flanc de l'ennemi.

Rien ne semble plus plausible que cette observation. Néanmoins, non seulement le corps principal du *Trewer Rath* est encore extrêmement profond et puissant (avec 6 000 hommes, certains ayant environ 45 hommes de profondeur et 135 de largeur), mais jusqu'à la fin du siècle et au-delà, le principe de la formation carrée est effectivement resté dominant. Un théoricien après l'autre a recommandé une formation moins profonde, mais en pratique, la formation profonde a été maintenue, sauf lorsque le carré d'espace a été utilisé au lieu du carré avec un nombre égal d'hommes, et cela, bien sûr, aurait signifié plus de largeur et moins de profondeur. Nous aurons d'autres occasions d'en parler lorsque nous atteindrons le point où le changement commence. Limitons-nous à suggérer ici la raison pour laquelle l'ancienne formation a été maintenue : les formations larges sont beaucoup plus difficiles à déplacer et à diriger que les formations étroites. Déterminons ici et maintenant que le développement réel d'un front large ne résulte pas de l'idée d'obtenir un avantage grâce à la formation plus large, comme nous pourrions l'exprimer en termes d'histoire militaire, en passant de la formation carrée ou en coin à la phalange.

Le changement que l'infanterie lourde a développé d'elle-même est seulement qu'on a progressivement abandonné les unités triplées des Suisses. Lorsque l'armée schmalkaldique s'est tenue face à Charles V sur le Danube, elle était considérée comme une armée double, et Charles forma deux groupes de trois carrés chacun, avec les hommes montés côte à côte entre eux. Les Espagnols s'étaient en fait déjà libérés des Tactiques des Unités de Lance du schéma traditionnel lors de la bataille de Ravenne (1512), et dans la seconde moitié du siècle, ils sont passés à un plus grand nombre d'unités, selon les circonstances, chaque unité conservant la forme carrée. Cette formation plus libre se retrouve également dans les guerres huguenotes. Mais cette augmentation temporaire du nombre de carrés ne signifiait pas encore un changement théorique fondamental dans les tactiques d'infanterie.

Chapitre 4 : Organisation interne des armées de mercenaires

Au Moyen Âge, le chef militaire était toujours en même temps l'organisateur de ses troupes. Cela était vrai pour les levées féodales ainsi que pour les bandes de mercenaires, et cela se poursuivait maintenant dans les armées mercenaires du seizième siècle jusqu'à celles de la guerre de Trente Ans. Dans les situations plus importantes, le chef national attribuait à quelques colonels, et dans les plus petites à un ou plusieurs capitaines, une somme forfaitaire d'argent et la mission de recruter et de maintenir les lansquenets ou les hommes montés. Souvent, cependant, ces colonels et capitaines étaient également des entrepreneurs dans le sens où ils avançaient la somme nécessaire ou une partie de celle-ci au début ou au cours de la procédure. Dans des situations très larges, un entrepreneur général, comme Wallenstein, entreprenait également l'assemblage de l'armée dont il était en même temps le général commandant.

Le colonel a nommé ses capitaines, et ceux-ci ont à leur tour nommé leur lieutenant, leur enseigne, leur premier sergent, leur sergent-major et leurs chefs de file (caporaux), ces derniers ayant probablement également été élus par les hommes eux-mêmes.

Un nombre variable de détachements, de dix à dix-huit, formait ensemble un régiment, une expression qui signifiait à l'origine qu'un colonel avait établi son régime, c'est-à-dire son autorité, sur les unités individuelles. Chaque unité comptait environ 400 hommes, voire plus. Par conséquent, la force des régiments variait considérablement. L'unité subordonnée, comme le régiment, n'était qu'une organisation administrative et non tactique. Le corps tactique, comme nous l'avons vu, était le groupe, le carré, qui était également appelé bataillon.

Nous ne savons pas grand-chose sur la structure interne des bandes de mercenaires du Moyen Âge. Elles semblaient être entièrement basées sur le pouvoir disciplinaire arbitraire du commandant et la force de sa personnalité. Puis, la pratique a commencé d'établir des règlements de terrain écrits, le plus ancien exemple survivant étant le règlement de camp de Barberousse. Afin d'assurer l'obéissance à ces règlements, la Confédération a commencé à obliger les troupes par le biais du serment d'obéissance. Cet exemple a été suivi en Allemagne autour du tournant du quinzième siècle, juste au moment où les lansquenets sont apparus. Cela appelait les compagnons indisciplinés à jurer en entrant en service un règlement de terrain, une « lettre d'articles », qui est devenue de plus en plus détaillée, afin de les garder sous contrôle. L'auteur du *Trewer Rath* (Frundsberg) a recommandé de faire prêter le serment un par un dans de petites unités, car « s'ils sont tous assemblés non jurés dans une seule unité, vous ne parviendrez pas à les faire jurer cette lettre d'articles, car ils établiront un règlement comme ils le souhaitent, selon leur bon plaisir, et ensuite vous devrez vous y conformer et par la suite vous ne serez jamais sûr de votre vie, car quand on ne peut pas obliger les soldats par la force, on doit leur rappeler la loi à laquelle ils ont juré de se conformer. » Le contenu et la forme de cette combinaison du serment de loyauté et des règlements de terrain varient naturellement considérablement parmi les différents commandants, dans les différentes régions et à différentes époques. L'idée de base est un contrat bilatéral entre les mercenaires d'une part et le commandant ou condottiere d'autre part. Les hommes jurent leurs obligations en échange des promesses du chef mercenaire. Peu à peu, avec le passage des bandes de mercenaires recrutées pour une durée limitée à une armée permanente, la réciprocité du contrat a disparu et l'élément démocratique a été éliminé et remplacé par le pouvoir disciplinaire unilatéral du commandant. Les lettres d'articles, qui ont conduit aux articles de guerre qui sont encore en usage aujourd'hui, sont des documents de grande importance tant du point de vue de l'histoire culturelle que militaire.

Parmi la pléthore de détails, complétés et clarifiés par d'autres sources, je souligne quelques traits particulièrement caractéristiques.

Une disposition de base est que les soldats s'engagent à ne pas former de "communauté", c'est-à-dire, exprimé en termes modernes, ils n'ont pas le droit de créer un syndicat. Ils peuvent cependant porter leurs plaintes sur tout type de grief à l'attention de leur capitaine supérieur par l'intermédiaire de leur mercenaire payé double, qu'ils ont le droit de choisir.

Afin de donner de l'importance à leurs ordres, les dirigeants ont sans doute utilisé une grande force dans certaines circonstances. De plus, une procédure légale a été intégrée dans le pouvoir disciplinaire. C'est au Moyen Âge que la pratique a vu le maréchal de camp se tenir à la tête du tribunal, car les guerriers étaient des cavaliers et le maréchal avait sous son contrôle les chevaux et tout ce qui leur était lié. Il a été remplacé par le *Schulteiss* (inspecteur royal) et le *Profoss* (prévôt), tous deux vétérans expérimentés. Cependant, pendant longtemps, le maréchal de camp a conservé la supervision de la répartition du butin.

La procédure devant le tribunal militaire suivait l'organisation et la procédure des tribunaux avec jury allemands. Les audiences étaient publiques.

Les membres du jury ou les officiers siégeant avec eux devaient être des camarades ou des supérieurs de l'accusé.

En plus de ce véritable tribunal militaire, il y avait la « loi devant l'homme commun », avec sa variation de la « loi des longues lances ». Elle ne pouvait fonctionner que sur ordre du colonel, mais c'était un tribunal populaire démocratique et elle équivalait en pratique à une forme brutale de justice par lynchage. Elle a disparu avec l'établissement d'un ordre plus strict dans les armées.

Les droits des cavaliers étaient pendant longtemps très différents de ceux des fantassins, car le cavalier était un successeur des chevaliers féodaux. Par conséquent, il existait pendant longtemps l'usage pour les troupes montées de recruter non pas l'individu mais un noble avec un petit ou grand entourage de serfs, une pratique qui affectait naturellement la vie quotidienne des troupes montées. L'artillerie, elle aussi, avait ses privilèges spéciaux.

En raison de l'esprit de corps qui prévalait dans ce système militaire, au XVIIIe siècle, les soldats ont été complètement retirés du système juridique civil et même pour des infractions civiles, ils étaient jugés uniquement par leur propre système juridique.

L'administration était relativement simple, en ce sens que l'homme était généralement responsable de l'entretien de son équipement, de ses armes, de ses vêtements et de son cheval. Les rations, également, étaient principalement laissées aux fournisseurs, et elles étaient contrôlées par des frais établis par le prévôt.

Philippe de Hesse lui-même vendait les nécessités à ses mercenaires et espérait ainsi récupérer la moitié du salaire des soldats, ce qui est, comme on l'appelle dans l'industrie moderne, un système d'échange. Si Philippe n'avait rien à vendre, il prélevait un droit de passage sur les fournisseurs afin d'être indemnisé. Pour des unités plus importantes, ce système de rations était, bien sûr, insuffisant, et les soldats prenaient ce dont ils avaient besoin sur la terre. Cette pratique non seulement opprimait la campagne de la manière la plus terrible, mais elle entraînait également les plus grands inconvénients du point de vue militaire. Dans un pays ami ou neutre, Philippe et Johann Friedrich de Saxe exigeaient que leurs soldats ne prennent que de la fourrage et de l'avoine pour les chevaux, du pain, des légumes, du bacon, de la viande séchée et d'autres denrées alimentaires. Mais ils devaient épargner le bétail et le matériel ménager et ne pas forcer des placards, caisses et coffres. De la Noue rapporte que Coligny s'assurait d'avoir des commissaires intelligents et de maintenir un nombre suffisant de véhicules. Chaque fois qu'il s'agissait de lever une armée, il disait : « Commençons à construire ce monstre avec l'estomac. » Il y avait un boulanger pour chaque escadron, et dès que l'unité arrivait dans les cantonnements, il commençait immédiatement à cuire du pain. Par la menace de tout brûler, les villages dans un certain rayon des cantonnements étaient contraints de fournir des denrées alimentaires.

Le salaire mensuel était établi dans les articles de guerre (4 guilders pour le fantassin au seizième siècle). Mais il y avait souvent controverse concernant la manière dont le mois devait être compté. Les soldats exigeaient que le mois se termine et qu'un nouveau commence après chaque

bataille ou la prise d'une ville. Le roi François Ier a une fois dû s'engager à garder les soldats à son service pendant dix mois et à les payer pour un mois supplémentaire la veille d'une bataille. Philippe de Hesse a finalement recommandé à ses fils dans son testament de mener uniquement des guerres défensives, car les demandes des mercenaires ne pouvaient plus être satisfaites.

Dans l'obligation d'obéissance, il a été expressément ajouté que les ordres devaient être exécutés par les soldats "qu'ils soient nobles ou roturiers, petits ou importants." Non seulement le soldat individuel, mais aussi chaque détachement et chaque file devaient obéir à leur capitaine ou à son substitut.

Lorsque 6 000 mercenaires ont été envoyés en 1480 au service du roi de France, le diète suisse a décrété qu'il devait y avoir la paix dans l'armée "et quiconque perturbe la paix ou la brise par ses paroles, que ce soit en jurant ou en disputant, les capitaines sont autorisés conformément à leur serment à les punir par le déshonneur, ou par punition corporelle, ou en leur ôtant la vie. Et quiconque brise la paix en service aura la tête tranchée, mais si quelqu'un tue un autre en temps de paix, il sera traduit devant un conseil en tant que meurtrier."

En 1499, le diète de la Confédération a émis un ordre selon lequel chaque soldat devait obéir à *tous* les capitaines.

Si une ville était conquise, les soldats étaient expressément tenus en vertu des articles de guerre d'obéir aux ordres de leur colonel, même s'ils n'avaient pas encore été payés. Les troupes de garnison étaient obligées d'effectuer des tâches de terrassement et de construction. Lorsque les troupes bohémiennes étaient censées préparer des lignes de fortification en 1619, elles ont refusé, disant que c'était contre leur honneur, puisqu'elles n'avaient reçu aucun paiement.

Dans les altercations, il était expressément interdit de crier "la nation". Il arrivait trop souvent que lorsque leurs compatriotes venaient en aide à deux hommes qui se battaient, les soldats livraient alors de véritables batailles entre eux. Les occasions de controverses étaient trop nombreuses : rations, butin, femmes, et surtout le jeu, où le perdant était prêt à accuser de tricherie.

Le "tussle" (*Balgen*), c'est-à-dire le duel, n'était pas puni en tant que tel de manière absolue mais était seulement limité d'une manière ou d'une autre. Par exemple, aucune arme mortelle ne devait être utilisée, ou il devait avoir lieu uniquement à un endroit spécifié ou seulement le matin.

Différentes dispositions s'appliquaient au butin, mais la base était : « Ce qu'un individu gagne lui appartient en accord avec la nature de la guerre et le bon ordre. » Les canons et la poudre capturés appartenaient au capitaine de terrain.

Comme nous l'avons vu, le guerrier du Moyen Âge était un combattant de qualité. Non seulement le chevalier, mais aussi le soldat mercenaire commun devait toujours être un homme de courage physique prononcé et de compétence afin d'être utile dans la guerre. Ces qualités étaient également requises des lansquenets, mais leur efficacité principale reposait sur leur masse et leur ténacité. Cette cohésion entraînait également l'individu qui, au départ, était moins capable, le formait et, à travers l'esprit de groupe, faisait de lui un soldat utile. Avec la formation tactique maladroite de l'unité carrée dans laquelle ils combattaient, des exercices difficiles et une période d'entraînement relativement longue n'étaient pas nécessaires pour transformer un homme fort en soldat. Quelques manières de manipuler ses armes et un simple endoctrinement dans la formation en rang et en colonne suffisaient. Par conséquent, une fois le cadre créé, il n'était pas difficile de rassembler de grandes masses de ces mercenaires. Les masses déterminaient l'issue ; quel que soit le côté qui menait les plus grandes unités à l'attaque, il était nécessairement victorieux. Le Moyen Âge avait été trop faible économiquement pour pouvoir envoyer de telles unités sur le terrain, et sans le corps tactique, elles n'auraient pas été non plus plus efficaces. Par conséquent, la condition politique-économique préalable à cet aspect nouveau de la guerre était la formation de grandes nations : l'État national français, l'unification de Castille et d'Aragon, l'unification des possessions des Habsbourgs et des Bourguignons résultant du mariage de Maximilien avec la fille et héritière de Charles le Téméraire. Aussi fortes et capables que ces nouvelles entités nationales étaient, néanmoins, en cherchant dans leurs luttes à se surpasser mutuellement, elles allaient non seulement aux limites de leurs capacités mais au-delà, car nous avons vu qu'il n'était pas difficile d'augmenter le nombre de soldats, et seul un grand nombre de soldats offrait la perspective de victoire. La limite

naturelle pour la taille d'une armée aurait dû être la capacité financière du souverain. Mais que se passerait-il si l'ennemi dépassait cette limite, estimant qu'une telle augmentation lui apporterait la victoire et que la victoire satisferait également ses besoins en paiements de mercenaires ? Dès le départ, cet espoir a poussé les deux camps au-delà de leurs capacités. La taille des armées a considérablement dépassé celle du Moyen Âge, non seulement parce qu'il y avait désormais des dirigeants nationaux capables de financer cela, mais elles sont également devenues beaucoup plus grandes que ce que les souverains pouvaient se permettre. Avec un bonus initial et d'autres promesses de paiement, il y avait suffisamment de soldats disponibles. On savait dès le départ que ces promesses seraient à peine tenues. Même dans les articles de guerre, il y avait la clause stipulant que si le salaire n'était pas promptement versé, les soldats ne devaient pas devenir immédiatement impatients et refuser de servir. En fait, le paiement était très souvent indisponible, même pendant de longues périodes. Nous aurons plus à dire sur les effets stratégiques de ce manque. Pour l'instant, cependant, il s'agit de l'effet sur la nature intérieure du système des lansquenets. Malgré le serment d'obéissance, les cours martiales, l'inspecteur royal (*Schultheiss*) et le prévôt, il était impossible de faire en sorte que ces mercenaires atteignent un véritable état de discipline. Comment étaient-ils censés se sentir liés par leur serment lorsque le souverain, de son côté, ne tenait pas les promesses qu'il leur avait faites ? Pratiquement inséparable du système des lansquenets était l'idée de mutinerie. Dès 1490, lorsqu'ils avaient capturé Stuhlweissenburg, ils refusèrent de continuer la campagne de Maximilien parce qu'ils n'étaient pas payés. Ce type d'occurrence s'est répété encore et encore.

En 1516, devant Milan, les lansquenets se sont mutinés parce qu'ils recevaient moins de paie que les Suisses. Maximilien s'adressa à eux en tant que « ses chers et honorables lansquenets allemands », mais « peu importe combien Sa Majesté Impériale parlait ainsi aux soldats, et même de manière plus flatteuse, ils n'étaient toujours pas satisfaits », dit le chroniqueur.

Le lansquenet exigea que sa solde manquante soit remplacée par un butin, et comment le souverain pouvait-il s'opposer à lui à cet égard, puisqu'il était incapable de lui donner sa solde ? Il en a résulté des mauvais traitements cruels infligés à la population et aux campagnes à travers lesquelles une campagne a été menée. Rien n'est plus éloigné de la vérité que l'idée que de tels excès n'ont été démontrés que par une soldatesque dégénérée plus tard.¹⁰ Il est également faux que seuls la racaille et les criminels ont suivi l'appel du tambour du recruteur. Certes, beaucoup d'hommes sans scrupules se sont enrôlés, mais la grande masse se composait de fils de bourgeois et de paysans, souvent de bonne famille. Des patriciens et des chevaliers servaient également avec eux en tant que mercenaires à double solde. Mais la force, lorsqu'elle n'est pas contenue par une autre force, c'est-à-dire, dans ce cas, la discipline, ne se croit que trop vite justifiée dans des excès sauvages. Même parmi les chevaliers, qui, dans une certaine mesure, étaient tenus dans les limites de leur éducation et de leurs coutumes de classe, nous n'entendons que trop souvent parler de vol et de cruauté. Les soldats étaient individuellement encore pires et plus effrayants à cause de leur nombre. Dans une ville prise d'assaut, tout était permis et toutes les femmes leur étaient sacrifiées. Le cas le plus extrême s'est produit lorsque les bourgeois et les paysans capturés ont été systématiquement torturés, soit pour les forcer à produire des trésors prétendument cachés, soit pour obliger les parents à payer une rançon. Même lorsque le commandant sur le terrain s'était mis d'accord avec la ville sur une capitulation et avait solennellement promis d'épargner la vie et les biens, assez souvent les soldats ne voulaient pas laisser le butin leur échapper, et ils pillaient et faisaient des ravages comme dans un lieu pris d'assaut. Les chefs n'avaient pas le pouvoir d'empêcher cela, et dès le début, ils renoncèrent à toute idée de s'opposer à la bande sauvage.

Il est vrai que les soldats, par leur serment aux articles de guerre, s'étaient obligés notamment à ne pas résister au prévôt lorsqu'il emmenait des soldats. Les colonels et les capitaines avaient un certain nombre de mercenaires spéciaux (*Trabanten*) comme garde du corps personnel, mais nous lisons des récits selon lesquels même des commandants de terrain comme Gonzalo de Cordoue ou Pescara n'osaient pas prendre une position forte face à la foule enragée. Au lieu de cela, ils faisaient saisir un malfaiteur et l'accrochaient pendant la nuit ou prenaient par la suite une revanche sur les chefs d'une insubordination.

Les colonels et les capitaines étaient d'autant moins capables d'exercer une autorité morale sur les armées mercenaires que les lansquenets savaient très bien dans quelle mesure leurs officiers étaient enclins non seulement à prendre eux-mêmes des butins, mais aussi à tromper le souverain en n'ayant pas le nombre de soldats convenu sous leur bannière et en mettant la paie supplémentaire dans leur poche. Des choses similaires s'étaient sans doute déjà produites lors de la *Völkerwanderung* et parmi les Arabes. Au Moyen Âge, où nous entendons si peu parler des chiffres et où c'était la qualité des guerriers qui était décisive, cet abus ne pouvait pas jouer un rôle aussi important. Dans les armées mercenaires des XVI^e et XVII^e siècles, cependant, c'était une occurrence normale et incroyablement extensive. Lazarus Schwendi appelle la tromperie lors de l'appel la "ruine des Allemands." Lors des rassemblements, des valets de train et même des femmes étaient équipés en tant que lansquenets et placés dans les rangs pour compléter les effectifs. Parfois, il était prescrit que les imposteurs devaient avoir le nez coupé pour les punir et en même temps rendre impossible leur participation à de telles tromperies à l'avenir.

Tous les maux résultant du manque de discipline étaient multipliés par le train qui était attaché à chaque unité de lansquenets. Le lansquenet, de manding qu'il était, voulait avoir sa femme près de lui ou au moins un jeune homme pour le servir. Avec le manque d'hôpitaux de campagne existants, un tel soutien était aussi indispensable en cas de maladie et de blessures. Dans ces masses étroitement regroupées, avec leurs vies dissolues, oscillant entre excès et privations, souvent avec un abri insuffisant dans le camp, sans aucun souci ni soin pour la santé, les maladies jouaient un grand rôle. Les armées étaient impuissantes chaque fois qu'une épidémie éclatait. Pendant l'hiver 1618-1619, l'armée bohémienne devant Budweis a perdu par maladie les deux tiers de son effectif, plus de 8 000 hommes. Parmi les Espagnols, des groupes fraternels se formaient pour une aide mutuelle. Mais le soutien principal était apporté par les femmes, à la fois épouses et prostituées.

Lorsque le duc d'Albe se déplaça d'Italie en Flandre en 1567, son armée fut suivie par 400 courtisanes à cheval, "aussi jolies et dignes que des princesses", disait Brantôme. D'autres les décrivaient comme des mégères, plus mesquines que les hommes. Quoi qu'il en soit, ce cortège forma un grand obstacle pour le mouvement et l'alimentation de chaque armée et augmenta la souffrance pour la campagne traversée. Un journal de guerre manuscrit décrit les femmes soldats comme suit :

« Il convient de noter que les Romains ne permettaient aucune femme dans leurs campagnes, que ce soit parmi les personnes de haut ou de bas rang, une pratique qu'il serait souhaitable d'observer de nos jours dans notre nation et parmi les Wallons. Cependant, comme cela est très abusé et mal utilisé, non seulement les soldats communs, mais aussi beaucoup des officiers supérieurs et le commandant lui-même sont coupables... À quel point les femmes allemandes en Hongrie ont été utiles aux soldats en transportant des nécessités et en s'occupant d'eux en cas de maladie. Il est rare d'en trouver une qui ne porte pas au moins 50 ou 60 livres. Puisque le soldat porte des provisions ou d'autres matériaux, il charge paille et bois sur elle, sans parler du fait que beaucoup d'entre elles portent un, deux ou plusieurs enfants sur leur dos. Normalement, cependant, en plus des vêtements qu'elles portent, elles apportent pour l'homme une paire de pantalon, une paire de chaussettes, une paire de chaussures. Et pour elles-mêmes, le même nombre de chaussures et de chaussettes, une veste, deux Hemmeter, une poêle, une casserole, une ou deux cuillères, un drap, un manteau, une tente et trois poteaux. Elles ne reçoivent pas de bois pour cuisiner dans leurs cantonnements, et donc elles le ramassent en chemin. Et pour ajouter à leur fatigue, elles mènent normalement un petit chien en laisse ou même le portent par mauvais temps. »

Le comte Johann de Nassau a proposé de remplacer les femmes par des fournisseurs de nourriture, des médecins et des infirmiers. Les soldats communs non mariés devaient former des groupes fraternels entre eux, comme les Espagnols, et ils devaient s'entraider en cas de maladie et d'autres urgences.

Dans le contrat des chevaliers avec les huguenots en 1568, il était spécifié qu'ils devaient avoir une charrette pour quatre ou six chevaux. Les lansquenets avaient une charrette pour dix hommes.

La discipline est une question non seulement du pouvoir de punir et des punitions, mais aussi de formation et d'habitude. Si l'irrégularité de la distribution des salaires constituait un obstacle au développement de la discipline, un obstacle presque plus grand était le fait que le lansquenet était toujours engagé pour une durée limitée, pour des mois spécifiés, ou pour la durée d'une campagne. Wallhausen rapporte comment les soldats, après leur congé, "dès que les bannières ont été arrachées de leur hampe et que les régiments ont été dissous", se vengeaient des supérieurs stricts et les intimidaient ainsi :

« Alors, le plus bas, le plus débauché, le plus irresponsable des vauriens peut défier son capitaine, son lieutenant, son enseigne, son premier sergent, son caporal, son maître de la cour, son intendant, le prévôt avec ses assistants – qui peuvent ne pas se laisser voir – et leur dire : « Ha, scélérat, tu étais mon commandant, mais maintenant tu ne l'es plus. Maintenant, tu n'es pas un cheveu mieux que moi. Maintenant, une livre de cheveux (et celle-ci prise juste d'un endroit où ça ne sent pas bon) vaut autant qu'une livre de coton. Sors, bats-toi avec moi. Es-tu mieux qu'un vaurien ou un voleur ? Te souviens-tu comment de temps en temps tu me frappais pendant la garde et comment tu me tourmentais de temps en temps ? »

Les soldats allemands ont d'abord servi ce prince, puis celui-là — d'abord l'empereur, puis le roi de France, maintenant le pape, puis la République de Venise ou les Pays-Bas ou en Angleterre, et plus tard le roi de Danemark et surtout le roi de Suède. D'un autre côté, on trouve assez souvent des Polonais au service des princes allemands et, bien sûr, des Hongrois et des Croates au service de l'empereur. Le mercenaire allait où il y avait de l'argent, sans demander pour quelle cause il se battait. Bien sûr, la question de la religion a eu une certaine influence par moments. Les lansquenets de Frundsberg étaient luthériens, mais ce qui était important pour eux était moins cet aspect positif que l'aspect négatif, c'est-à-dire leur haine pour les prêtres. Dans les guerres de Huguenots, les Suisses catholiques ont aidé Charles IX, et les protestants allemands ont envoyé de l'aide à leurs coreligionnaires. Dans la guerre de Trente Ans, on pourrait être enclin à croire que les armées qui s'opposaient étaient divisées selon des lignes strictement religieuses. En principe, c'était le cas, et les catholiques allemands étaient soutenus par des Espagnols et des Italiens, tandis que les protestants recevaient de l'aide de Hongrois, d'Anglais et d'Écossais. Mais cette différence n'était pas ressentie suffisamment profondément dans les masses pour empêcher la défection d'un côté à l'autre. Les prisonniers, en particulier, étaient rapidement prêts à entrer au service du vainqueur. Lorsque Groningue capitula en 1594, le comte Eberhard Solms rapporta à son cousin, Johann de Nassau, que Maurice garantissait un retrait libre et « honorait et permettait gracieusement le maintien des neuf couleurs » de la garnison. Lorsqu'ils sortirent, beaucoup s'enfuirent de leurs captains et s'engagèrent au service du vainqueur. Si les couleurs avaient été abaissées dans la ville, il est rapporté qu'une bonne moitié des soldats serait passée de l'autre côté. Lorsque les Néerlandais conquièrent la forteresse de Saint-André en 1600, presque toute la garnison, 1 100 hommes, entra au service des États. Après la bataille de Breitenfeld, Gustave Adolphe écrivit chez lui qu'il avait pris tant de prisonniers qu'il avait compensé ses pertes. Lors de la bataille de Leipzig en 1642, vers la fin de la bataille, l'infanterie impériale fut encerclée dans le champ ouvert et en partie décimée, *« mais une partie de l'unité a demandé quartier, offrant de servir le vainqueur, et ainsi ils ont sauvé leurs vies. En formations complètes ou en compagnies, certains avec leurs bannières, ils ont marché en si bon ordre contre la ville électorale puis vers le train suédois comme s'ils avaient prêté allégeance à la reine et à la couronne de Suède. Puis le colonel Daniel, qui avait été fait prisonnier avec eux, avec un grand nombre d'adhérents, est allé rejoindre le maréchal de campagne (Torstensson). Avec la permission de ce dernier, il a formé presque tout un nouveau régiment à lui, car son ancienne unité était très diminuée. Et ce régiment a perduré longtemps par la suite et a rendu de bons services dans l'armée suédoise. »*

En 1647, l'empereur et Wrangel se faisaient face dans des camps fortifiés près d'Eger. Les troupes impériales étaient dans des circonstances précaires. « De nombreux soldats vétérans s'enfuirent chez les Suédois, si bien que l'infanterie devait être protégée par les troupes montées. »

Lorsque les Suisses opposèrent auparavant le système de bataille chevaleresque avec le leur, la cruauté de la guerre augmenta à un degré extrême. Les chevaliers étaient souvent allés au combat

plus dans le but de capturer leurs ennemis que de les tuer, mais les Suisses non seulement n'accordaient aucune pitié dans la bataille, mais frappaient même tous les hommes dans les villes conquises. Les Suisses et les Lansquenets furent aussi pendant longtemps des ennemis si mortels qu'ils ne montrèrent aucune pitié. Peu à peu, cependant, une certaine modération a commencé à s'installer. Une distinction entre les « bonnes » et les « mauvaises » guerres fut reconnue, et des accords furent signés prévoyant l'échange de prisonniers ; Par exemple, un mois de salaire a été établi à titre de rançon. Des restrictions ont également été imposées au meurtre, au vol et aux incendies dans les campagnes. Avec le temps, cette miséricorde mutuelle est même devenue dangereuse du point de vue militaire. À une occasion, Wallenstein jugea nécessaire d'interdire la captivité d'hommes à moins qu'un véritable combat n'ait eu lieu auparavant.

Mais nous constatons également assez souvent que l'assaut d'un endroit a entraîné la mort de toute la garnison ennemie, et à la prochaine occasion, l'autre camp a pris sa revanche de la même manière.

Un phénomène particulier de ce système de guerre était le lansquenet après sa démobilisation. Il était rarement enclin à retourner à un métier civil, ou en mesure de le faire. Il attendait d'être appelé à nouveau, ou il recherchait un autre commandant. Entre-temps, il subvenait à ses besoins en mendiant, volant et pillant. Selon une expression qui n'a pas été clarifiée avec certitude et signifiait peut-être simplement "attendre", cela s'appelait "auf die Gart gehn" ("aller en attente" ?). Les expressions "gardende Knechte" ("valets en attente" ?) ou "Gardebrüder" ("frères en attente" ?) étaient également utilisées. Ces hommes étaient, bien sûr, un fléau pour la campagne. Déjà au XIIe siècle, Barbarossa et Louis VII de France avaient signé un traité prévoyant leur suppression (Vol. III, p. 317). Au XVe siècle, ils ont laissé un souvenir particulièrement mauvais sous les noms d'"Armagnacs" et d'"extorqueurs" ("Schinder").

En janvier 1546, les États et villes suivants se sont réunis pour établir des mesures convenues contre ces lansquenets « gardende » : le Danemark, Cologne, l'Électorat de Saxe, Münster, Lüneburg, Hesse, Mansfeld, Tecklenbourg, Augsbourg, Hambourg, Goslar, Magdebourg, Brunswick, Hildesheim, Hanovre. Wallhausen explique très bien qu'il aurait été beaucoup moins coûteux pour la population de garder les soldats en permanence sous les couleurs et par conséquent en bon ordre que de leur permettre de se débrouiller pour gagner leur vie. Mais l'organisation des armées mercenaires aurait nécessité un système d'imposition ordonné et, comme nous le verrons, les systèmes fiscaux ne se créent pas facilement. Ainsi, il en est arrivé à une position intermédiaire grotesque entre l'« attente » des lansquenets et une collecte systématique des impôts. Le 5 mai 1620, l'Électeur Georg Wilhelm de Brandebourg a émis un édit que je souhaite reproduire ici textuellement comme un document culturel de la plus haute importance et descriptivité. Il dit :
« Qu'il soit désormais connu que nous... recrutons et acceptons divers soldats de pied, mais qu'en le faisant, nous pouvons facilement considérer que ces hommes, en particulier jusqu'au moment spécifié pour leur rassemblement, se déplacent et seraient un fardeau pour le pauvre habitant de la campagne, dans la mesure où ce dernier ne reçoit pas une certaine protection et un certain ordre. Et nous ordonnons par la présente à ces mêmes hommes, nos soldats, de ne pas errer en groupes de plus de dix et pas sans la connaissance de leurs capitaines et commandants. Ils doivent également être satisfaits chaque fois que, dans un groupe de dix, on leur donne dans chaque village trois guilders impériaux ou 36 sous en échange de la présentation de leurs papiers. Mais s'ils errent individuellement et que chaque paysan ou fermier leur donne deux sous et que le métayer ou le jardinier leur donne un sou, ils doivent se contenter de cela et ne pas nuire à quiconque, ni retirer des poules ou d'autres possessions, ou si un ou plusieurs sont traités de manière irrégulière, c'est-à-dire, qu'ils soient chassés à coups ou doivent autrement souffrir de diverses manières, ils n'auront d'autre reproche à faire qu'à eux-mêmes.

Nous ne souhaitons pas non plus qu'ils se rendent trop souvent ou en trop grand nombre dans un endroit, drainant ainsi complètement les pauvres ressources de cette localité. Au lieu de cela, dès leur arrivée dans un village, ils doivent, comme il est rapporté, montrer leurs papiers, et parce qu'il y a rarement ou jamais un village où il n'y a pas quelqu'un qui peut écrire, dans chaque endroit, les

noms de ceux qui sont reçus à ce moment-là ainsi que le jour où ils sont reçus doivent être enregistrés et conservés.

Nous laissons également le soin à l'habitant de la campagne de décider s'il souhaite lui-même donner aux soldats errants les deux sous mentionnés ou un sou, ou si les habitants souhaitent ensemble rassembler quelques guilders et laisser à leur écuyer le soin de les distribuer aux soldats arrivants. Dans ce cas, les soldats arrivants seront dirigés à chaque fois vers l'écuyer. Dans les endroits où il n'y a pas d'écuyer en résidence, cela pourrait être fait de la même manière par les maires des villages.

Par conséquent, l'édit suppose que le soldat errant peut parfois recevoir une raclée au lieu d'un modeste cadeau. En fait, il se peut que chaque fois qu'un ou plusieurs coquins sauvages, l'épée au côté ou la hallebarde sur l'épaule, entraient dans la cour de la ferme, peut-être pendant que l'homme était dans le Held, la femme du paysan était assez heureuse de les voir marcher, se contentant de quelques groschen ou d'un poulet. Mais ne plaisantons pas sur l'ineptie et l'insouciance de nos ancêtres ; Le « chômeur » que l'on envoie errer à la recherche d'un travail et en attendant vivre de la mendicité n'est pas non plus inconnu à notre époque. »

Chapitre 5 : Batailles individuelles

BATAILLE DE CERIGNOLE 28 AVRIL 1503

Cette rencontre entre les Espagnols et les Français dans le sud de l'Italie peut être considérée comme le premier exemple à part entière de la nouvelle art de la guerre depuis la création d'une infanterie européenne. Je ne ferai pas ici une analyse détaillée, mais je vais simplement noter que Fabricio Colonna, qui a participé, a dit à Jovius que ce n'était ni le courage des troupes ni le "*valore*" du commandant (Gonzalo) qui avaient apporté la victoire, mais le petit mur de terre et la tranchée que les Espagnols occupaient avec des tireurs d'élite en avance sur leur front. L'infanterie est alors passée à l'offensive depuis cette position.

Obstacles frontaux ; efficacité des tireurs d'élite ; attaque ou absence d'attaque contre les obstacles ou provenant des obstacles - désormais, ce sont les facteurs dominants dans les récits de bataille. Gonzalo de Cordoue était le créateur de la forme de base. Les commandants qui l'ont utilisée par la suite venaient de son école.

BATAILLE DE RAVENNE 11 AVRIL 1512

D'un côté se tenait le Pape Jules II, qui était allié à Venise et aux Espagnols, et de l'autre côté se trouvait Louis XII de France, qui tenait Milan. Les Espagnols sous le vice-roi Cardona avançaient depuis Naples, tandis que du nord, les Suisses, qui s'étaient rendus disponibles pour le pape, sortaient de leurs montagnes (automne 1511). Mais comme il n'était pas si facile d'arriver à une procédure de coopération, en particulier par mauvais temps d'hiver, peut-être aussi à cause du rôle joué par l'argent français, les Suisses rebroussèrent chemin. Maintenant, les Français avaient la supériorité numérique. Ils libérèrent Bologne, qui était assiégée par les alliés, reconquirent Brescia, qui avait été prise par les Vénitiens, et lorsque d'autres renforts arrivèrent pour l'infanterie française, Gaston de Foix, le commandant en chef, décida, en réponse à un ordre de son roi, de lancer une offensive à grande échelle peut-être jusqu'à Rome elle-même.

D'autre part, le commandant espagnol cherchait à retarder l'action décisive, puisque l'empereur, le roi d'Angleterre et les Suisses semblaient tous être sur le point d'intervenir en faveur de l'Espagne. Lorsque l'armée française, complète avec une colonne de provisions (Guicciardini), s'est approchée à la fin de mars, Cardona a pris position sur la pente est des Apennins, et l'ennemi, malgré ses supériorités numériques, n'a pas osé attaquer. Alors que les Espagnols obtenaient facilement des rations des villes d'Émilie, les Français manquaient de provisions. Ensuite, Gaston s'est dirigé vers Ravenne. À la toute dernière minute, les Espagnols ont réussi à envoyer des renforts pour la garnison dans la ville, et une attaque que les Français risquaient de faire a été repoussée. Mais la ville n'aurait pas pu tenir longtemps contre l'artillerie française. L'armée de campagne devait faire quelque chose pour sauver la place. Elle s'est rapprochée et a trouvé une position au sud-est de Ravenne qui, selon l'avis de Fabricius Colonna, commandant des troupes montées, répondait à toutes les exigences. Elle ne pouvait être attaquée qu'avec difficulté, sa garnison pouvait être facilement ravitaillée et elle pouvait menacer sérieusement toute continuation du siège de Ravenne et empêcher des provisions d'atteindre l'armée de siège. Navarro, le chef de l'infanterie, croyait avoir découvert une position tout aussi favorable à une demi-lieue italienne plus près de l'ennemi. Cardona a ordonné d'occuper cette position, bien que Colonna ait protesté, affirmant que cela entraînerait une bataille.

Le flanc gauche reposait sur la profonde gorge de la rivière Ronco, de l'autre côté de laquelle étaient les Français. Par conséquent, avant qu'ils puissent avancer, il y avait du temps pour renforcer le front par des mesures artificielles. Navarro était déjà célèbre pour de telles fortifications. Un

certain nombre de chariots furent placés derrière un fossé, et une lance s'étendait vers l'ennemi depuis chacun d'eux. Des tireurs d'élite et des couleuvrines étaient positionnés entre les chariots. Derrière cette ligne fortifiée se tenait l'infanterie, les Espagnols en ligne dans le premier échelon et les Italiens en deux carrés dans le second. Sur la gauche de l'infanterie, sur la haute berge du Ronco, se tenait la cavalerie lourde, qui n'avait pas d'obstacle continu devant elle, apparemment parce qu'il n'y avait pas eu assez de temps pour étendre le fossé jusqu'à la rivière. La distance entre la fin du fossé et la rivière était d'environ 20 brasses. Sur le flanc droit se trouvaient les cavaliers légers sous le commandement du jeune Pescara, mari de Vittoria Colonna. Les batailles individuelles Les sources ne rapportent rien sur une caractéristique du terrain sur laquelle ce flanc aurait pu reposer. Mais la carte topographique italienne montre qu'à un peu plus d'un kilomètre du Ronco, des prairies humides commencent. Elles sont parcourues de fossés et sont donc à peine praticables pour les troupes. C'était sans doute précisément pour cette raison que les cavaliers légers avaient été séparés de la cavalerie lourde et placés sur ce flanc. Puisque la ligne de front, de plus, partant perpendiculairement au Ronco, s'étendait un peu inclinée vers l'arrière, une enveloppe là-bas était d'autant moins réalisable.

Les Français comptaient environ 23 000 hommes, dont un fort corps de lansquenets allemands, 5 000 à 6 000 hommes sous le commandement de Jacob von Ems. Les Espagnols avaient environ 16 000 hommes et étaient donc presque deux fois plus faibles. En outre, les Français avaient une double supériorité en artillerie, avec environ 50 canons contre 24. Étant donné la position espagnole, rendue extrêmement avantageuse par la nature et le stratagème, le conseil de guerre français hésitait à risquer une attaque. Mais puisque, d'un autre côté, il n'y avait pas d'autre alternative que d'abandonner le siège et de se retirer ignominieusement, le prince Gaston, jeune et audacieux, décida finalement d'attaquer, et il trouva également les moyens de priver l'ennemi de l'avantage de sa position.

À la première lumière, l'armée française traversa le Ronco, en partie par le pont et en partie en effectuant une traversée à gué, et se forma face à l'ennemi.

Colonna avait également proposé au vice-roi que, étant désormais si près de l'ennemi, ils devraient sortir avant l'aube et l'attaquer alors qu'il traversait la rivière. Le pont n'était qu'à un demi-kilomètre de la position espagnole. Le commandant, cependant, avait adhéré au plan de Navarre d'attendre l'ennemi dans la position défensive inégale.

Les Français, donc, se sont déployés sur un front faisant face aux Espagnols, avec leurs cavaliers lourds à droite, leurs cavaliers légers à gauche et leurs troupes d'infanterie au centre. Le centre était apparemment retenu quelque peu, donnant à la formation la forme d'un croissant. Cependant, il n'est pas clair ce que cela était censé accomplir, et cela n'a eu aucun effet sur le cours de la bataille.

Des deux côtés, nous ne trouvons rien de semblable aux trois carrés des tactiques suisses. Ces tactiques à trois unités reposaient sur une forte attaque d'au moins un ou deux des carrés, si ce n'est les trois. Mais les Espagnols se trouvaient dans une position purement défensive, et les Français ne sont pas passés directement de leur déploiement à l'attaque. Quelque chose de complètement nouveau s'est produit. L'armée attaquante est arrivée à une certaine distance de l'ennemi, mais elle a d'abord fait entrer son artillerie en action, de sorte que les autres troupes exécutent leur mission sous la protection de cette arme.

L'artillerie espagnole a répondu avec succès au feu français, puisque, même si elle était numériquement inférieure, elle avait l'avantage de sa position. Mais du côté français se trouvait le duc Alfons d'Este (Ferrare), qui s'était particulièrement intéressé au développement de la nouvelle arme d'artillerie. Ses arsenaux étaient remplis de canons, et c'est grâce à son contingent que les Français étaient si forts dans ce domaine et que leurs équipes étaient si parfaitement entraînées. Le duc reconnut l'inconvénient de la position qu'il avait prise et mena un certain nombre de ses canons derrière l'infanterie vers un endroit, probablement une légère élévation du terrain, d'où ils pouvaient tirer sur le flanc des Espagnols. Navarro ordonna à ses troupes de pied de s'allonger afin d'échapper à l'effet du feu, mais les chevaliers espagnols sur le flanc gauche étaient alors pris au piège dans le feu croisé venant de l'avant et du flanc. Dans une situation similaire, la cavalerie moderne aurait

certainement reculé face à l'effet mortel du feu ennemi en changeant de position, profitant de toute élévation disponible dans le terrain. Les chevaliers espagnols n'avaient pas suffisamment de contrôle de la part de leurs dirigeants pour exécuter correctement des mouvements de ce type. Au contraire, alors que les boulets de canon de l'ennemi frappaient parmi eux, ils exigèrent que leur chef, Colonna, leur permette de fondre sur l'ennemi. Les pertes numériques qu'ils subirent n'étaient probablement pas si importantes, puisque même la meilleure équipe d'artillerie de cette période ne pouvait tirer qu'avec lenteur et imprécision. Mais il ne fallait que quelques boulets de canon lourds passant à travers la masse ou atteignant leur cible pour disperser chevaux et cavaliers et rendre la situation intolérable. Colonna envoya une demande à Navarro et Pescara que toute la ligne avance simultanément à l'attaque. Naturellement, Navarro rejeta une telle demande déraisonnable, puisque les Espagnols auraient alors sacrifié tout l'avantage de leur position défensive soigneusement choisie. Ce point est si clair que même Colonna ne pouvait pas ne pas le reconnaître. Mais il n'est pas si facile de mener une bataille défensive. Pour cela, les troupes doivent être sous le contrôle du commandant. Colonna, cependant, n'était pas le maître de ses chevaliers. Pour échapper aux boulets de canon, ils se précipitèrent contre les chevaliers français qui leur faisaient face. Dans le combat qui s'ensuivit, ils furent encore plus battus lorsque les Français amenèrent une réserve de 400 lances qui étaient restées derrière au pont de Ronco et les envoyèrent sur le flanc des Espagnols.

De l'autre flanc, parmi les hussards légers, une action très similaire a eu lieu. Les cavaliers italo-espagnols sous Pescara avancèrent contre les canons ennemis et furent vaincus par la force supérieure de l'ennemi.

Au centre, Navarro avait maintenu ses fantassins en place. Avec un leadership entièrement rationnel, les troupes de fantassins françaises auraient dû se maintenir de la même manière jusqu'à ce que leurs troupes montées aient remporté la victoire sur les flancs, puis elles auraient dû avancer pour attaquer ensemble avec elles. Mais il semble que les canons espagnols aient atteint les fantassins ennemis plus tôt que prévu, et alors ils ne pouvaient plus être retenus en place. Au lieu de cela, ils se sont précipités en avant. Navarro fit relever ses hommes, les unités à l'arrière se rapprochèrent de la ligne de front, et le groupe consolidé chargea sur l'ennemi juste au moment où celui-ci, déjà ébranlé par les batailles individuelles du salve précédente des mousquets à crochet, cherchait à traverser le fossé. Les Picards et les Gascons reculèrent devant l'assaut des Espagnols, mais les lansquenets tinrent ferme, même si les Espagnols, mieux armés de courtes armes, leur infligèrent de lourdes pertes chaque fois qu'ils parvenaient à s'immiscer entre les longues piques.

La décision a été prise en raison du fait qu'entre-temps, les cavaliers français sur les deux flancs avaient été victorieux et attaquaient maintenant les flancs de l'infanterie hispano-italienne. Les Picards et les Gascons en retraite avancèrent également à nouveau, et les troupes de Navarro, attaquées de tous côtés par des forces largement supérieures, durent finalement céder. Mais malgré toutes les pertes subies, leur formation n'était pas brisée. Au contraire, encore fortes de 3 000 hommes, elles avancèrent en formation serrée le long du dike de Ronco et s'échappèrent. Leur chef, Navarro, fut capturé, tout comme Fabricius Colonna et Pescara, les deux chefs des troupes montées. Gaston de Foix, le commandant français, avait cependant été tué lorsqu'il avait tenté avec plusieurs chevaliers de briser le carré retirant des piquiers espagnols.

L'aspect remarquable de la bataille de Ravenne est le rôle que l'artillerie a joué du côté de l'attaquant. Gaston avait intentionnellement décidé de la faire travailler seule au départ, non seulement pour fatiguer l'ennemi pour l'attaque suivante des chevaliers et des fantassins, mais aussi, par l'effet du feu, pour inciter l'ennemi lui-même à attaquer depuis sa belle position défensive. Le fait que ce développement n'était pas accessoire mais était une intention consciente est prouvé non seulement par Guicciardini, qui montre Gaston en parler lors de son discours aux troupes, mais particulièrement par l'ambassadeur florentin, Pandolfini, qui était présent à la bataille du côté français. Machiavel, lui aussi, dit dans les *Discorsi*, 1:206 : « Les Espagnols ont été chassés de leurs positions fortifiées par les canons ennemis et ont été contraints de se battre. » Cette force a été exercée exclusivement sur les chevaliers espagnols du flanc gauche. Nous pouvons donc nous poser la question de savoir pourquoi ces cavaliers n'ont pas été retirés et pourquoi la protection des canons placés devant eux n'a pas été assurée par une unité d'infanterie qui aurait pu se protéger dans une

certaine mesure en se couchant, comme le principal corps de l'infanterie l'a fait. La réponse à cette question est que les chevaliers ne pouvaient pas facilement être ramenés de la position où ils se trouvaient.

En raison de l'avance des chevaliers espagnols, qui était contraire au plan, ils se perdirent d'abord eux-mêmes puis l'infanterie, qui était en effet sur le point de remporter la victoire mais fut vaincue suite à l'attaque de flanc des chevaliers français. Si les chevaliers espagnols avaient attendu l'attaque française à leur position, ils auraient vraisemblablement été capables de se défendre, car la distance entre le fossé frontal et le Ronco, par lequel l'attaque devait passer, n'était, bien sûr, que de 20 brasses (*braccia*), selon Pandolfini, et Navarro avait un détachement de 500 hallebardiers prêt à apporter de l'aide où que cela puisse être nécessaire, c'est-à-dire à porter assistance aux chevaliers dès qu'ils étaient attaqués et engagés dans un combat rapproché.

Aussi brillante que fût la victoire de Ravenne, les Français n'en tirèrent aucun bénéfice. Les lansquenets allemands, qui avaient joué un rôle si important dans la victoire, furent rappelés du camp français par ordre impérial, et ils obéirent à cet ordre, à l'exception d'environ 800 qui ne se soumirent pas à l'autorité impériale. Les Suisses, cependant, qui avaient donné aux Français carte blanche contre les Espagnols par leur retrait en hiver, revinrent maintenant sur le devant de la scène. En tant qu'alliés du pape et de la République de Venise et avec l'approbation de l'empereur Maximilien, ils traversèrent le Tyrol, forts de 18 000 hommes, pour rejoindre les Vénitiens et ainsi rassembler une si puissante armée que les Français quittèrent l'Italie sans même risquer une nouvelle bataille. Ce ne fut que deux mois après la bataille de Ravenne qu'ils se retirèrent en France par la route du Mont Cenis, continuant à tenir dans la région de Milan seulement quelques châteaux fortifiés. On pourrait dire que la mort de leur commandant, Gaston de Foix, avait privé les Français de tous les fruits de leur victoire. Il est sans aucun doute plus correct, cependant, d'inverser cette phrase : la mort courageuse au combat du jeune prince français le protégea de voir son nom associé à la défaite stratégique qui suivit immédiatement. Je ne vois pas comment il aurait pu agir de manière fondamentalement différente et meilleure que son successeur, La Palice. Face à une supériorité numérique absolue, même le génie stratégique doit céder.

BATAILLE DE NOVARE 6 JUIN 1513

Aussi vite que l'alliance politique avait forcé les Français à quitter l'Italie, malgré leur victoire à Ravenne, la situation changea à nouveau tout aussi rapidement, leur ouvrant de nouveau la porte. Les Vénitiens se rangèrent du côté des Français, et la politique de la Confédération devint incertaine. Une armée française réapparut avec un fort contingent de lansquenets allemands, captura Milan et assiégea le duc Maximilien Sforza avec ses auxiliaires suisses à Novare. Lorsque la situation dans cette ville devint une question d'urgence majeure en raison des effets de l'excellente artillerie française, une armée de secours suisse apparut du nord, et les Français décidèrent de se replier vers l'est devant elle sur leurs alliés vénitiens.

Puisque seule la moitié de l'armée suisse, après de très longues marches, est arrivée à Novara dans la soirée et puisque le levée du siège et le retrait des canons et du très grand train étaient très compliqués et nécessitaient du temps, l'armée française ce jour-là ne s'est pas déplacée plus loin que 4 kilomètres de Novara et a installé son camp en face de la petite ville de Trecate dans une zone plutôt marécageuse, traversée de fossés.

Cette absence de prudence n'échappa pas aux chefs des Confédérés. Rien n'était mieux adapté à leurs tactiques qu'une attaque soudaine. Depuis Morgarten, ils savaient quelle force résidait dans une stratégie qui savait surprendre l'ennemi. Ils venaient juste d'arriver à Novara dans la soirée, et cette même nuit, les chefs tinrent un conseil de guerre et décidèrent de partir à l'attaque immédiatement sans même attendre la seconde moitié de l'armée. Jusqu'à presque minuit, les Français entendaient les Suisses faire du bruit dans la ville, et ils supposaient que le lever du siège était célébré par des beuveries. Trivulzio, qui, avec Trémouille, commandait l'armée, aurait déclaré : « Maintenant, les ivrognes dorment, nous pouvons aller au lit sans inquiétude. » Les Français traînaient avec eux une sorte de forteresse en bois composée de poteaux et de planches assemblées,

inventée par le comte de la Marck. Ce fardeau devait rendre les mouvements de leur train assez difficiles. De plus, cette forteresse ne pouvait pas être très efficace, car elle était si petite qu'elle ne pouvait enclorre qu'une partie de l'armée. Mais cette nuit-là, les Français se sentaient si en sécurité qu'ils n'avaient même pas érigé cette forteresse.

Tout à coup, un cri résonna à travers le camp, annonçant que les Suisses étaient là et attaquaient. Ces rudes montagnards n'avaient reposé que quelques heures après leur marche forcée et leurs ébats, et ensuite, même avant l'aube, ils s'étaient de nouveau rassemblés et, tels des "abeilles irascibles", avaient jailli par les portes et au-dessus des murs ébranlés vers la campagne "afin de rechercher leurs ennemis et de tenter leur chance avec eux."

Nous trouvons à nouveau l'ancienne formation en trois unités, mais adaptée à la situation de manière bien réfléchie. L'unité qui, venant du nord, devait envelopper le flanc droit des Français et qui était faible en infanterie était accompagnée du duc Maximilien avec ses chevaliers italiens. L'unité du milieu, qui attaquait le front du camp, où les canons français étaient positionnés, était également faible. Sa mission n'était pas d'attaquer directement, mais dans un premier temps, soutenue par quelques canons, d'occuper l'ennemi et de faire des feintes. Le corps principal, cependant, dissimulé par un petit bois, enveloppait le camp français par le sud, évitant ainsi le tir de canon dangereux, et il s'est abattu avec tout son poids sur la véritable force de l'armée française, l'unité des lansquenets allemands.

Les deux armées étaient d'une force approximativement égale en infanterie, 10 000 hommes. Mais les Français avaient également leur puissante artillerie et pas moins de 1 100 cavaliers lourds et 500 cavaliers légers. Nous pouvons également attribuer aux Suisses, qui n'avaient jamais perdu une bataille jusqu'à présent - et une telle confiance en soi confère une grande force - une certaine supériorité qualitative sur les lansquenets et l'infanterie française. Mais ces dernières unités, notamment les lansquenets, avaient aussi leur expérience au combat, leur confiance en eux et leurs compétences, et il serait difficile de considérer qu'il était possible, lors d'une bataille rangée, que l'audace des Suisses ait égalé la supériorité adverse en cavaliers et en canons. Mais la soudaineté de l'attaque a tout égalisé. Il est vrai, bien sûr, que la surprise n'était pas aussi grande qu'à Murten, par exemple, et qu'il n'y avait pas de panique. Les lansquenets ont rassemblé leur corps principal, les chevaliers ont revêtu leur armure et monté leurs chevaux, et les autres unités de troupes se sont également formées, mais il n'y avait pas de coopération rationnelle. Le commandant français, La Trémouille, avait sauté sur son cheval à moitié armuré afin de diriger la bataille, mais nous ne pouvons discerner rien en matière de réel leadership. Les deux petites unités suisses ont attiré l'attention d'une partie relativement large de l'armée ennemie, mais les Français ne sont pas passés à l'offensive de ce côté, où, après avoir remporté un succès, ils auraient pu se tourner vers le flanc gauche, où la bataille principale faisait rage autour des lansquenets. Il est particulièrement curieux que les chevaliers, par ailleurs si courageux, aient si peu agi. À la fin, pas plus de quarante hommes d'armes n'avaient été tués, et Guicciardini les a accusés d'absolue lâcheté. Comme cela paraît incroyable, les chercheurs ont cherché la raison de cela dans le terrain doux et défavorable, ce qui pourrait aussi y avoir contribué quelque peu. Mais les Français ne pouvaient pas avoir choisi pour leur camp un endroit si défavorable que leurs cavaliers lourds ne pouvaient pas être utilisés du tout. L'histoire militaire nous donne une autre explication. Des cavaliers perses à Marathon et à travers de nombreuses batailles du Moyen Âge, nous rencontrons encore et encore le phénomène selon lequel les chevaliers sont presque inmenables. S'ils sont dirigés dans une bataille rangée contre une cible spécifique et visible, ils accomplissent ce que seul eux peuvent être amenés à faire. Mais dès que des distractions de tout type surviennent, ils perdent leur efficacité, car l'individu, qui n'est pas habitué à former un groupe soudé avec les autres et à obéir aux ordres ou aux signaux mais est enclin à agir uniquement selon ses propres idées, ne peut pas gérer d'agir conjointement avec ses camarades au bon endroit, pour le bon but, et au bon moment. Quelques-uns, poussés par leur courage, attaquent à un endroit, d'autres à un autre endroit, et d'autres encore veulent attendre que d'autres viennent les rejoindre ou que la situation devienne plus claire. Et il y en a d'autres qui voient déjà leur cause comme perdue et ne sont pas prêts à se sacrifier en vain. Les lansquenets ont réussi à retourner certaines des canons et à les déplacer pour former un nouveau front contre les

Suisses encerclants. Leurs mousquets à crochets étaient également efficaces contre la masse ennemi. Si quelques centaines de chevaliers français avaient été dirigés à ce moment dans le flanc du corps principal suisse, lorsqu'il s'apprêtait à entrer dans le corps à corps avec les lansquenets, les lansquenets se seraient sûrement défendus, mais bien que quelques chevaliers aient courageusement attaqué l'unité ennemie, cela n'a guère retardé l'ennemi, tout comme les canons et les mousquets. Dans leur attaque sauvage, et à la fin soutenus par les autres unités, après que les détachements français au centre et sur le flanc droit, pris de panique, avaient quitté le champ de bataille, les Suisses ont surmonté les lansquenets et, ayant réussi à les repousser de leur ligne de retraite naturelle à la suite de l'encerclement, ils ont presque complètement détruit les lansquenets, sans montrer de pitié. L'infanterie française, comme les chevaliers, s'était enfuie sans subir de très grandes pertes. Un groupe s'était replié vers l'est en direction de Trecate, et un autre groupe s'était retiré vers le nord et ensuite autour du côté nord de Novara vers Vercelli, qui était situé au sud-ouest de Novara. À Vercelli, l'unité qui s'était dirigée vers Trecate avec le trésor de guerre sauvé les rejoignit, après avoir contourné le sud des Suisses.

Les Suisses ont pris comme butin le camp ennemi avec tous ses canons. Bien que, selon les lettres du duc Maximilien, la bataille n'ait duré qu'entre une et deux heures, la victoire avait été plus coûteuse pour eux que les précédentes. Ils ont bien pu avoir jusqu'à 1 500 tués. Dans le feu des canons et des mousquets, et enfin dans la résistance désespérée de l'unité encerclée des lansquenets, de telles forces étaient en jeu comme on n'en avait jamais ressenti dans les anciennes batailles suisses.

BATAILLE DE LA MOTTA 7 OCTOBRE 1513

Alviano, le général vénitien, attaqua avec une supériorité numérique considérable une armée espagnole-germanique-papale au nord de Vicenza. Il fut vaincu parce qu'un mouvement de flanc par des cavaliers lourds qu'il avait ordonné s'enlisa dans un marais et parce que son infanterie italienne ne résista pas aux redoutés soldats espagnols et allemands, dirigés respectivement par Pescara et Frundsberg.

BATAILLE DE MARIGNAN 13-14 SEPTEMBRE 1515

Les Suisses ont confirmé leur victoire de Novara en faisant une incursion en France elle-même à l'automne de la même année. Ils avaient formé une alliance étroite avec l'Empereur Maximilien, qui a renforcé leur campagne avec des cavaliers et des canons et les a accompagnés. En même temps, les Anglais ont envahi la France par le nord, et les Français ont perdu la bataille de Guinegatte, de sorte qu'avec une fantaisie extravagante, ils envisageaient déjà Paris lui-même comme la cible commune et le point de rencontre des armées alliées.

Lorsque l'armée impériale-suisse, avançant en Bourgogne, apparut devant Dijon et que la ville était sur le point d'être soumise par le feu des canons, les Français ne virent d'autre salut que de se soumettre aux exigences suisses. La Tremouille, qui était au commandement de la ville, conclut un traité avec les Suisses afin de sauver la ville de l'attaque. Ce traité stipulait que le roi de France renonçait à sa prétention sur Milan et promettait de payer 400 000 couronnes en tant qu'indemnité de guerre.

Mais le traité n'a pas été appliqué. Les Suisses, dont l'armée était devenue moins disciplinée et plus avide à chaque campagne, n'ont pas pu maintenir leurs troupes rassemblées devant Dijon jusqu'à ce que la ratification par le roi de France soit reçue. Dès que le danger immédiat avait disparu, le roi a respiré profondément et a déclaré qu'il était prêt à payer le montant stipulé mais avait l'intention de maintenir sa revendication sur Milan.

Les Suisses avaient pris Milan aux Français en 1513 en tant que mercenaires au service du duc Maximilien Sforza. Mais ce jeune dirigeant s'était ainsi retrouvé dans une position de dépendance totale envers ses alliés. Non seulement il avait été contraint de leur céder directement une série de zones frontalières et de leur verser 200 000 ducats, mais il avait également dû se placer,

lui et son duché entier, sous la protection durable de la Confédération. Il leur écrivit qu'ils pouvaient considérer sa personne, sa terre, son peuple et ses possessions comme les leurs et, en tant que ses pères légaux, le tenir, lui et sa ville de Milan, sous leur protection, en retour de quoi il les considérerait comme un fils considère son père. Les Suisses prirent cela au pied de la lettre. Ils occupèrent les châteaux fortifiés, demandèrent 40 000 ducats par an et, par l'intermédiaire de leurs ambassadeurs résidents, dirent au duc comment il devait gouverner. Cette relation peut être comparée à celle des Français envers la Tunisie actuelle (1906) et son bey, des Anglais envers l'Égypte, ou des tribus fédérées germaniques envers l'Empire romain au début de la *Völkerwanderung*. En exigeant si énergiquement que le roi français renonce à son droit sur Milan, les Suisses combattaient donc non pas pour Sforza, mais pour eux-mêmes. Si cette relation avait duré, le duché de Milan, auquel, dans un sens plus large, Gênes appartenait également, serait devenu un pays sujet de la Confédération, une province suisse. La Suisse aurait formé une nation s'étendant du lac de Constance à la Méditerranée. Si nous pouvions imaginer qu'une dynastie princière était à la tête de l'union des cantons, suivant une politique constante, comme les Mérovingiens à la tête des tribus franques, ou quelque autre type de gouvernement solide, les forces militaires des habitants des Alpes auraient créé une nation aux frontières étendues. Cependant, la loose union des cantons n'était pas capable de suivre de grands objectifs politiques. Les mêmes conditions qui avaient produit leur grande force militaire empêchaient son exploitation politique. La force guerrière des anciens Francs était basée sur leur nature barbare, qui se soumettait volontairement au leadership de Clovis en route vers le butin et la domination. La force militaire des Suisses avait comme prérequis la participation de chaque individu à la vie politique. La confiance en soi défiant qui animait chaque soldat dans les batailles individuelles donnait une force irrésistible aux entreprises de la Confédération. D'un point de vue politique, cette confiance ne pouvait exister que dans de petits cantons, chacun souverain, qui s'unissaient pour un but politique d'un cas à l'autre. Cependant, la jalousie mutuelle entre les cantons, ainsi que la volonté des masses, qui désiraient toujours un gain immédiat, n'ont pas permis l'établissement d'objectifs à grande échelle. À moitié au service de la France et à moitié parce que les aristocrates bernoises étaient avides de conquêtes, les Confédérés avaient attaqué et défait Charles le Téméraire. Enfin, après les victoires les plus brillantes, Berne n'avait été autorisée à garder que quelques petits endroits et zones. Vaud et Franche-Comté, cependant, avaient été rendus en échange de paiements répétés d'argent. Le même jeu a maintenant recommencé autour de Milan. Si auparavant les cantons orientaux n'avaient pas voulu faire de conquêtes pour Berne, c'étaient maintenant Berne et ses voisins, Fribourg et Soleure, qui ne montraient aucune inclination à soutenir la maîtrise sur Milan, qui profitait principalement aux cantons d'origine.

Lorsque François Ier, le successeur de Louis XII, a de nouveau franchi les Alpes à l'été 1515 avec une grande armée, comprenant un corps de lansquenets apparemment fortes de pas moins de 23 000 hommes, afin de reprendre Milan, il était suffisamment homme d'État pour ne pas simplement menacer les Suisses avec l'épée. Au lieu de cela, il savait comment les attirer en même temps avec son or. En plus des 400 000 couronnes déjà promises à Dijon, il en offrait 300 000 supplémentaires et des paiements annuels, si les Confédérés lui remettaient Milan. Dans le même temps, il était prêt à indemniser le duc Maximilien en lui offrant le duché de Nemours en France et un paiement annuel.

Les Suisses avaient déjà été longtemps divisés parmi eux sur leur relation avec la France. Après tout, ils avaient toujours été alliés avec Louis XI et Charles VIII. Puis, en raison des erreurs qui avaient été commises par hasard, notamment à cause des revendications extravagantes des Suisses, ils étaient tombés en dispute avec Louis XII. Le pape, qui voulait chasser les Français d'Italie, avait habilement encouragé cette dissension et, par l'intermédiaire de l'évêque de Sitten, le cardinal Schinner, un diplomate ecclésiastique très énergique et passionné ennemi des Français, il avait complètement entraîné la Confédération dans le camp ennemi. Mais les partisans de la France parmi les Suisses continuaient d'être actifs. Grâce à des présents généreusement distribués, ils gardaient vivante la mémoire de la vieille alliance. Même la campagne de Dijon n'avait été menée qu'avec l'aide d'un mouvement populaire contre les francophiles, les "mangeurs de couronne", qui

étaient accusés de corruption et de trahison. La combinaison d'offres et de menaces avec laquelle François apparaissait enfin lui avait valu une oreille attentive dans le conseil des capitaines. Pour un total d'un million de couronnes, la Confédération avait cédé au roi, dans le traité de paix de Gallerate (8 septembre 1515), le duché de Milan avec toutes ses dépendances. En même temps, la Confédération formait une alliance avec lui pour sa vie plus dix ans en échange d'un paiement annuel de 2 000 francs pour chacun des lieux.

Les Bernois avec leurs amis, y compris les hommes du Valais, sont rentrés chez eux. Dans les contingents des autres cantons, cependant, une grande rage a éclaté, et dans le camp suisse, il y avait un homme qui était assez imprudent et intrigant pour tenter, malgré le traité conclu et le départ d'une grande partie de l'armée, d'opposer les ennemis les uns aux autres afin de forcer les Suisses, par leur victoire qui s'ensuivrait, à adopter une politique différente de celle décidée en conseil. C'était l'ambassadeur du pape, le cardinal Schinner, qui inspirait ce désir furieux de bataille.

L'armée française comptait peut-être 30 000 hommes ; les rapports indiquent des chiffres beaucoup plus élevés. L'infanterie était composée du corps principal, des lansquenets, et aussi de Français. En outre, il y avait 2 500 lances et soixante pièces d'artillerie lourde. Les Suisses, après le départ d'une si grande partie de leur armée, ne comptaient guère plus de 20 000 fantassins, soutenus par un très petit nombre de cavaliers, environ 200, et quelques pièces d'artillerie.

L'armée de la Confédération était dans la ville de Milan; les Français s'étaient approchés du sud à moins de 9 miles de la ville. Tout à coup, le cri résonna à travers les cantonnements que des combats avaient lieu devant la ville, que les confédérés étaient attaqués par les Français. Schinner avait persuadé le capitaine de la garde personnelle du duc, Arnold Winkelried d'Unterwalden, de provoquer une petite escarmouche avec les troupes avancées des Français. Immédiatement, les hommes d'Uri, de Lucerne et des autres cantons forestiers, qui voulaient maintenir leur maîtrise de Milan et n'avaient rien à voir avec le traité de paix avec les Français, se précipitèrent hors de la porte pour aider. Bien que les Français s'étaient immédiatement retirés, le rapport fut envoyé dans la ville que le combat continuait. Maintenant, les autres cantons, même si le retrait était déjà décidé, surtout à l'insistance de Zurich et de Zug, croyaient qu'ils ne pouvaient pas abandonner leurs camarades, et ils ont donc suivi.

Le soleil était déjà en train de descendre lorsqu'ils arrivèrent au camp de l'avant-garde française, l'attaquèrent et la repoussèrent, capturant quelques canons. Mais le roi, qui s'était campé avec le corps principal un peu plus en arrière, se dépêchait déjà en avant avec ses chevaliers, et la tombée de la nuit mit fin à la bataille. Les deux armées campèrent si près l'une de l'autre que des combats individuels eurent lieu tout au long de la nuit. Cependant, au matin, François avait surmonté tout le désordre que l'attaque soudaine des Suisses avait créé dans l'avant-garde et avait positionné son armée de manière très avantageuse derrière plusieurs fossés en unités alternées de chevaliers et de fantassins, avec des canons et des tireurs en avant ou entre eux, prêts à recevoir l'attaque des Suisses.

Les Suisses formèrent leurs habituels trois carrés, mais ceux de gauche et du centre n'attaquèrent en réalité pas. Malgré les nombreuses sources, nous avons très peu d'informations sur l'unité de gauche lors des Batailles Individuelles, et il est assez clair que l'implication de l'unité centrale, qui était directement opposée à François lui-même, ne dépassa pas la canonnade, le tir de tireurs d'élite et des sorties individuelles. Les chefs suisses qui commandaient au centre avaient apparemment l'intention d'attendre, comme cela avait été fait à Novare, jusqu'à ce qu'une des deux colonnes enveloppantes réussisse avant de commencer l'attaque réelle au centre. Le roi François, cependant, n'avait aucune raison de sortir de sa position défensive avantageuse, derrière les fossés inondés et soutenu par son canon supérieur.

La véritable attaque des Suisses a été menée par la colonne de flanc droit, et au début, elle a eu un certain succès. Mais les Français avaient une très grande supériorité numérique globale, et les filets de lansquenets allemands ont résisté à l'attaque suisse. Il semble que François, en remarquant la situation critique de son flanc gauche, qui était commandé par son frère Alençon, a envoyé de l'aide depuis le centre, et finalement l'avant-garde de l'armée vénitienne est également arrivée et a porté secours aux Français sur ce flanc.

Ainsi, toute l'audace et le courage des Suisses furent en vain. Le cardinal, qui la veille avait monté à cheval dans ses robes pourpres et avait chevauché avec l'armée, les encourageant de tous côtés, réalisa apparemment pendant la nuit, lorsque l'attaque soudaine du soir n'eut pas de succès décisif, que la bataille ne pouvait plus être gagnée, et il conseilla un retrait. Lorsque le flanc droit céda, il fut généralement reconnu que tout espoir de succès pour le centre était également perdu, et toute l'armée suisse entreprit le retrait.

Si le roi de France avait eu son armée avec ses puissantes unités montées pour poursuivre, les choses ne se seraient probablement pas mieux passées pour les Suisses qu'elles ne l'avaient été deux ans plus tôt pour les lansquenets à Novare. Mais, bien sûr, François n'avait pas voulu la bataille. Dans les attaquants vaincus, il voyait ses futurs amis plutôt que ses ennemis d'un moment. S'il avait maintenant fait abattre et tirer le plus grand nombre possible des hommes en retraite, il aurait tué ses propres mercenaires futurs et aurait peut-être éveillé chez les Suisses un désir de vengeance qui aurait à nouveau détruit l'amitié naissante. Par conséquent, le roi rejeta l'idée de poursuivre, par égard pour le courage que les Suisses avaient montré, comme l'interprétèrent ses contemporains. Néanmoins, les pertes suisses furent considérables, car les canons français avaient eu un fort impact parmi les unités serrées des Suisses, même dans les endroits où il n'y avait pas d'attaque de masse. Enfin, quelques unités furent coupées lors de leur retraite, et un détachement fut complètement détruit dans une maison enflammée.

La bataille de Marignano fait partie de ces batailles qui ont été complètement déformées dans les récits traditionnels. L'expression de Guicciardini, répétée encore et encore, selon laquelle le maréchal Trivulzio aurait dit qu'il s'agissait d'une bataille, non pas d'êtres humains mais de géants, que cela ait été réellement dit ou non, est de toute façon mieux de ne pas l'appliquer à cette bataille. Dans son ensemble, la guerre militaire à la Renaissance évoque l'impression d'une action guerrière d'une envergure particulièrement grande et sans précédent, alors qu'en réalité, la bataille appartient, au contraire, à celles qui n'ont pas été entièrement livrées jusqu'à une décision. Le facteur politique a joué un rôle beaucoup plus grand que le militaire. Dans cette "Histoire de l'art de la guerre", nous aurions en fait pu omettre la bataille entière, s'il n'était pas souhaitable de rejeter les faux récits par une présentation plus correcte et en même temps d'offrir un exemple d'une bataille déformée de cette manière par la politique.

Cette bataille, qui, bien sûr, n'était que le résultat d'une passion populaire habilement exploitée par des intriguants, n'a eu aucun résultat. Le roi François a accordé aux Suisses exactement le même traité de paix après sa victoire qu'il avait déjà signé avec eux auparavant, avec la seule différence qu'ils ont choisi, puisqu'on leur laissait le choix, de conserver une partie de la région frontalière de Milan (comme la frontière est tracée aujourd'hui), et en retour ils ont reçu 300 000 couronnes en moins. Cependant, rien n'indique que les Suisses aient considéré cela comme une défaite militaire ou que, avec leur agressivité audacieuse, ils aient perdu une quelconque de leur confiance en eux. La prochaine bataille, Bicocca, montrera ce point.

Les débuts de la Confédération vers le développement en tant que grande puissance ont été interrompus en 1515. Il est vrai qu'en 1536, Berne a encore profité d'une opportunité favorable pour conquérir le Vaud. Mais cela n'était, pour ainsi dire, qu'un fruit tardif de la guerre de Bourgogne, et après 1515, il n'y a jamais eu de politique suisse à grande échelle, suivie de manière cohérente. La force militaire de la Confédération est plus ou moins continuellement entrée dans le service de la France, et ce faisant, elle a progressivement chuté de sa position dominante à une égalité avec les troupes d'autres nations. Si les Suisses avaient voulu se développer en une grande puissance indépendante sur le plan militaire, ils auraient non seulement dû se donner une autre forme de gouvernement centralisée, mais aussi développer leurs troupes montées et leur artillerie au niveau contemporain. Leur force, bien sûr, résidait exclusivement dans leur infanterie ; même pour le siège de Dijon, l'empereur Maximilien avait dû fournir les canons. Cette exigence dépassait les capacités des petites régions montagneuses et des villes. La seule création de l'infanterie, qui est devenue le modèle pour tous les pays, a été la contribution des Suisses à l'histoire mondiale. Jusqu'à Marignan, ils avaient été invincibles, et même leur échec dans cette bataille a été trop déterminé par des circonstances particulières pour diminuer leur réputation.

BATAILLE DE BICOCCA 27 AVRIL 1522

Pendant six ans, les Français restèrent en possession du duché de Milan, sans être disturbés. Puis l'empereur Charles V, dont la personne en tant qu'arrière-arrière-petit-fils de Charles le Téméraire et petit-fils de l'empereur Maximilien et des monarques espagnols Ferdinand et Isabelle réunissait toute l'animosité héritée contre le royaume français, reprit la lutte pour la maîtrise du nord de l'Italie. François recruta des mercenaires suisses, mais le commandant impérial, Prosper Colonna, manœuvra si longtemps autour de l'armée française sans laisser les affaires parvenir au point de bataille qu'il n'y avait plus d'argent dans la caisse de guerre française, et les Suisses rentrèrent chez eux. Alors, Colonna entra à Milan sans opposition, puisque les Français avaient tellement antagonisé les citoyens qu'ils ouvrirent les portes à l'armée impériale.

L'année suivante, les Français réapparurent avec une armée si nombreuse qu'elle leur permit de mettre le siège devant Milan. Un corps de secours impérial de 6 000 lansquenets et 300 cavaliers fit retirer les Français de Milan pour se concentrer sur un objectif plus modeste, Pavie. Lorsque ce siège également resta infructueux et que les conditions d'inondation dans le Ticino interrompirent l'approvisionnement en rations, et qu'une tentative d'enveloppement pour forcer l'armée impériale à se battre échoua, l'armée française était à nouveau sur le point de se dissoudre, car les Suisses n'étaient plus disposés à continuer. Leur mode d'opération était de rechercher l'ennemi dès qu'ils avaient pris le champ, de l'attaquer et de le vaincre, puis de rentrer chez eux avec leur butin et leur paie. Mettre des villes sous siège et passer du temps à manœuvrer et à prendre des positions défensives étaient des actions qui allaient à l'encontre de leur nature et de leurs concepts de la guerre, surtout lorsque leur paie ne venait même pas régulièrement. Le dernier mouvement de l'armée française devait supposément être déterminé par le fait que l'armée devait se rendre à Monza pour rencontrer la caisse de guerre, qui était amenée de France par le col du Simplon. Lorsque l'argent ne se présentait toujours pas, les Suisses refusèrent d'être consolés davantage par des promesses. Ils avaient l'intention soit de se battre, soit de rentrer chez eux.

L'armée franco-vénitienne était probablement environ un tiers plus nombreuse que l'armée impériale, voire même davantage – environ 32 000 contre 20 000. Prosper Colonna, le commandant des troupes impériales, cependant, occupait une position presque inattaquable. Il se tenait à environ 4 miles au nord de Milan, près du petit château de chasse de Bicocca. Une route en contrebas bordait son front ; son flanc gauche était protégé par un marécage et son flanc droit par un profond fossé rempli d'eau, que seule une étroite passerelle traversait. Son front, qui faisait face au nord et avait une longueur très appropriée pour son armée, d'environ 600 mètres, était occupé par des canons et une ligne de tireurs d'élite de quatre hommes de profondeur, dont les armes avaient récemment été améliorées et qui avaient été formés pour tirer par rangs. Après que les premier et deuxième rangs avaient tiré, ils se jetaient au sol pour permettre aux troisième et quatrième rangs de tirer au-dessus d'eux. Derrière les tireurs se trouvaient les unités profondes de lansquenets allemands sous Georg Frundsberg et les soldats espagnols sous Pescara. Les hommes montés étaient positionnés plus en arrière pour contrer une éventuelle enveloppe contre le flanc droit à travers le pont.

La position était même beaucoup plus forte que celle occupée par les Espagnols à Ravenne. L'artifice de leurrer le défenseur hors de sa position par l'action de l'artillerie, l'obligeant soit à se retirer soit à avancer, qui avait si brillamment réussi à Ravenne, ne pouvait pas être reproduit ici, puisque les Français n'avaient guère de supériorité significative en artillerie et les cavaliers espagnols, contre lesquels l'artillerie avait été si efficace à Ravenne, n'étaient pas postés à l'avant cette fois mais dans le second échelon. De plus, il était très difficile de complètement envelopper la position impériale et de l'attaquer par l'arrière avec un corps, puisque la ville de Milan se trouvait si près derrière la formation de bataille impériale. De plus, lorsque l'approche de l'attaque française a été observée, Colonna avait fait sonner l'alarme par le duc Franz Sforza et avait fait sortir la citoyenneté armée, 6 000 hommes, pour couvrir l'arrière de l'armée impériale.

Malgré sa supériorité numérique, Lautrec, le commandant français, aurait naturellement préféré, dans de telles circonstances, éviter la bataille et continuer à opérer de la manière dont il avait procédé, c'est-à-dire assiéger et capturer les villes individuelles du duché dans l'espoir que les contre-opérations de l'ennemi lui donneraient peut-être une occasion d'utiliser sa supériorité dans une bataille en plein champ. Même si, en raison de la vigilance et de l'intelligence de son ennemi, il avait eu peu de succès au cours des deux mois de la campagne, un tel succès n'était certainement pas exclu pour l'avenir. Mais l'impatience des Suisses ne permettait pas de manœuvres prolongées. Peu importe combien Lautrec leur faisait remarquer la force de la position ennemie, leur audace et leur confiance n'étaient en rien ébranlées par leur expérience à Marignano. Ils rappelaient aux Français que, avec leur nombre réduit, ils avaient battu les Français eux-mêmes à Novare, et maintenant ils avaient l'intention de faire la même chose aux Espagnols, qui peuvent les avoir dépassés en ruses et en tromperie mais pas en courage.

Par conséquent, Lautrec n'avait d'autre choix que de les envoyer attaquer le front impérial. À cet effet, ils formèrent deux carrés avec leurs 15 000 hommes, chaque carré mesurant 100 hommes de large et 75 hommes de profondeur. Chaque unité était accompagnée de tireurs d'élite, et une troisième unité, principalement des cavaliers, avait pour mission d'envelopper le flanc droit de l'ennemi et d'attaquer par le pont. Au total, ils étaient environ 18 000 hommes. Les Vénitiens, cependant, et les autres troupes italiennes, totalisant environ 14 000 hommes, restèrent en réserve. Il n'est pas rapporté pourquoi Lautrec adoptait cette disposition. Il semble que, puisque les Suisses fanfarons de leur invincibilité avaient exigé la bataille, il fut décidé de leur laisser la responsabilité d'envahir l'ennemi. Il est également possible qu'il n'y avait guère assez de place en première ligne pour une troisième et une quatrième unité d'assaut. Enfin, les batailles individuelles, Lautrec a peut-être aussi eu une idée positive pour l'utilisation de la réserve. Il pouvait penser que, si les Suisses ne réussissaient pas dans leur attaque furieuse mais étaient repoussés, l'ennemi sortirait à leur poursuite, donnant à Lautrec l'occasion de fondre sur eux, dans leur désordre et sans la protection de leur position défensive, avec ses troupes fraîches. Si les Suisses se retournaient alors, la grande supériorité numérique de Lautrec pourrait vaincre l'ennemi.

Alors que les Suisses avançaient déjà, Lautrec essayait encore de les retenir afin que, au moins, son corps de flanc puisse se mettre en position et entrer dans l'action. Mais les Suisses, méfiants car ils n'avaient pu l'obliger à se battre que par leur obstination, voyaient dans cet ordre d'arrêt seulement une dernière tentative pour éviter le combat, et avec des cris enragés, ils exigeaient l'attaque. La masse de soldats montrait même une méfiance envers leurs propres chefs, disant que les capitaines, les jeunes nobles, les pensionnés et les mercenaires payés trois fois devaient se mettre à l'avant de la colonne et ne pas crier de l'arrière. Ainsi, la masse se précipita à travers la grêle de boulets de canon et d'arquebuses, qui ne pouvaient guère manquer leur cible dans les carrés serrés. Les attaquants atteignirent le chemin en contrebas, et les tireurs se retirèrent. Les Suisses gravirent la pente à côté du chemin en contrebas, d'environ 1 mètre de haut, pour entrer en contact avec les piquiers ennemis.

Comme l'indiquaient leurs tactiques, les lansquenets et les Espagnols n'étaient pas positionnés directement à côté du chemin creux, mais à une courte distance derrière celui-ci, de sorte que leurs tireurs, alors que les Suisses s'approchaient d'eux, pouvaient facilement se retirer à travers et autour de la ligne de front. Puis vint le choc, non pas alors que les défenseurs attendaient l'assaut des Suisses, mais en conséquence de leur avance contre les attaquants au moment où ceux-ci franchissaient le bord du chemin creux, ayant l'intention de continuer leur poussée en avant. Avec une hallebarde à la main, Frundsberg lui-même avait pris position dans le premier rang de ses lansquenets, qui étaient à genoux pour prier. "Tout le monde debout, à la bonne heure, au nom de Dieu !" cria le chef et se précipita en avant avec ses hommes. De l'autre côté, au point de la formation carrée des Suisses, se tenait Arnold Winkelried d'Unterwalden, qui sept ans plus tôt avait ouvert la bataille de Marignano et avait également combattu au service impérial aux côtés de Frundsberg. "Toi, vieux fripon, maintenant que je te trouve là, tu dois mourir par ma main," a-t-il crié. "Cela arrivera, si Dieu le veut," répondit Frundsberg. Frundsberg fut blessé par un coup de poignard à la cuisse ; Winkelried fut tué par les lances des lansquenets.

Les Suisses ont été contraints de se retirer. Ils étaient fatigués par la longue approche, beaucoup étaient tombés sous le feu des canons et des tireurs d'élite impériaux, et leur formation avait été rompue en traversant le chemin en contrebas, de sorte que leur "pression par l'arrière n'était pas la meilleure", comme les Appenzellois l'ont rapporté chez eux. Les rangs les plus arriérés, séparés des rangs de tête par le chemin en contrebas, ne pouvaient pas exercer la pression sur eux sur laquelle, bien sûr, le système tactique de ce carré profond était basé.

En même temps, la tentative des chevaliers français de traverser le pont et d'attaquer le flanc droit des troupes de l'empereur a également été repoussée.

Pescara, qui avec ses Espagnols avait repoussé les troupes des villes sous Albrecht von Stein de la même manière que Frundsberg avait repoussé l'autre formation suisse avec ses lansquenets, proposa maintenant de suivre la victoire et de poursuivre les Suisses. Frundsberg, cependant, refusa, en disant : « Nous avons déjà gagné assez d'honneur aujourd'hui », et Colonna, le commandant en chef, était d'accord avec lui. Malgré les lourdes pertes qu'ils avaient subies, les Suisses s'étaient retirés en bon ordre, et, comme nous le savons, derrière eux se tenaient 14 000 hommes, qui attendaient vraisemblablement que les troupes impériales viennent vers eux sur le champ de bataille.

Puisque cela ne s'est pas produit, les Français ont finalement dû reconnaître leur défaite, et, puisque les Suisses sont rentrés chez eux, la campagne a également été un échec.

Les lansquenets avaient vaincu les Suisses pour la première fois, et ils en étaient très fiers. Ils chantaient des chansons se moquant des troupes vaincues, qui répliquaient avec d'autres chansons. Dans la foulée de cette bataille de chansons, les différentes batailles se confondirent, et finalement la bataille de Bicocca, avec les carrés de lansquenets alignés serrés et le brave Arnold Winkelried, qui était leur victime, fut transposée dans la bataille chevaleresque de Sempach, 136 ans plus tôt.

Selon le plus petit nombre rapporté, les Suisses avaient 3 000 hommes tués à Bicocca, peut-être pas moins que dans toutes leurs grandes victoires réunies. Guicciardini écrit qu'ils ont perdu plus en audace, cependant, qu'en nombres, car il était certain, selon lui, que les dégâts subis à Bicocca les avaient tellement affaiblis que pendant de nombreuses années par la suite, ils n'ont pas montré leur ancien esprit. En effet, leur audace était fondée sur leur confiance inconditionnelle d'être invincibles, nourrie pendant deux siècles, et cette confiance, il était pensé, était maintenant brisée. En réalité, cependant, l'histoire militaire ultérieure ne confirme pas ce jugement. Si l'importance des Suisses a progressivement diminué, ce n'était pas parce que leur propre capacité avait diminué, comme nous le verrons, mais dans les développements globaux, qui limitaient de plus en plus la zone d'action de la puissance de la Confédération.

Ranke caractérise les Suisses à Bicocca comme suit :

« Ils avaient un courage de guerrier sauvage sans aucune inspiration supérieure, et ils n'avaient de fierté que pour eux-mêmes et croyaient ne nécessiter aucun leadership. Ils savaient qu'ils étaient des mercenaires, mais chacun était tenu de faire son devoir et voulait le faire. Leur seule pensée était de se battre, corps à corps, pour gagner leur paye pour l'attaque et pour surmonter leurs anciens adversaires, les Suédois, les lansquenets. »

BATAILLE DE PAVIE 24 FÉVRIER 1525

Malgré leur défaite à Bicocca, les Français continuèrent leur lutte pour la maîtrise de l'Italie. Deux campagnes suivirent, qui, bien qu'elles furent pleines de manœuvres, ne se soldèrent par aucune bataille et se terminèrent avec l'armée impériale, qui avait avancé jusqu'à Marseille, presque en désintégration, tandis que le roi François traversait à nouveau les Alpes, captura Milan (à l'exception de la citadelle) et assiégea Pavie.

La ville était défendue par des Espagnols et des lansquenets, qui repoussèrent les attaques françaises, si bien que le roi se limita finalement à encercler la ville dans le but de faire mourir de faim les habitants jusqu'à leur soumission. Pendant ce temps, des unités de lansquenets nouvellement recrutées sous Frundsberg et Marx Sittich d'Embs traversèrent les Alpes, s'associèrent

aux Espagnols sous Pescara et avançaient depuis l'est pour secourir la ville. Cependant, les Français, qui assiégeaient déjà la ville depuis plus de deux mois, depuis le 24 novembre, avaient profité de ce temps pour fortifier leur camp du côté extérieur, si bien qu'il semblait imprenable. Pescara poussa ses fortifications si près du camp ennemi que les tireurs se faisaient face à plusieurs endroits seulement à 40 brasses de distance. Mais le roi considérait sa position si forte qu'il estima inutile de prendre des mesures positives contre l'armée de secours. Il rassembla la majorité de ses troupes du côté est, où l'armée de secours le menaçait, et croyait pouvoir gagner simplement en attendant. Il avait d'autant plus confiance que ce plan réussirait qu'il y avait un manque total d'argent dans l'armée impériale, et les lansquenets menaçaient de rentrer chez eux s'ils n'étaient finalement pas payés. Des unités individuelles commençaient déjà à partir. Les soldats s'engagèrent finalement à attendre quelques jours de plus en échange de la promesse de forcer l'ennemi à livrer bataille. "Que Dieu me donne cent ans de guerre et pas un jour de bataille," dit Pescara, "mais maintenant il n'y a pas d'autre solution."

Le long de son front, l'armée de siège était retranchée dans une position imprenable à la fois vers l'intérieur et l'extérieur, mais le flanc nord s'étendait dans un parc de chasse entouré d'un mur en briques. Le flanc semblait être complètement protégé par ce mur, et c'était en effet le cas lorsqu'il était soigneusement observé. Avant que le mur puisse être abattu et qu'une partie considérable de l'armée de secours puisse pénétrer, des forces supérieures de l'armée française étaient toujours à portée pour chasser les attaquants.

Pour l'armée impériale, tout dépendait de leur capacité à affaiblir l'état d'alerte des Français et à pénétrer dans le parc en grand nombre avant que les Français ne puissent se rassembler pour la contre-attaque.

Dans la nuit du 23 au 24 février, un certain nombre de troupes de travail espagnoles (*vastadores*) avec des béliers et d'autres instruments similaires ont été envoyées à la partie la plus au nord du mur, qui était assez éloignée du camp français. Ils prenaient soin de ne pas utiliser de canons pour abattre le mur, afin que les Français ne soient pas alertés par leur tonnerre. La nuit était sombre et orageuse, de sorte que le travail s'est fait sans attirer l'attention de l'ennemi. Contribuant sans doute à ce manque de prudence, le fait est que les armées s'étaient maintenant face à face pendant trois semaines, de petites attaques avaient eu lieu presque chaque nuit et ils ne soupçonnaient donc pas quelque chose de plus important derrière divers petits mouvements.

Alors que les *vastadores*, travaillant toute la nuit, ouvraient trois grandes brèches dans le mur de la ville, toute l'armée se déplaçait. Elle a commencé dans l'obscurité profonde et est arrivée devant les brèches à l'aube. Si les Français avaient remarqué ce mouvement, ils auraient pu l'interpréter comme le début d'un retrait.

Maintenant, les troupes impériales ont afflué dans le parc en trois colonnes et se sont déployées. D'abord sont venus 3 000 tireurs, Espagnols et lansquenets. Ensuite sont venus les cavaliers et enfin les lansquenets. Ces derniers étaient peut-être derniers parce qu'ils formaient la plus grande masse et avaient donc besoin du plus de temps pour passer à travers la brèche étroite.

Le terrain dans le parc formait une prairie ondulante, à travers laquelle coulait un petit ruisseau. Par ci par là se dressaient des arbres isolés et de petites sections de bois, et à peu près au milieu, se trouvait une laiterie ou un petit pavillon de chasse, Mirabello. Les troupes impériales avaient déjà atteint ce point lorsqu'elles se sont retrouvées en face des Français. Le roi François lui-même arriva au galop avec les hommes d'armes, et l'artillerie française commença à tirer. Les troupes impériales, qui étaient de toute façon très faibles en canons, ne réussirent pas du tout à tirer. Les Français, qui en comptaient au total pas moins de cinquante-trois pièces, tiraient avec succès. Mais les braves hommes d'armes français étaient particulièrement efficaces pour repousser la cavalerie de l'empereur, au point que le roi François dit déjà à un compagnon que ce jour-là ferait de lui le maître de Milan.

Mais ce succès fut de courte durée. Les tireurs d'élite espagnols et allemands, dont certains étaient sans doute déjà armés des nouvelles armes à feu, les mousquets, qui avaient une plus grande précision à longue distance et une puissante force de pénétration, vinrent en aide à leurs cavaliers. Les arbres, les bois, et même le ruisseau leur offraient un abri contre les hommes d'armes français,

et leurs tirs en abattirent tant que les cavaliers impériaux purent revenir au combat. En attendant, cependant, les grandes formations d'infanterie avançaient. L'artillerie française ne pouvait pas les arrêter, et ils chargèrent dans la première formation de l'armée française, la "Black Band," 5 000 soldats de basse Allemagne, qui venaient juste d'entrer sur le terrain.

Les deux armées étaient d'une force approximativement égale en infanterie, environ 20 000 hommes, mais les Français avaient un plus grand nombre de cavaliers et de canons. En conséquence, cependant, de l'apparition soudaine de l'armée impériale à l'aube dans un endroit inattendu, cette armée était maintenant complètement déployée au milieu du parc, tandis que les 8 000 Suisses, cette partie des Batailles Individuelles de l'armée française qui occupait la portion sud du camp, n'étaient pas encore en position. Par conséquent, Frundsberg et Embs, avec leurs deux unités, fortes de 12 000 hommes, purent « saisir la 'Black Band' comme avec des pinces » des deux côtés et les décimer complètement. Les Suisses n'apparurent que lorsque les restes de la « Black Band », avec les cavaliers français, se précipitaient vers l'arrière. Mais les Suisses étaient d'autant moins en mesure de changer le sort de la journée que la garnison de Pavie, faisant une sortie, apparaissait maintenant dans leur dos. Dans leur situation désespérée, les Suisses ne purent même pas attaquer en formation serrée, et ils furent attaqués de tous côtés et mis en pièces par la force supérieure de l'ennemi, tout comme la « Black Band » avait été détruite, ou ils cherchèrent leur salut dans la fuite.

L'arrière-garde de l'armée française, sous le commandement du duc d'Alençon, qui était principalement positionnée de l'autre côté de Pavie, n'avait pas encore été engagée. Le duc, cependant, vit qu'il n'y avait aucune perspective de succès, et il détruisit le pont que les Français avaient érigé sur le flanc sud à travers le Ticino. Ce faisant, il sauva sa propre vie et celle de ses hommes, mais causa de plus grandes pertes dans les autres parties de l'armée, où de nombreux hommes périrent dans les eaux de la rivière ou furent capturés, comme le roi François lui-même et nombre de ses hommes d'armes. Cette victoire, qui anéantit l'armée ennemie, aurait coûté aux troupes impériales pas plus de 500 tués, et c'est sans doute possible, puisque, grâce à l'attaque surprise et à l'assaut par le flanc, elles avaient pu combattre à chaque phase de la bataille avec une grande supériorité numérique. Avec ce point, l'accusation de manque d'énergie que Guicciardini a faite contre les Suisses s'effondre aussi. En réalité, il n'y avait rien qu'ils puissent faire.

LE RASSEMBLEMENT À VIENNE EN 1532

En plus des analyses de bataille, un rassemblement de troupes que Charles V a ordonné de réaliser à Vienne en 1532 mérite également notre attention. Jovius, qui était présent personnellement dans le cortège du légat papal, a fourni une description détaillée de cet événement, utilisant, semble-t-il, un rapport officiel avec un croquis. Une lettre du roi Ferdinand à sa sœur, datée du 2 octobre, indiquait que l'armée comptait 80 000 fantassins et 6 000 cavaliers. Schärtlin von Burtenbach donne 65 000 fantassins et 11 000 cavaliers, tandis que Sepulveda et Jovius mentionnent le nombre total de 120 000 hommes, y compris 30 000 cavaliers et 20 000 tireurs. Ce total, cependant, incluait vraisemblablement également des troupes de garnison.

Ces grandes différences dans les chiffres donnés par des témoins qui mériteraient normalement toute crédibilité sont dignes d'attention. Bien sûr, le nombre de 30 000 cavaliers est complètement incroyable.

La formation pour le rassemblement avait la grande masse de haliebardiens formant trois carrés avec un nombre égal d'hommes de chaque côté, c'est-à-dire entre 140 et 150 hommes de large et de profond. Tous les troupes montées étaient formées dans les intervalles entre ces carrés et avec la même profondeur, et l'ensemble de la formation était entouré d'une bande de tireurs d'élite sur cinq rangs de profondeur. L'artillerie était disposée devant, et les légers cavaliers hongrois étaient à l'extérieur de la formation.

Jovius dit que la raison de cette formation était que les cavaliers ne soient pas exposés aux forces supérieures des Turcs, qu'il évalue à 300 000.

Rüstow comprenait cela comme signifiant qu'il s'agissait d'une position défensive qui a ensuite été considérée comme l'« Ordre hongrois » pendant plus de 100 ans dans les guerres contre les Turcs.

Je ne vois dans cette assemblée qu'une formation de parade sans aucune signification tactique. Je ne connais aucune bataille où les troupes étaient disposées de cette manière.

L'ensemble de la puissante levée de 1532 n'a eu aucun résultat positif, car le sultan Soliman, ne voulant pas risquer de laisser une bataille se développer, s'est retiré, et les protestants n'étaient pas disposés à faire des conquêtes pour l'empereur. En raison de mauvaises rations et d'un manque de paie, une mutinerie a éclaté parmi les troupes, et l'armée a été dissoute.

BATAILLE DE CERISOLES 14 AVRIL 1544

Les Français assiégeaient Carignano, au sud de Turin. Une armée impériale sous le commandement de del Guasto cherchait une position qui forcerait les Français à abandonner le siège ou à attaquer l'armée de secours dans des conditions défavorables. Mais la manœuvre, bien que très soigneusement planifiée, a échoué, en partie parce que le temps pluvieux a adouci les routes et que l'armée avec ses grandes colonnes de provisions n'a pas pu atteindre l'objectif de marche dans le temps prévu.

Le jeune et audacieux commandant des Français, le prince d'Enghien, prévoyant la tentative de secours de del Guasto, avait demandé et obtenu la permission de son roi de risquer une bataille. Maintenant, alors que l'armée impériale approchait, les Français, qui s'étaient alertés au bon moment, sortirent de leur camp à Carignano à trois heures du matin et se présentèrent sur le flanc droit des colonnes de marche ennemies, de sorte que del Guasto devait décider soit de se retirer et de sacrifier Carignano, soit d'accepter la bataille.

Les forces opposées étaient à peu près égales. Del Guasto avait une supériorité numérique en fantassins, tandis qu'Enghien avait plus de chevaliers. À la dernière minute, plus de 100 nobles français se précipitèrent pour le rejoindre, des batailles individuelles se précipitant pour combattre dans la manière chevaleresque ancienne dès qu'ils entendirent le cri qu'une bataille était imminente. Del Guasto croyait cependant, comme il le dit plus tard à Jovius, que l'expérience de Pavie montrait que les mousquetaires étaient supérieurs aux chevaliers et que ses lansquenets lui apporteraient ainsi la victoire. Il accepta donc la bataille, et les deux armées se déployèrent à l'endroit où elles avaient été en contact.

Cependant, les deux armées cherchaient à obtenir pour elles-mêmes l'avantage tactique de la défense et à forcer l'autre armée à attaquer. En conséquence, la bataille, rappelant des événements assez modernes, a commencé par un duel entre tireurs d'élite et artillerie durant plusieurs heures. Les tireurs d'élite se déplaçaient d'avant en arrière, et chaque fois qu'ils étaient vivement pressés, ils appelaient à l'aide les cavaliers. Dès que les cavaliers arrivaient, les tireurs d'élite sur le terrain découvert devaient naturellement se retirer.

C'était finalement del Guasto qui a décidé d'attaquer, peut-être parce qu'il ne pouvait plus tolérer les effets de l'artillerie française, et peut-être dans la croyance qu'il contrait une poussée ennemie qui était déjà en cours.

Les deux côtés avaient déployé leurs hallebardiers en trois grands carrés à la manière suisse ancienne. Sur le terrain uniformément ondulé, ces carrés se tenaient simplement côte à côte. Lorsque les Suisses, dans des temps antérieurs, avaient déployé leurs trois carrés en échelons, c'était pour acquérir une liberté totale de mouvement dans leur attaque orageuse. Ici, où chaque côté attendait l'attaque et chaque carré était accompagné et flanqué de cavaliers, le déploiement linéaire s'est effectué automatiquement.

Alors que les troupes entraient en contact, le meilleur carré de hallebardiers de l'armée impériale, l'avant-garde sur le flanc droit, composé de lansquenets et d'Espagnols, se heurta à une unité de Suisses nouvellement recrutés (de Gruyères) et d'Italiens qui était numériquement supérieure mais plutôt mal organisée. Ces dernières troupes furent repoussées et poursuivies, et

même les hommes d'armes français, qui attaquèrent les lansquenets et Espagnols en avance, ne purent les retenir.

Au centre, cependant, une unité de lansquenets nouvellement recrutés a rencontré une unité correspondante de Suisses particulièrement expérimentés au service français. Cette unité, initialement soigneusement retenue par son capitaine, Fröhlich, n'a pas attaqué les lansquenets tant qu'ils ne s'étaient pas rapprochés d'eux et, en raison d'un manque d'expérience et du terrain difficile devant le front, étaient quelque peu désorganisés. Ces Suisses, bien que significativement moins nombreux, étaient supérieurs à leurs ennemis en capacité militaire. Et il arriva également que les hommes d'armes français vainquirent les légers cavaliers espagnols qui accompagnaient les lansquenets, et enfin le troisième carré français de piquiers, composé de Gascons, frappa les lansquenets sur le flanc. Cela a été rendu possible par le fait que le troisième carré d'infanterie impériale, qui devait attaquer les Gascons, ne l'a pas fait mais s'est retenu. Cette unité était composée d'Italiens qui n'avaient pas encore accompli quoi que ce soit avec les nouvelles tactiques d'infanterie, et l'unité était seulement petite. Del Guasto comptait probablement sur le fait que ces Italiens étaient très forts en tireurs, mais les tireurs avaient été contraints de se retirer devant les cavaliers ennemis. Les cavaliers florentins, eux aussi, qui accompagnaient l'infanterie italienne, furent vaincus par les Français, et ainsi l'unité des piquiers gascons avait été libre de tourner son attention, sous une direction habile, vers le point décisif. Les sources ne s'accordent pas sur le moment où les Gascons sont tombés sur les lansquenets. Il n'est pas clair s'ils ont simplement achevé la défaite après que les Suisses avaient déjà repoussé l'ennemi, ou si les deux unités ont travaillé ensemble, ou si les Gascons ont accompli le principal travail. Puisque les Suisses eux-mêmes ont rapporté seulement quarante tués, dont certains devaient avoir été perdus lors du combat précédent, leur affrontement avec les lansquenets ne peut pas avoir été si difficile que cela. L'intervention des Gascons était sans doute déjà efficace lorsqu'ils ont été vus approchant, avant que leurs armes puissent être utilisées. Le récit de Monluc selon lequel l'affrontement était si fort que le premier rang de chaque côté a été jeté au sol ne peut probablement pas être répété comme un fait réel.

Le flanc droit de l'armée impériale, initialement victorieux, qui avait commis l'erreur fondamentale de poursuivre sa victoire immédiatement au lieu d'abord d'aider à vaincre le gros des troupes ennemies, les Suisses, était maintenant attaqué de toutes parts et détruit lorsqu'il tenta de revenir sur le champ de bataille.

Les caractéristiques uniques de cette bataille semblent toutes avoir été déterminées par les armes à feu, tant par ce qu'elles ont accompli que par ce qui était attendu d'elles mais qui n'a pas été réalisé. Alors que dans les grandes batailles précédentes, nous avons un défenseur clairement défini et un attaquant également clairement défini, nous avons ici le phénomène que les deux côtés souhaitaient obtenir tactiquement jusqu'au dernier moment l'avantage de la défense. Ce n'est manifestement pas simplement l'avantage du terrain qu'ils espéraient - car lors des batailles antérieures, les Suisses, bien sûr, n'y pensaient jamais - mais l'avantage des armes à longue portée. De plus, il est rapporté que tant les lansquenets que les Gascons ont placé des tireurs d'élite avec des harquebuses ou des pistolets dans le deuxième rang, ayant pour mission de tirer dans la masse ennemie juste avant le choc. Le poids et la formation serrée du carré de hallebardiers étaient donc réduits dans une certaine mesure. C'était comme le début d'une désintégration, et les Suisses ne donnaient aucune preuve de ce nouveau style d'artifice, et pourtant ils continuaient à être victorieux. Puisque même le fusil devait céder devant les chevaliers français, Ceresole montre que le succès des mousquetaires à Pavie était significativement déterminé par la couverture que le terrain dans le parc offrait aux tireurs. L'artillerie, même si elle n'était pas nombreuse, avait un effet plus important sur le cours de la bataille que les armes à feu de poing. Mais ce sont toujours les grandes formations de piquiers qui ont produit la véritable décision.

Les pertes de l'armée impériale en tués et en capturés furent énormes, environ la moitié de l'armée, dont 5 000 tués. Néanmoins, les résultats positifs de la victoire pour les Français étaient minimes. Après un certain temps, ils capturèrent Carignano, mais ils ne purent rien faire de plus, puisque l'empereur Charles se préparait à une invasion de la France depuis l'Allemagne et que le roi

François rappelait des troupes d'Italie pour se protéger contre cette invasion. Bien sûr, si del Guasto avait été victorieux à Cerisoles et avait ensuite traversé les Alpes pour envahir la France, la pression sur les Français serait devenue très intense. Mais même dans ce cas, cela n'aurait certainement pas été suffisant pour une défaite complète.

Chapitre 6 : Machiavel

La nouvelle art de la guerre a également produit à la fois son grand théoricien. Même au Moyen Âge, les hommes n'avaient pas cessé de lire Végèce. Charles le Téméraire avait fait traduire Végèce et Xénophon pour lui-même, et ces traductions sont encore préservées. Sa traduction de la *Cyropédie* par Vasque de Lucenne a été perdue lors de la fuite de Nancy.

Charles V a étudié les écrits de César en grand détail et a écrit de nombreuses annotations dans la marge de son exemplaire. Sur ses ordres, une commission de chercheurs a été envoyée en France pour déterminer les emplacements des camps de César, et ils en ont réalisé quarante plans.

Cependant, l'auteur militaire classique de la période était Niccolo Machiavel, dont la Renaissance de l'Art de la Guerre (*Renaissance der Kriegskunst*) a récemment été favorisée par Martin Hobohm avec un ouvrage à la fois fondamental et définitif.

Machiavel fut fortement impressionné par le fait que, alors que dans sa jeunesse (né en 1469), les troupes montées avaient encore été presque exclusivement l'armement dominant, c'était maintenant l'infanterie qui décidait de l'issue des batailles. Il combina cette conviction avec les résultats de ses études classiques, à savoir que les Romains avaient régné sur le monde grâce à leurs légions, et il se fixa désormais pour tâche de montrer au monde et particulièrement à ses compatriotes qu'une infanterie citoyenne compétente représentait l'idéal d'une organisation militaire et était capable de libérer l'Italie et surtout Florence des redoutables bandes de mercenaires avec lesquelles la guerre était désormais menée. Son patriotisme et son intellect constructif, ses études littéraires et son regard réaliste sur le monde environnant s'unirent pour le pousser à la fois à la construction d'un système théoriquement conçu et à la création pratique d'une milice nationale florentine dans laquelle il avait l'intention de renouveler le système des anciens Romains.

Le poste de chancelier que Machiavel occupait dans la République de Florence n'était pas le poste principal mais, comme nous le dirions aujourd'hui, l'un des postes subalternes supérieurs. De cette position inférieure, Machiavel a pu, grâce à la puissance de sa parole et à sa personnalité, convaincre la république en 1506 d'organiser une milice, qui a finalement atteint une force de près de 20 000 hommes.

Le pays était divisé en districts. Des commissaires du gouvernement parcouraient ces districts, désignaient les hommes qui leur semblaient appropriés et en dressaient des listes. Chaque district disposait d'une compagnie, à la tête de laquelle était désigné un capitaine expérimenté. Les hommes ont reçu des armes – une lance et un harnais – et un uniforme, un jerkin blanc et des culottes avec une jambe rouge et une jambe blanche. Chaque compagnie portait une bannière en tissu distinctif, mais elles étaient toutes décorées de la même figure du lion florentin. Le capitaine était aidé par un chancelier pour l'administration, la tenue des listes et de toute la correspondance, un enseigne, un certain nombre de caporaux et un ou plusieurs tambours, qui jouaient du tambour « à la manière de ceux d'au-delà des montagnes ». De temps en temps, lors d'un jour de fête, le capitaine rassemblait ses hommes dans leur district, les passait en revue, soit seul, soit avec un commissaire gouvernemental de la capitale, et les entraînait à des mouvements militaires « à la manière des Suisses ». Parfois, de grands défilés avaient lieu à Florence même.

En temps de paix, les miliciens avaient le droit de porter des armes et bénéficiaient également de certains privilèges juridiques. En temps de guerre, ils recevaient (ou étaient censés recevoir) le même salaire que les hommes recrutés, soit 3 ducats par mois. Les capitaines recevaient un salaire régulier allant jusqu'à 12 ducats par mois, ou, à la place, une provision partielle de denrées alimentaires, un logement gratuit, et du fourrage pour un cheval.

Les entreprises ont été progressivement renforcées jusqu'à atteindre une grande force, 800 hommes, et étaient donc beaucoup trop grandes pour un seul officier, mais on estimait qu'en cas de

guerre, seulement environ un tiers de ce nombre prendrait vraiment le champ, et en fait ces chiffres étaient même beaucoup plus petits, environ 150 hommes par entreprise.

Au moins 70 pour cent des hommes dans les entreprises étaient armés de longues lances, environ 10 pour cent étaient des tireurs d'élite, et le reste était divisé entre hallebardes légères (les "ronca"), lances à pincer et autres armes de combat rapproché. Ils formaient le grand carré, apprenaient à marcher dans une certaine mesure en rythme avec le tambour, à maintenir leur place en colonne et en rang, et à se tourner à droite et à gauche. Ces mouvements, tout comme la manipulation des armes, étaient si simples qu'ils pouvaient probablement être appris lors des quelques exercices de vacances. Les Suisses et les lansquenets, eux aussi, n'étaient probablement pas drillés plus en profondeur. La seule arme qui nécessitait une compétence particulière, l'arme à projectile, était portée par ces hommes qui s'entraînaient de leur propre chef et qui possédaient eux-mêmes de telles armes. Que l'arme soit une arbalète ou une arquebuse était laissé à la décision de l'individu.

Jusqu'à présent, l'organisation de la milice florentine semble correspondre à toutes les exigences raisonnables. Mais il y avait d'autres conditions. Dans le tout premier mémorandum dans lequel Machiavel a recommandé cette milice aux Florentins, il a soulevé la question de savoir si la création d'une force armée de cette manière ne pourrait pas devenir dangereuse pour la république elle-même. L'organisation était basée, tout d'abord, sur la position dominante de la ville sur la campagne, une vaste zone comportant de nombreuses fermes et petites villes. Seule une partie de cette zone, appelée le « *contado* », était considérée comme absolument fiable. La plus grande partie, le « *distretto* », avait été progressivement soumise par la force et pourrait éventuellement décider de refuser à nouveau l'obéissance à la ville. Dans la ville elle-même régnait une classe moyenne très artificiellement organisée avec une empreinte aristocratique. À la tête de la république se tenait un gonfalonier, Soderini, qui était élu à vie, mais sa juridiction était limitée. Le véritable pouvoir gouvernemental était entre les mains de plusieurs conseils, le Conseil des 80, le Conseil des 10, le Conseil des 9 et le Conseil des 8, dont la composition changeait toujours après quelques mois et dont les juridictions se chevauchaient à bien des égards. Au-dessus de tous ces groupes se trouvait une assemblée citoyenne composée d'hommes dont le père, le grand-père ou l'arrière-grand-père avait un jour appartenu à l'un des conseils ou avait été éligible à une telle adhésion.

La distinction de base par rapport à la constitution de la Rome antique est immédiatement évidente. À Rome, le paysan avait les mêmes droits que l'habitant de la ville, et il n'y avait pas d'opposition entre la ville et la campagne. Les fonctionnaires de la république avaient une autorité complète. Les riches familles aristocratiques jouissaient d'un respect hérité, soutenu par la religion, et exerçaient leur influence en équilibre vacillant avec les masses démocratiques. Ces masses formaient l'armée.

D'un autre côté, aussi lâche, en effet diffuse, que fût la machine gouvernementale florentine, elle était en outre constamment menacée de l'extérieur et de l'intérieur par les prétentions de la famille médicé exilée. Tout était donc construit sur une base de suspicion mutuelle et de limitations mutuelles. En temps de paix, la milice était sous le Conseil des 9, mais si la guerre éclatait, le commandement passait au Conseil des 10. Machiavel pensait que c'était précisément un avantage, le fait que les miliciens ne savaient pas vraiment qui était leur maître. Mais comment un gouvernement aussi lâche pouvait-il créer une organisation militaire solide ? Tout ce qui se faisait dépendait en réalité de Machiavel, qui, en tant que secrétaire officiel dans divers conseils, créait et représentait en sa personne l'unité qui permettait aux différents groupes de fonctionner de manière cohérente.

Même Machiavel n'a cependant pas pu faire autre chose que de chercher un juste milieu entre le désir de la république d'avoir une armée et la peur de la république d'être absorbée par sa propre armée.

Le premier impératif pour une milice utile aurait été la croissance mutuelle la plus étroite possible du capitaine avec sa compagnie. Les hommes devaient avoir confiance en leur capitaine, et le capitaine devait connaître ses hommes. Que n'aurait-on pas pu accomplir avec des capitaines qui avaient habitué leurs hommes à leur commandement de cette manière ! Pour éviter de tels dangers,

il était prescrit que les capitaines soient transférés chaque année dans un autre district, afin que « leur autorité ne s'enracine pas ».

Le capitaine, cependant, n'avait aucun véritable pouvoir sur sa compagnie. Le milicien qui ne voulait pas assister à l'exercice n'avait besoin d'aucun congé mais devait simplement s'excuser de quelque manière que ce soit. Le capitaine n'avait pas de pouvoir direct de punition mais pouvait seulement arrêter des hommes, de manière temporaire, en cas de mutinerie ouverte. Le pouvoir de punir était entre les mains du commissaire gouvernemental et des autorités à Florence. Quelques capitaines ont une fois reçu les instructions écrites suivantes :

« En considération de la petite compensation que nos hommes enrôlés reçoivent pour leur peine et leur inconfort durant leur entraînement en tant que membres de la milice, nous souhaitons qu'ils soient traités humainement et corrigés de manière bienveillante chaque fois qu'ils commettent des erreurs lors des exercices en raison de leur inexpérience. Nous désirons cela afin qu'ils accomplissent ce travail avec encore plus de joie et de cœur léger. En tenant compte de ce qui précède, nous considérons que ce moyen est le plus efficace pour maintenir leur obéissance et leur attitude positive envers cet entraînement. Il nous apparaît qu'intimider et irriter les hommes produirait l'effet inverse. Pour cette raison, nous avons souhaité vous exhorter à les traiter avec bonté et à vous donner la peine de maintenir une bonne attitude en eux. Vous devez faire attention à éviter tout ce que vous savez ou croyez susceptible de provoquer un incident. »

Alors que le capitaine était un étranger nommé dans le district par les autorités, l'enseigne et les caporaux étaient des habitants locaux respectés. Nous constatons cependant qu'ils n'avaient aucune fonction militaire assignée, de sorte que la gestion effective du service reposait uniquement sur le capitaine.

Tout comme les capitaines n'avaient pas d'agences efficaces sous leurs ordres pour l'exécution de leur mission, la milice dans son ensemble manquait également d'un commandement militaire supérieur unifié. Les capitaines eux-mêmes dirent à Machiavel qu'il devait veiller à ce qu'un colonel soit nommé. Et en fait, Machiavel le fit une semaine avant l'effondrement final. Le 25 août 1512, Jacopo Savelli, un condottiere florentin vétéran des unités montées, fut nommé commandant suprême, mais il n'était plus capable de sauver la situation. S'il avait pu le faire et avait réussi à établir la discipline parmi les 20 000 miliciens, il aurait bientôt été simple pour lui de mener ses unités contre le trésor de la ville tyrannique et de poser son pied sur le papier sur lequel la constitution du peuple était écrite, à condition qu'il n'ait pas été assassiné au préalable (Hobohm).

Après que la milice à pied a été organisée à une échelle impressionnante, Machiavel a également fait adopter la création d'une milice montée à la fin de 1510.

La milice de Machiavel a existé pendant environ sept ans. Elle a été utilisée pour soumettre à nouveau la ville de Pise à Florence. Les approvisionnements à Pise ont été coupés, et ses récoltes ont été détruites deux fois par an jusqu'aux murs de la ville. Cette famine imposée a finalement forcé la ville à capituler. Mais la milice n'a pas eu à faire face à une véritable épreuve jusqu'à ce qu'une grande ligue se forme en 1512 pour restaurer la famille Médicis à Florence. À la tête de cette ligue se trouvaient les Espagnols. C'était la même infanterie espagnole qui avait été vaincue à Ravenne, mais malgré cette défaite, elle évita la destruction grâce à sa cohésion inébranlable. Lorsque ces Espagnols traversèrent la frontière florentine, la milice fut appelée. Il aurait été facile d'envoyer 12 000 hommes contre les 8 000 Espagnols. Mais dès le départ, il semblait qu'il s'agissait d'un risque impossible de s'opposer à cette armée expérimentée dans un champ ouvert. Par conséquent, la milice a occupé Florence et la petite ville de Prato, à environ 9 miles au nord de la capitale, qui était initialement menacée par les Espagnols. Prato avait encore les défenses médiévales, un mur haut et mince. Une tentative des assaillants de grimper le mur avec des échelles a été repoussée. Les Espagnols n'avaient que deux canons de siège, et l'un d'eux a explosé. Avec le canon restant, ils ont tiré une brèche dans le mur, ou, comme l'indique une source, plus une fenêtre qu'une brèche, un trou de 4 mètres de large et 2 mètres de haut. Les assaillants étaient déjà dans un besoin extrême à cause d'un manque de provisions. Si Prato avait tenu encore deux jours, l'armée espagnole aurait dû se retirer et aurait peut-être pu se disperser pendant sa retraite. C'est précisément ce besoin extrême qui a poussé l'armée à tenter l'attaque sur la brèche. La brèche était

non seulement petite et si haute que des échelles devaient être utilisées, mais elle pouvait également être prise sous le feu d'un deuxième mur derrière elle. Mais les arquebusiers espagnols se sont approchés du mur de la ville et l'ont couvert d'un feu si lourd que les défenseurs n'osaient plus se montrer dans les créneaux. Lorsque les Espagnols, menés par quelques enseignes, s'apprêtaient à attaquer, les miliciens toscans prirent la fuite, et en moins d'une demi-heure, la ville fut conquise.

Il s'ensuivit une boucherie épouvantable, et non seulement des meurtres, mais aussi des viols et des pillages. Les prisonniers encore en vie, après avoir tout abandonné, furent torturés par les Espagnols pendant trois semaines afin de forcer des rançons à leurs parents vivant à une certaine distance. Les Florentins se plaignirent au commandant espagnol, Cardona, de l'ampleur sans précédent des rançons exigées. Il a lui-même admis que les exigences étaient trop élevées, mais a déclaré qu'il était impuissant face à ses troupes.

La chute de Prato fut également la fin de la République de Florence. Elle annonça qu'elle était prête à accueillir à nouveau les Médicis, et en peu de temps, cette famille avait à nouveau les rênes du pouvoir dans ses mains. La milice, elle aussi, prit fin avec la république.

La garnison de Prato n'était pas plus petite que 3 000 miliciens et 1 000 citoyens armés. Ils savaient tous ce qui les attendait si les Espagnols prenaient la ville. Comment était-il possible, même si leur esprit guerrier et leur patriotisme n'étaient pas suffisants, qu'ils ne rassemblent pas suffisamment de forces de combat pour défendre la brèche afin de se sauver du sort le plus horrible ? Après tout, ils étaient quelque chose de plus qu'une simple levée de civils. Ils avaient des capitaines expérimentés au combat et étaient formés dans une certaine mesure à l'utilisation de leurs armes et à maintenir leur formation. Mais c'est encore une fois une situation semblable à celle de la *Völkerwanderung*, où les provinces les plus riches avec des millions d'habitants sont tombées victimes de quelques milliers d'Allemands presque sans opposition, et ville après ville a été réduite en cendres simplement parce que cela plaisait aux sauvages barbares.

Machiavel avait étudié le système militaire romain, mais, fait remarquable, il n'avait pas découvert le concept décisif, la discipline romaine. La discipline était, en effet, positivement exclue en raison de ses règlements selon lesquels les capitaines n'avaient aucun pouvoir direct de punition et il n'était pas permis que leur autorité devienne enracinée parmi les troupes. Rien n'est plus intéressant que de noter à partir de ce point pourquoi Rome a réussi à devenir le plus grand centre de pouvoir et, d'autre part, pourquoi la tentative de Florence d'en faire autant a échoué si misérablement. La ville de Rome ne dominait pas sa population paysanne mais formait une unité avec elle. Les paysans, avec les bourgeois, élaient les autorités dans les comités. À Rome, comme à Florence, il y avait une certaine méfiance envers le conseil municipal, et pour cette raison, il n'y avait pas de commandant d'armée unifié ; au lieu de cela, le commandement était divisé entre deux consuls. Mais à partir de ce point, l'autorité de l'empire régnait avec une puissance de fer, soutenue par la religion et le système de présages. Le maniement du centurion avec son bâton de vigne donnait aux troupes romaines la fermeté nécessaire pour résister aux Gaulois et aux Cimbres, une fermeté qui manquait tristement aux miliciens de Machiavel lors de la brèche de Prato.

Les Suisses, les lansquenets et les Espagnols manquaient également de la discipline romaine. Ce qui les rendait encore irrésistibles dans le feu de l'action, c'était leur habitude de longue date de maintenir leur formation et, enfin, la confiance mutuelle qui s'était développée grâce à leurs victoires. Machiavel n'était pas en mesure de donner à ses miliciens ni discipline ni esprit guerrier développé au cours de la bataille elle-même, et il ne reconnaissait même pas théoriquement la valeur et l'importance de l'un ou l'autre facteur. Mais ne lui en faisons pas reproche. Dans son concept de l'armée nationale se trouvait la vision d'un prophète. Il était impossible pour la nation florentine au début du XVI^e siècle de former réellement une telle armée populaire, car l'organisation de base manquait, et des siècles étaient nécessaires pour créer ce concept de discipline, à la fois brutale et idéale, qui forme également une levée du peuple en un corps militairement utile. Mais Machiavel, en souhaitant relier l'infanterie de l'avenir au système romain, avait un bon pressentiment sur ce sujet.

En gros, deux précurseurs, dont il s'est également inspiré, se sont rapprochés de la véritable cible plus que Machiavel lui-même. Ils étaient le condottiere Vitelli et César Borgia, chacun ayant

créé dans son territoire une combinaison d'un système de mercenaires et d'une milice, et le résultat était sans aucun doute meilleur que la pure milice florentine. Nous pouvons attribuer cela au fait que Vitelli et Borgia n'étaient pas des idéalistes mais des soldats pragmatiques. Principalement, ils étaient à la fois généraux et seigneurs dans leur territoire. Ils n'avaient pas à craindre, comme le faisaient les citoyens florentins du Conseil des 9 et du Conseil des 10, que si leur création réussissait vraiment, elle pourrait un jour leur devenir dangereuse, et donc ils n'affaiblissaient pas artificiellement l'autorité militaire mais la développaient en fonction des exigences de la nécessité militaire. Bien sûr, leur œuvre n'avait pas non plus de permanence, car la base de leur propre position dominante ne résistait pas aux tempêtes des temps.

Tout comme l'organisation de la milice toscane par Machiavel n'était en rien irréprochable, il réussit aussi peu à formuler une théorie de la stratégie incontestable et cohérente. Ici aussi, nous pouvons dire qu'il a vu le problème de son époque et dans ses déclarations, il y avait quelque chose de prophétique mais qui ne créait pas encore une théorie bien construite.

La transition du Moyen Âge à la période moderne a été marquée par le grand accroissement des moyens de mener la guerre. Les puissants carrés de combat ont remplacé le petit nombre de fantassins armés d'armes de mêlée des armées médiévales. Et la technologie des nouvelles armes à feu peut être considérée comme ayant augmenté d'instant en instant. Nous pourrions soupçonner que ces moyens militaires accrus en stratégie ont conduit d'autant plus rapidement au recours final et puissant à la bataille, et nous avons effectivement présenté comme un fait une série de descriptions de bataille les plus excellentes sur une période très courte. Au Moyen Âge, même si les concepts de tactique et de stratégie n'étaient pas à éliminer en théorie, on ne pouvait en parler que de manière très limitée, en détail, dans des circonstances particulières, en des moments particulièrement intensifiés. Le chevalier était trop une personnalité individuelle pour avoir des capacités de leadership, et son armement était trop limité, si bien que d'abord le concept de tactique devient presque inapplicable, et sans tactique, il ne peut y avoir de stratégie. La nouvelle infanterie, combinée avec les nouvelles armes à feu de gros et petit calibre et avec l'ancienne forme de troupes montées, à la fois légères et lourdes, a permis une abondance de combinaisons avec le terrain changeant, des possibilités d'attaque et de défense qui étaient inconnues au Moyen Âge. Pouvons-nous peut-être entrer dans une période où le général, comme Alexandre ou César, se dirige directement vers son objectif, brise toute opposition et ne se repose pas tant qu'il n'a pas imposé sa volonté à l'ennemi ?

Ce n'est pas le cas. Dans les grandes batailles que nous avons déjà examinées de plus près, nous avons dû à maintes reprises souligner en fin de compte que la victoire s'est évaporée sans effets durables. Il y a quelque chose de remarquablement fortuit, d'inorganique, dans toutes ces batailles. Comme les Français avaient brillamment remporté la victoire à Ravenne en 1512 avec l'aide de leurs lansquenets, et pourtant ce n'était pas un an complet avant qu'ils ne soient contraints d'évacuer l'Italie sans avoir été battus dans une bataille. La victoire qui avait les effets les plus larges et les plus durables, la victoire des troupes impériales à Pavla, n'était, après tout, pas le résultat raisonnable d'un plan stratégique à long terme, mais le dernier et le plus extrême moyen dans une situation désespérée. Pescara l'exprime de la manière suivante : « Que Dieu me donne 100 ans de guerre et pas un seul jour de bataille, mais ici il n'y a pas d'autre alternative. » Les nouveaux moyens de mener la guerre, tout comme ils avaient augmenté la puissance de l'attaque, avaient non seulement donné à la défense de nouveaux moyens également, mais avaient aussi certaines faiblesses inhérentes qui pouvaient rendre possible et conseillé de vaincre un ennemi sans le risque d'une bataille. Les armes à feu pouvaient rendre un obstacle de terrain imprenable. Les nouvelles unités d'infanterie massées étaient souvent un outil militaire très transitoire précisément à cause de leur massivité. La supériorité numérique avait toujours été l'un des moyens les plus importants de succès. Au Moyen Âge, cependant, le nombre ne jouait pas un rôle décisif, car tout dépendait de la qualité du guerrier individuel, et les guerriers de qualité ne se trouvaient qu'en nombre limité. Mais les Suisses et les lansquenets, une fois organisés, pouvaient facilement être augmentés avec des volontaires en les assignant à la masse, et c'était, bien sûr, la pression de masse qui décidait maintenant de la bataille. Par conséquent, les chefs de guerre nationaux s'efforçaient de rassembler

des masses, non seulement jusqu'à la limite extrême de leurs finances, mais même au-delà. S'ils n'étaient pas en mesure de verser la paie promise aux soldats, ils pouvaient espérer nourrir la guerre elle-même grâce à la guerre. Les troupes étaient appelées au butin, et des régions et des villes entières étaient sacrifiées pour être pillées. Cette procédure avait les répercussions les plus graves sur la conduite de la guerre elle-même, ainsi que sur la stratégie. Parfois, les soldats devenaient impatients parce qu'ils n'étaient pas payés, et ils exigeaient la bataille, tandis qu'à d'autres moments, au contraire, ils refusaient d'attaquer jusqu'à ce qu'ils soient payés. Principalement, nous découvrons encore et encore qu'un général a estimé que s'il attendait seulement, l'armée ennemie se dissoudrait automatiquement parce que son commandant ne pourrait plus la payer. C'était une idée si tentante qu'elle pouvait sans aucun doute séduire le général au point de ne pas exploiter d'autres occasions favorables pour une bataille, mais de laisser la campagne s'étendre en une simple guerre de manœuvre. De cette manière, le roi François était proche de la victoire à Pavie, mais c'était le désespoir face à ce fait qui a poussé l'ennemi à tenter les moyens les plus extrêmes. Ils l'ont attaqué dans sa position sécurisée et l'ont vaincu.

Pour ce genre de stratégie, j'ai précédemment forgé le terme « stratégie d'attrition », ou « stratégie bipolaire », c'est-à-dire cette stratégie dans laquelle le général décide d'un instant à l'autre s'il doit atteindre son objectif par la bataille ou par la manœuvre, de sorte que ses décisions varient constamment, pour parler comme Machiavel, entre les deux pôles de la manœuvre et de la bataille, oscillant tantôt vers l'un, tantôt vers l'autre.

Cette stratégie s'oppose à l'autre, qui vise directement à attaquer les forces armées ennemies et à les détruire, et à imposer la volonté du conquérant sur le conquis—la stratégie de l'anéantissement. Nous aurons d'autres occasions de traiter en profondeur ces deux formes fondamentales de toute action stratégique. Mais restons d'abord avec Machiavel.

Assez souvent, il fait des déclarations proclamant comme le plus haut but de l'action militaire le principe de la défaite des forces armées ennemies dans une bataille ouverte. « Le poids de la guerre repose sur les batailles ouvertes ; elles sont le but pour lequel les armées sont créées. » « Quiconque comprend bien comment offrir bataille à l'ennemi peut être pardonné d'autres erreurs qu'il fait dans la conduite de la guerre. » « Le style stratégique des Romains consistait principalement en ce qu'ils menaient leurs guerres, comme disent les Français, brièvement et avec force. » « Marcher, combattre et camper sont les trois principales activités de la guerre. » « Ce n'est pas l'or, comme le crie l'opinion commune, mais de bons soldats qui forment le nerf de la guerre ; car l'or ne suffit pas à trouver de bons soldats, mais de bons soldats sont capables de trouver de l'or. » « Quand on gagne la bataille, il faut suivre la victoire avec toute la hâte possible. »

La logique de Machiavel a emprunté ces déclarations et similaires au concept de la guerre, qu'il a analysé. Mais les aspects pratiques de la guerre de son époque ne reflétaient en aucun cas ce tableau, et dans le théoricien de l'antiquité, Végèce, il a trouvé des principes de base complètement différents. Il ne pouvait pas se détacher complètement de ces impressions, et ainsi nous le trouvons écrire, en contradiction avec les principes précédents, aussi l'affirmation : "De bons généraux mènent des batailles seulement si la nécessité les y force ou si l'occasion est favorable." Ou nous le trouvons expliquer qu'il ne faut pas plonger une armée ennemie dans le désespoir mais qu'il faut lui construire des ponts d'or. Ou nous trouvons une observation selon laquelle les Romains, après une victoire, ne poursuivaient pas avec les légions mais seulement avec des troupes légères et des cavaliers, car le poursuivant, dans son désordre, peut facilement perdre sa victoire. Dans un passage, il dit qu'il est mieux de conquérir l'ennemi par la faim que par le fer, car la victoire dépend beaucoup plus de la chance que du courage. Malgré les énormes batailles qui ont eu lieu précisément durant la vie de Machiavel (Agnadello, Ravenna, Novare, Creazzo, Marignano, Bicocca, Pavie [Machiavel est mort en 1527]), la période était encore totalement imprégnée de l'idée de la stratégie d'attrition.

Dans un poème militaire pédagogique qui aurait été donné à l'empereur Maximilien dans sa jeunesse, il est dit au sujet de la bataille qu'on ne doit pas avoir honte de reculer dans une position fortifiée lorsque l'ennemi est plus fort. "Ne mets pas en péril ta vie et celle de tes hommes pour la

gloire ou la colère. Considère d'abord attentivement : si ce n'est pas aujourd'hui, cela peut arriver demain."

Guicciardini loue Prosper Colonna, le vainqueur de Bicocca, comme étant de nature très prudent et digne d'être appelé "*cunctator*" ("retardateur"). Il mérite des éloges, selon Guicciardini, pour avoir mené la guerre davantage avec son esprit qu'avec l'épée et pour avoir montré comment défendre les nations sans s'exposer, sauf en cas de nécessité extrême, à la décision de la bataille et à la fortune des armes.

Jovius écrit dans le même esprit :

*« Lorsque le duc Francesco Maria d'Urbino devint commandant suprême vénitien (1523), il modéra son ardeur guerrière précoce, comme l'exigeaient inévitablement les conditions de l'époque et les habitudes du sage sénat, et se tourna vers une délibération plus saine et soigneusement analytique. Il avait plutôt l'intention de retenir les puissantes et invincibles légions des peuples étrangers que de les défier en bataille. En effet, les pères, conscients de cela par la double témérité et la défaite d'Alviano (1509 et 1513), préféraient un général comme Quintus Fabius plutôt qu'un comme Marcus Marcellus. Un tel homme battrait l'ennemi et le tiendrait continuellement épuisé par l'art d'une fortification soigneuse du camp, par des attaques inattendues (« *extraordinariis proeliis* »), en coupant ses approvisionnements et son argent. En même temps, on pouvait s'attendre avec confiance à ce qu'il accepte une bataille générale (« *universum proelium* ») sur le champ de bataille dès que cela deviendrait nécessaire. »*

L'exemple le plus remarquable d'une campagne de manœuvre à cette époque est peut-être l'invasion de l'armée impériale dans le sud de la France en 1524.

L'esprit animateur de l'expédition était le connétable de Bourbon, qui, par son titre, commandait l'armée impériale. Il avait l'intention de marcher directement sur Lyon, qu'il voulait faire la capitale de son futur royaume. Il avait définitivement en tête de risquer une bataille contre François Ier, qui concentrait ses troupes à Avignon. Mais lorsqu'il était à Aix, Pescara, le véritable délégué de l'empereur et l'homme le plus influent de l'armée, lui fit remarquer que Charles voulait capturer un port français tel que l'Angleterre en possédait à Calais, et ce port devait servir de base de soutien pour des entreprises contre la France. Il n'y avait pas assez d'argent pour la fortification rapide de Toulon, qui était déjà occupée. Bourbon dut se plier à cela, et ils procédèrent au siège de Marseille. Mais lorsque, après cinq semaines, une grande brèche avait été ouverte dans le mur et que le connétable appelait à l'attaque, Pescara considérait à nouveau que c'était trop dangereux. La garnison, sous le Romain Renzo da Ceri, montrât qu'elle était déterminée à défendre le port jusqu'au bout. Une fortification d'urgence suffisante fut érigée derrière la brèche. « Quiconque veut dîner en enfer, » dit Pescara, « peut attaquer ! » Pendant ce temps, le roi François rassembla une grande armée de secours, mais il n'attaqua pas les assiégeants de Marseille. Au lieu de cela, il traversa les Alpes et pénétra en Italie. Maintenant, Bourbon fit également demi-tour, et les deux armées effectuèrent une marche parallèle forcée à travers les montagnes. Les troupes impériales arrivèrent à Milan deux jours avant les Français, mais elles avaient subi de si grandes pertes qu'elles n'osaient plus rester sur le terrain et furent divisées entre les forts. Ranke écrivit :

« Cette puissante force militaire, qui, quelques mois auparavant, semblait vouloir faire de l'empereur le maître du monde, avait soudainement disparu du champ de bataille. Maître Pasquin à Rome exprima son opinion comme suit, non sans humour : « Une armée impériale a été perdue dans les Alpes. Le bon chercheur est prié de la remettre en échange d'une bonne récompense. »

Les Français avaient désormais la tâche de conquérir les bastions. Alors qu'ils assiégeaient Pavie, une nouvelle armée impériale arriva d'Allemagne, et le nœud se délia lorsque Pescara et Frundsberg décidèrent d'attaquer les assiégeants dans leur position fortifiée. Cette décision n'avait cependant en aucun cas fait partie de leur plan. Au lieu de cela, c'était un dernier recours pour se sauver d'une situation autrement désespérée. La campagne, qui s'est terminée par la destruction complète de l'armée française et la capture du roi François, appartient donc, en ce qui concerne son plan et les idées des généraux, à la stratégie d'attrition.

Dans les écrits de Machiavel, nous trouvons côte à côte les principes de la stratégie d'anéantissement et de la stratégie d'attrition, mais de manière déséquilibrée. Le logicien et

l'empiriste en lui se font entendre, mais n'ont pas encore trouvé un terrain d'entente. Pendant des siècles, le problème est resté dans cet état fluide. Nous ne le considérerons à nouveau que lorsque nous arriverons à Frédéric le Grand.

Il est extrêmement discutable que Machiavel puisse être considéré comme un témoin du système militaire de son époque. On pourrait croire qu'un homme d'une telle perspicacité, un homme qui, par son inclination et sa position, était constamment poussé à concentrer son attention sur la guerre, qui avait voyagé de manière approfondie en Allemagne, en Italie et en France, et qui s'occupait également de la guerre de manière pratique, que les déclarations d'un tel homme sur les conditions réelles qui l'entouraient auraient une prétention à une fiabilité inconditionnelle. Mais ce n'est pas le cas. Il peut souvent être prouvé que les chiffres de forces qu'il donne sont faux. Il rapporte de manière erronée que les Suisses plaçaient toujours un rang de hallebardes derrière trois rangs de lances. Bien que Machiavel soit également un observateur, il est avant tout un théoricien et un doctrinaire. Tout ce qu'il voyait et entendait était immédiatement intégré dans les schémas de sa théorie, et chaque fois que cela ne rentrait pas, les faits devaient céder devant les théories. À certains endroits, il montre également un manque remarquable d'analyse critique, comme, par exemple, lorsqu'il répète sans hésitation que la France comptait 1.000.700 paroisses, et que chaque paroisse fournissait un *franc-tireur* armé pour le roi. Mais ce sont des exemples isolés d'inattention ; beaucoup plus graves sont les distorsions qui résultent de son dégoût pour le système mercenaire et d'une division remarquable qu'il a construite pour lui-même entre nations armées et non armées.

Dans l'antiquité, nous avons un grand auteur qui, il me semble, offre une certaine analogie avec Machiavel. Je pense à Polybe. Lui aussi combine les qualités d'un grand intellect, des capacités d'observation remarquablement placées et une forte inclination à la théorie. Quiconque a été convaincu par Hobohm de la fréquence et de l'ampleur avec lesquelles Machiavel a raté la cible dans ses déclarations sur la guerre de son époque sera peut-être encore plus prudent à l'égard de Polybe, que les érudits ne l'ont déjà été au fil du temps.